LES JEUNES ACCUSENT

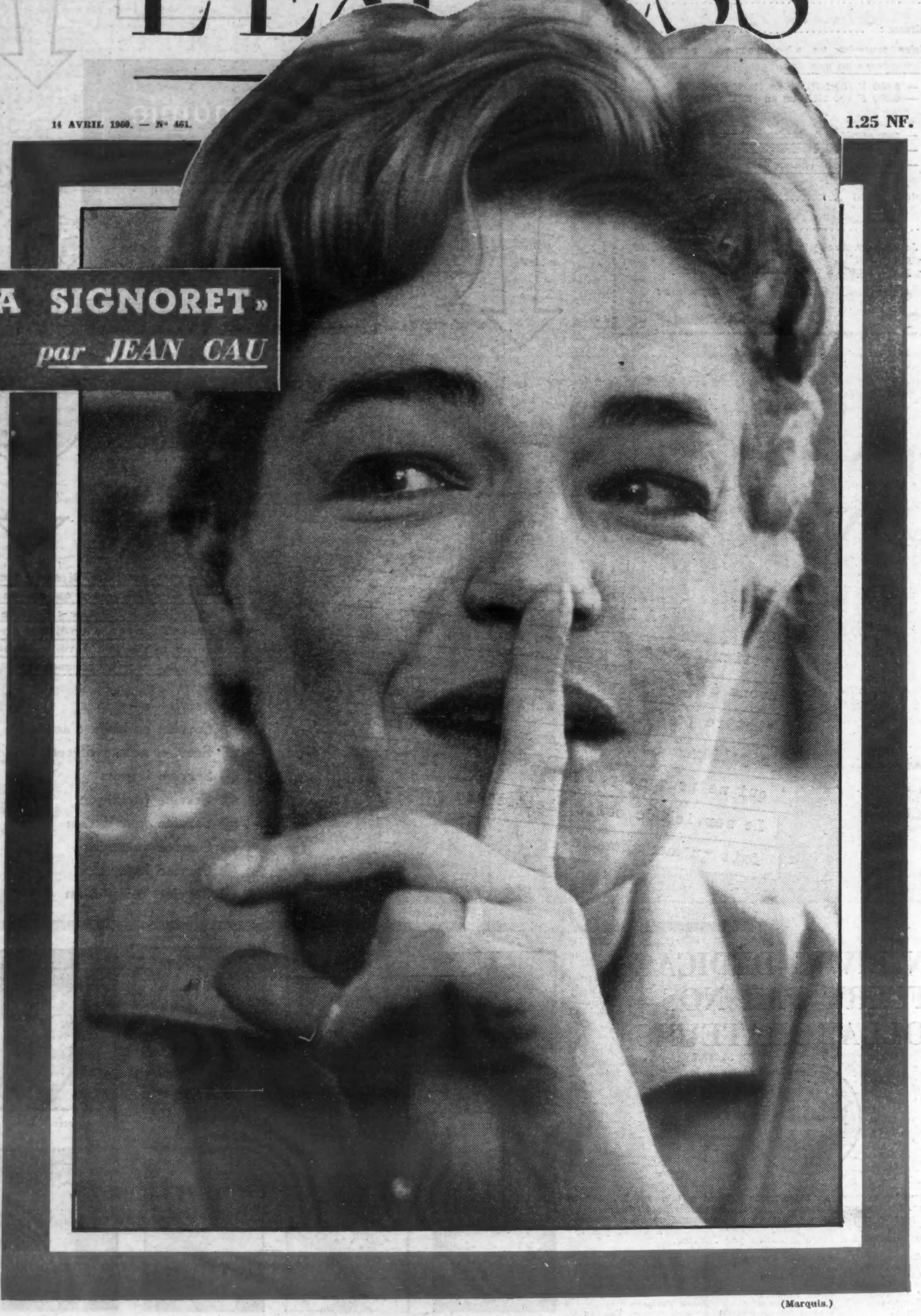
(voir page 5)

L'EXPRESS

14 AVRIL 1960. — N° 461. 1.25 NF.

« LA SIGNORET »

par JEAN CAU



(Marquis.)

SIMONE SIGNORET, « OSCAR » 1960.

« Bien joué, Marguerite ! ». (A. Dumas père. — *La Tour de Nesle.*)

B 1 . ★ ★ ★ ★ ★

'A L'ATTENTION DES LECTEURS DE « L'EXPRESS »

BULLETIN D'ABONNEMENT

(à renvoyer à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e))

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 F (50 NF) un an (tarif France).
— 6.000 F (60 NF) un an (tarif étranger).

donnant droit :

— aux services de Madame Express.
— à la nouvelle « lettre confidentielle ».
— au livre que je choisis, dédicacé par son auteur.

Auteur choisi ....

....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... NF
— par chèque
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Signature :

LECTEURS DE « L'EXPRESS », VOUS TROUVEREZ SUR CETTE PAGE 4 RAISONS NOUVELLES QUE NOUS POUVONS ACTUELLEMENT VOUS OFFRIR DE VOUS ABONNER.

Cette offre exceptionnelle n'est valable qu'avec le bulletin ci-contre (à nous retourner).

1

2

UNE " LETTRE D'INFORMATIONS CONFIDENTIELLES "

A l'intention de ces lecteurs particuliers que sont nos abonnés, nous avons décidé de rédiger périodiquement une "lettre personnelle" qui leur apportera régulièrement les informations confidentielles qui ne peuvent pas paraître dans la presse. Le service de cette "lettre" ne pourra être fait qu'aux abonnés.

3

LES SERVICES PRATIQUES DE « MADAME EXPRESS »

Renseigner, conseiller, dépanner tous les abonnés de « L'Express » qui ont un problème pratique à résoudre : dans ce but, « Madame Express » a créé neuf services spécialisés qu'elle met à votre disposition dès réception de votre abonnement.

- Service occasions
- Service conseils d'achats
- Service achats directs
- Service impôts
- Service juridique
- Service installation
- Service vacances
- Service loyer
- Service orientation

UN LIVRE DÉDICACÉ OFFERT PAR NOS COLLABORATEURS

4

Tous les auteurs dont les noms suivent collaborent à « L'Express ». En transmettant votre nouvel abonnement à « L'Express », vous pouvez choisir parmi cette liste l'auteur dont vous désirez recevoir le dernier livre paru. Ce livre vous sera offert par le journal, dédicacé à votre intention par l'auteur.

Yves Berger
Jean-Louis Bory
Jean Cau
Madeleine Chapsal
Albert Ducrocq
Jean Duvignaud
Jean Effel
Bruno Gay-Lussac
Françoise Giroud
André Gorz
Brigitte Gros
K.S. Karol
Clara Malraux
François Mauriac
Pierre Mendès-France
François Nourissier
Bernard Pingaud
Marc Saporta
Alfred Sauvy
J.-J. Servan-Schreiber
Siné
Roger Vailland
Anne-Marie de Vilaine
Michel Zeraffa

François Mauriac.

Pierre Mendès-France.

Alfred Sauvy.

Françoise Giroud.

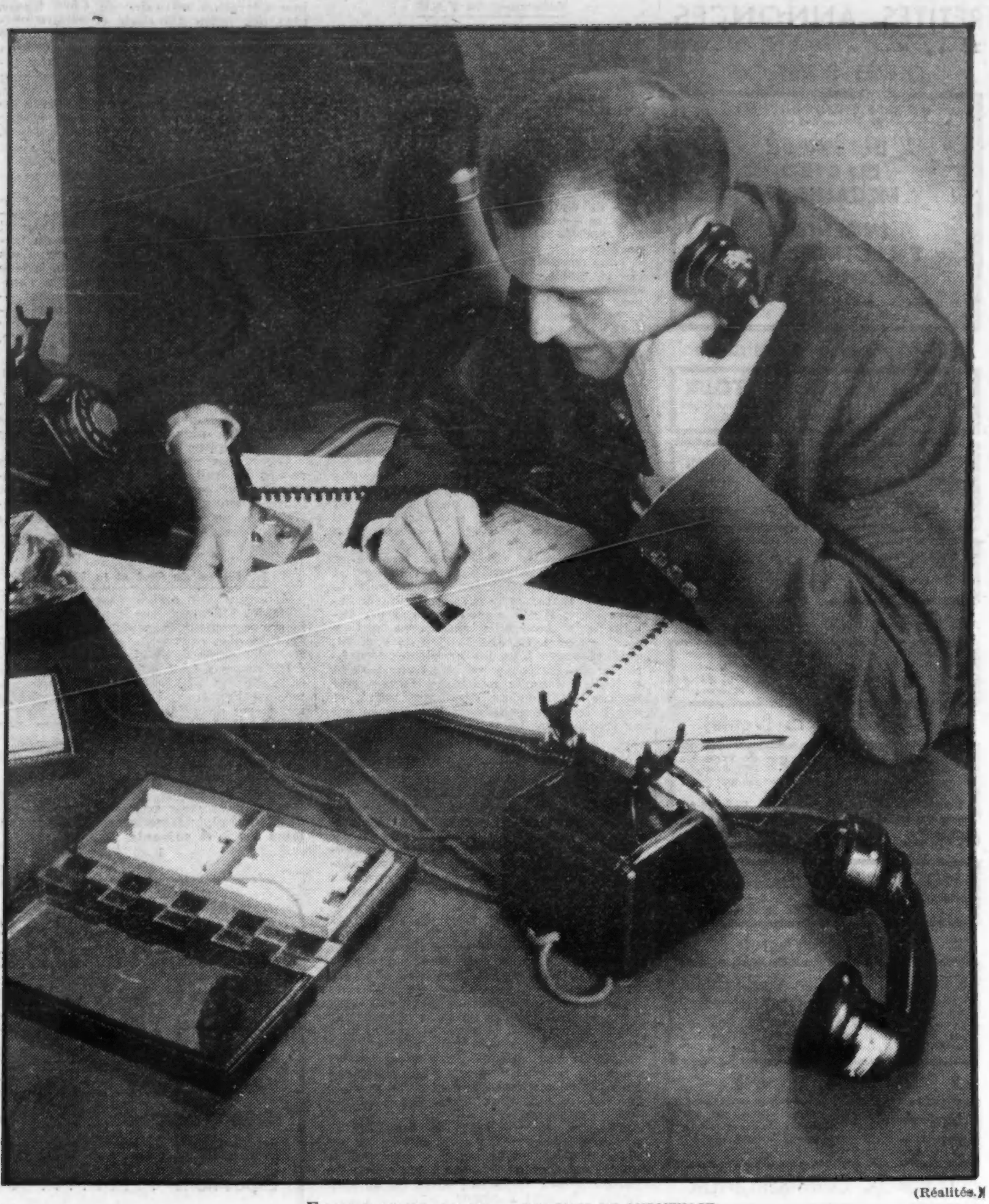
J.-J. Servan-Schreiber.

Jean Effel.

Jean Cau.

Siné.

POUR UNE VRAIE DÉTENTE



EFFACEZ EN DIX JOURS... ...DIX MOIS DE SURMENAGE. (Réalités.)

LE surmenage est à l'ordre du jour ; la disparition encore toute récente de personnalités en vue a obligé l'opinion publique à prendre conscience d'une menace ; des congrès médicaux ont étudié à fond la question et un congrès international psychosomatique se réunira cet été à Vittel.

Les causes du surmenage peuvent se résumer en trois mots : la vie moderne. La vie sédentaire et trépidante des villes, le bruit permanent que nous finissons par ne plus entendre, mais qui ébranle sans cesse notre système nerveux, un travail trop intense et mal réparti, des repos insuffisants et mal employés en distractions fatigantes, l'accumulation des toxines, une hygiène alimentaire irrationnelle, les soucis de toutes sortes : financiers, professionnels, familiaux, etc., sans oublier cette angoisse latente qui est le signe de notre époque... autant de facteurs favorisant le surmenage.

Le surmenage procède par étapes

Le surmenage ne s'installe pas d'un coup : c'est un phénomène progressif. Laissons de côté la saine fatigue qui suit normalement un effort : une bonne nuit de sommeil en a aisément raison !

Où la fatigue est dangereuse, c'est quand elle devient systématique, quand elle est « un état de fatigue » ; on la reconnaît à une impression de lassitude générale, à un manque d'entrain et de goût et à une sourde inquiétude sans objet précis.

Si l'on néglige ce signal qu'est la lassitude, l'épuisement physique et intellectuel lui succède bientôt, puis le surmenage proprement dit ; les réserves vitales sont épuisées, l'organisme surfatigué est attaqué dans sa substance même, les fonctions biologiques se perturbent, les facultés cérébrales sont en rupture d'équilibre. Paradoxalement, le surmenage s'accompagne souvent d'une réaction de suractivité et d'une sensation trompeuse de forme : véritable réflexe d'autodéfense, qui n'est en fait qu'un survoltage dangereux.

Contre le surmenage, un seul remède : la détente

Sommes-nous donc à la merci du surmenage et ne pouvons-nous rien faire contre lui ?...

Bien sûr, il y a les calmants, excitants et tranquillisants de toutes sortes ; mais ils ne résolvent pas le problème, ils le repoussent à plus tard... à trop tard !

Le seul remède actuellement connu et éprouvé, soit pour combattre le surmenage quand il s'est déclaré, soit pour le prévenir, c'est la détente. Une véritable cure de détente devrait normalement s'intégrer juste avant les vacances dans le calendrier de travail de toute personne ayant la responsabilité matérielle, morale ou sociale d'un groupe humain, et, par conséquent, de tout chef d'entreprise.

En effet les vacances elles-mêmes, loin d'être un repos réparateur, sont le plus souvent l'occasion d'un surcroît de fatigue ; la cure de détente constitue alors une formule idéale de prévacances.

Un modèle : la détente à Vittel

Véritable « remise en forme » psycho-biologique, la cure de détente telle qu'elle est intelligemment et scientifiquement pratiquée à Vittel, n'a absolument rien de commun avec une cure thermale, ni dans ses buts, ni dans ses moyens (la cure thermale étant uniquement centrée sur les vertus thérapeutiques des eaux minérales). C'est une distinction essentielle sur laquelle il convient d'insister.

La cure de détente de Vittel se déroule en un minimum de dix jours, dans un cadre de verdure paisible et silencieux, à l'écart de la station et de son animation, en pleine nature, à l'orée des grandes forêts vosgiennes.

Tout y contribue à une détente profonde, vraie, impossible à obtenir artificiellement dans le milieu habituel : un accueil amical et intime (on se croirait en vacances chez des amis!...), une compréhension attentive et discrète, une vie harmonieusement étudiée, jamais contraignante, toujours nuancée en tenant compte de chaque cas particulier, avec une alternance de repos, d'activités compensées, de distractions, de promenades dans le parc de Gérémoy consacré à la détente ou dans les bois avoisinants. Les exercices privés de relaxation et de détente proprement dits se déroulent dans ce climat merveilleux, à la fois léger et vivifiant, s'intercalant dans la journée.

Les effets ne se font pas attendre !... dès les tout premiers jours, vous retrouvez un sommeil profond comme vous n'en n'avez pas connu depuis longtemps, une remise en route de toutes vos facultés et de toutes vos fonctions ralenties par la fatigue, une parfaite maîtrise de vos moyens physiques et intellectuels et une confiance en vous qui vous rend tout léger... C'est une résurrection !

Une méthode que vous emportez avec vous...

De l'avis de ceux qui l'ont suivie — et ils sont nombreux chaque année : magistrats, avocats, médecins, chefs d'entreprises industrielles et commerciales, artistes, membres du corps enseignant, hommes et femmes (car le surmenage n'épargne pas les femmes !) — les effets spectaculaires de la détente à Vittel ne se limitent pas au seul temps du séjour, mais se prolongent toute l'année, bien longtemps après le retour aux activités habituelles.

De plus, et c'est là un aspect très positif de la cure de détente de Vittel, vous y apprenez une méthode simple et efficace de relaxation musculaire et mentale : le « training autogène », dérivée de la fameuse méthode de Schultz ; grâce à elle, vous pouvez vous relaxer à fond n'importe où et n'importe quand, à l'insu des autres, chez vous, au travail, en voyage. Ainsi pouvez-vous récupérer tout de suite après un gros effort, et supporter sans fatigue un travail plus important et plus efficient.

« Privilège » des responsables et des dirigeants, le surmenage peut donc être combattu efficacement et durablement.

Par les méthodes simples et passionnantes qu'elle met en œuvre, par son déroulement merveilleusement « pensé », la cure de détente de Vittel est un moyen rationnel de combattre et d'éviter le surmenage, ce fléau moderne. Pour un responsable, homme ou femme, c'est un devoir envers lui-même, envers les siens, que de ne rien négliger pour se maintenir dans une forme parfaite.

Pour tous renseignements complémentaires sur Détente Vittel, adressez-vous, en vous recommandant de « L'Express », à la Société Générale des Eaux Minérales de Vittel (service Détente), à Vittel (Vosges), tél. 3, ou à Paris (8e), 44, avenue George-V, tél. ELYsées 95-33.

LE SURMENAGE MENACE AUSSI L'ENTREPRISE ET LES GROUPES HUMAINS

S'attaquant aux hommes, le surmenage frappe du même coup les groupes humains de création et de production, du fait évident que ces groupes sont constitués d'individus dont certains assurent les fonctions vitales de direction, de coordination. Il va de soi qu'un chef, sur qui repose la vie interne et externe d'une entreprise, s'il perd, par la faute du surmenage, ses qualités spécifiques de jugement, de prévision, de décision, met en péril l'entreprise tout entière. C'est un fait d'expérience courante, et nombreuses sont les entreprises, par ailleurs saines, qui s'anémient simplement parce que leur chef est surmené et l'ignore.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par la Société générale des Eaux minérales de Vittel.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE SOCIETE SUD-PARIS recherche

INGENIEUR ELECTRO-MECANICIEN

INGENIEUR ELLECTRONIQUE-ACOUSTIQUE

Pos. références profession. Ecr. S.P.I. (n° 348), 6, rue Chanoinesse, Paris (4e) qui transmettra

APPARTEMENTS (Construction)

120, RUE DE LA TOUR
Appartements 3 à 6 pièces, confort. Fondations en cours. Livraison juillet 61 - RIC. 45-99

CHATILLON-sous-Bagneux
Immeuble construct. 3 étages. Finitions en cours. Livr. juillet 60, 2 à 4 p. tout conf. Prime à 6 NF.
RIC. 45-99 (9 à 12 heures)

SEVRES 2e ét. terminé. Livraison fin 60. Immeuble en construction, 3 ét. Prime 6 NF, 3 et 4 pièces. Grand confort. Tél. : RIC. 45-99 de 9 à 12 heures.

APPARTEMENTS (Echange)

Echangerai grand APPARTEMENT 9 pièces princ. 2 s. de bains, imm. résidentiel, parc Monceau sur av. très ensol. contre APPART. 4-5 p. même standing. Ecr. Publ. RIGAUT, 153, bd Haussmann

APPARTEMENTS (Vente)

PL. MALESHERBES ds immeuble 1955, 7e étage terrasse, vue, appartement 5 pièces 160 m2, grand confort, parfait état
DORMION - 17, rue La Trémoille - ELY. 24-82

HOTELS PARTICULIERS (Vente)

HOTEL PARTICULIER 16e arr., pr. cab. médical. Laborat. analyses. Clin. dent. ou vétér. Habitat. - BAG. 82-50 le matin

VILLAS (Vente)

RESIDENCE ou WEEK-END
2 lux. villas JUMELLES NVES ds parc 2.200 m2 av. pisc. Gd s.-sol gar. 2 voit. Ent., cuis., liv.-r. 6 x 7, s. de b., 3 ch. 30KM SUD pr. GARE et SEINE par R.N. 7 et autor. SUD. Except. chaque villa av. 60.000 N.F., solde 5 ans. BAG. 82-50 (matin)

TERRAINS (Vente)

Craus/Sierre vends 2.888 m2 sit., exp. idéales, vue imprenable, poss. débarcadère privé sur lac. Prix en rapport. Ecr. Pitteloud, 25, Grande-Avenue, Sierre (Suisse)

LOCAUX COMMERCIAUX

MAGASIN à louer, libre 15 mai, 55 m2 au sol + sous-sol. Ecrire M. LECOUVEY, 5, bd de Belleville, Paris-11e

VACANCES

SKI DE PRINTEMPS
Lac de Tignes, 2.100 m. « Hôtel Les Campanules » Forfait pour 8 jours à partir du 18 avril 1960
Tél. 12 Lac de Tignes

CAPITAUX (Demande)

Instituteur recherche **6.000 NF** remboursables en deux ans
Gros intérêts. Garanties sérieuses. Ecrire n° 5773. L'Express, 29, rue de Marignan, qui transmettra.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
Mariages niv. élevé et situat. de choix (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

Prof. Antoine BLAY, psychologue clinique dipl. Orientation et conseils psychologiques, spécialisé dans les troubles caractérologiques d'INSECURITE, PEUR et TIMIDITE. Consultations et traitement par corr. Consult. personnelles sur rendez-vous. Ecrivez : 50, avenue Simon-Bolivar, PARIS (19e)

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

Naissance du P.S.U.

Le parti socialiste unifié qui est en train de naître doit tout se forger : un programme de réformes progressives, une méthode d'action, un esprit. Il sera ce que ses adhérents vont le faire. Chacun peut venir à lui sans rien abjurer.

Il naît de l'union d'hommes divers par leurs origines politiques, leurs croyances spirituelles. Ces hommes ont en commun :

— d'avoir refusé, dans un proche passé, les erreurs essentielles qui ont marqué les dernières années ;

— de vouloir fonder, par une application moderne des principes socialistes, une société terrestre progressive, juste, pacifique.

Tous ceux qui viennent de vivre, écœurés et isolés, politiquement parlant, les événements récents de notre histoire, doivent les rejoindre pour préparer avec lucidité, avec sérieux, leur avenir.

Il ne faut pas que ce nouveau parti reste une chapelle. Il faut que tous nous nous engagions en masse : tous les jeunes, tous ceux qui ont trouvé dans « L'Express » un peu de ce qu'ils auraient voulu trouver dans la politique française.

MICHEL ALPHAND.
Paris.

Trop de sectaires

Permettez-moi, pour ma part, de ne pas partager votre bienveillance à l'égard du P.S.U. qui n'est qu'un parti comme les autres. Que ce soit au sein du P.S.A. ou de l'U.G.S., on rencontre beaucoup trop de sectaires dont le plat de résistance principal est le curé de la localité et l'idéal, un mélange d'idées confuses et plus ou moins fausses connu sous le nom de marxisme, mélange auquel, depuis Marx, il n'y a guère eu que des intellectuels bourgeois médiocres qui y aient eu part. Ce que les jeunes veulent, c'est résoudre tous les problèmes temporels et spirituels par un effort constant et quotidien dans la recherche d'une vérité impossible à saisir dans son unité, et non grâce à je ne sais quelle panacée qui ne trompe que les « gogos ».

CLAUDE BLANCHARD,
Vincennes.

Chiffres et bonheur

Je dois dire que j'ai lu avec beaucoup moins de plaisir que d'habitude l'éditorial du numéro du jeudi 31 mars, où vous vous érigez, bon gré mal gré, en panégyriste des méthodes économiques soviétiques, méthodes que vous opposez à nos pitoyables ambitions et résultats nationaux (...).

Chaque fois que vous établirez vos raisonnements sur la foi de statistiques incapables d'exprimer autre chose qu'une apparence, chaque fois que vous vous extasierez sur les performances chiffrées des termitières soviétique ou chinoise, je serai au regret de considérer que vous vous assimilez à ces termites et que, par conséquent, vos conclusions perdent une grande partie de leur valeur. C'est fort dommage car vous dirigez l'un des journaux les plus passionnants qui soient. Il serait navrant de voir la tendance qu'il incarne se dissoudre dans une intellectualité fumeuse.

J'espère avoir la joie de lire bientôt des éditoriaux rédigés dans l'esprit de notre civilisation occidentale, civilisation où les chiffres ne sauraient tenir lieu de pâture à des individus épris en dernier ressort du seul bonheur.

GUY COLETTE,
Diplômé E.S.C.P. et C.P.A.
Paris.

Exempts d'Algérie

Je suis marié et père de deux enfants, étant de la classe 58 1/B, j'ai appris, 50 jours avant ma libération, que je ferais 6 mois de plus, mais que la loi prévoyait que l'on pouvait faire une demande de libération anticipée au 21e mois. J'ai fait cette demande, la situation de ma femme étant des plus défavorables. Bien sûr, cette demande a été rejetée...

Tous mes camarades également, se sont vu refuser leur demande. Aussi je me demande s'il y eut jamais quelqu'un de libéré comme le prévoyait la loi, à savoir à l'issue du 21e mois.

Savez-vous ce que c'est de vivre avec une allocation militaire de 4.000 francs plus une prime familiale et salaire unique de 11.000 francs ? Cela fait 15.000 francs par mois. Nous sommes exempts d'Algérie, c'est un fait. Il faut insister là-dessus... Mais j'ai connu au moins cinq pères de famille, dans la misère noire, se portant volontaires pour la durée de leur service pour aller là-bas au risque de leur vie, afin de nourrir leurs enfants.

H. L.
Toulouse.

Le socialisme moderne

Vieux militant syndicaliste, ayant participé activement à la direction des organisations syndicales (Bourse du travail et Union départementale, collèges du travail), je me réjouis de trouver dans « L'Express » une étude aussi objective et honnête que celle que Sauvy a commencée — que je suis attentivement — et un exposé aussi objectif et aussi opportun sur le socialisme moderne que celui que nous donne Mendès-France.

M. T.
Nantes.

Plus de dirigisme

Je m'excuse de sembler donner une leçon à MM. Sauvy et Mendès-France mais aujourd'hui, plus personne ne veut des Nationalisations et du Dirigisme.

Quant aux propositions de restreindre encore le droit de propriété — elles auraient pour conséquence la paralysie de toute l'économie, alors que l'audace consisterait, au contraire, à supprimer la totalité des droits de succession.

JACQUES PATRU.
Paris.

L'Afrique du Sud et la France

A propos d'un article d'un journal sud-africain, affirmant que « ni le peuple ni le gouvernement français n'ont jugé bon de faire des commentaires sur les affaires intérieures de l'Union Sud-Africaine », « L'Express » écrit qu' « aucune réaction, officielle ou officieuse, n'a été enregistrée en France », à la suite des récents massacres de noirs.

Officiellement, certes, la France non seulement n'a pris aucune initiative, mais elle s'est refusée à condamner le racisme sud-africain au Conseil de Sécurité.

Pourtant, l'émotion de l'opinion française est indéniable. Des réactions ont eu lieu, et nous vous serions reconnaissants de bien vouloir faire connaître à vos lecteurs les faits suivants :

— dès le 23 mars, le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.) a adressé à la presse une déclaration flétrissant les violences racistes d'Afrique du Sud, reproduite par plusieurs journaux ;

— le 29 mars, une délégation organisée par notre Mouvement est allée protester à l'ambassade sud-africaine ;

— le 2 avril, a eu lieu à Paris un meeting de protestation organisé, sur l'initiative de la Société africaine de culture « Présence Africaine », avec la participation d'une dizaine d'organisations et de nombreuses personnalités ;

— les diverses associations participant à ce meeting (auxquelles d'autres se sont jointes), ont décidé de constituer un comité pour l'égalité et la justice en Afrique du Sud, qui s'apprête à prendre de nouvelles initiatives.

CHARLES PALANT,
du M.R.A.P.

[*Nous avons reçu une lettre, allant dans le même sens, de M. Alionne Diop, de la Société Africaine de Culture. Il va de soi que la « Correspondance » de « L'Express » ne visait que la position du gouvernement français et des milieux officiels.*]

Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs du Nord.* Une réunion aura lieu le mercredi 27 avril à 20 heures au café du Centre (place d'Armes) à Valenciennes.

Vous y êtes tous cordialement invités.

Forums régionaux

Le Forum de Montpellier organise le vendredi 29 avril à 21 heures, à la salle Emile-Martin, rue du Carré-du-Roi, une conférence-débat de M. Robert Escarpit sur le thème : « L'école, problème social ou problème religieux ? »

Mise au point

M. Maurice Pagat, mis en cause par le communiqué de M. Laurent Schwartz, tient à préciser que c'est en sa qualité de directeur-gérant de « Témoignages et Documents » qu'il a signé la lettre circulaire envoyée aux abonnés de ce journal. Il s'étonne que M. Laurent Schwartz lui conteste ce droit.

M. Laurent Schwartz nous précise que les abonnés recevront, dès cette semaine, une circulaire mettant les choses au point.

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

INDEX

Affaires	16	Lettres	28
Afrique du Sud	15	Médecine	26
Algérie	8	Mode	18
Avenir	10	Plan Sauvy	12
Bloc-Notes	40	Politique	9
Cinéma	36	Sélection Spectacles	25
Communisme	14	Sports	26
De Gaulle	13	Télévision	36
Expositions	38	Théâtre	37
Jazz	38	Vacances	23

«La Signoret» par Jean Cau 34

LES COSTUMES de jack Romoli

Exclusivités masculines

38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Les jeunes accusent

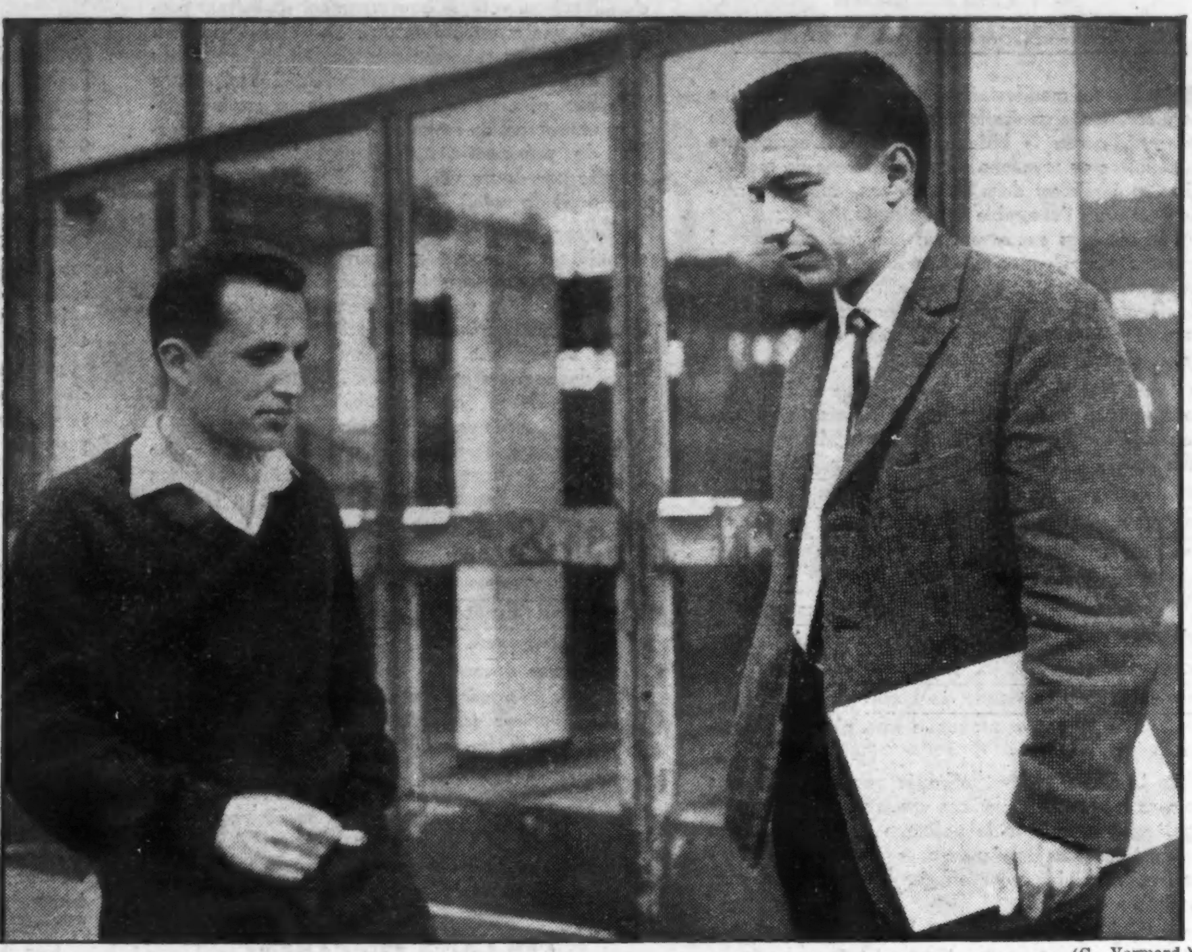
J'AI osé écrire que de Gaulle « régnait sans gouverner ». Quelle injustice ! dit François Mauriac, et quelle hargne ! (1)

Faut-il lui répondre ? Oui et non. Nous savons que nos lecteurs aiment bien le dialogue qui traverse « L'Express » ; et non pas par goût de la polémique mais parce que le débat sincère, parfois même violent, entre deux points de vue opposés permet souvent, ici, de mieux éclairer, de mieux cerner le sens de l'événement. Cette fois, il y a mieux à faire.

Tandis que François Mauriac admirait sur son écran de télévision les dons du général pour la monarchie, un millier de jeunes gens de vingt ans, représentant l'ensemble de la jeunesse étudiante française, étaient rassemblés à Lyon par le Congrès national de l'U.N.E.F. Leurs débats, leurs études, leurs conclusions dressent avec plus d'autorité, de représentativité que nous ne saurions le faire — nous qui avons pris parti — le bilan actuel de l'action des pouvoirs publics.

Deux documents, sobres et solidement construits, ont dominé le congrès. Par respect pour l'effort remarquable d'objectivité et de sérieux auquel se sont astreints les délégués des 100.000 étudiants que représente l'U. N. E. F., nous allons simplement communiquer à nos lecteurs, et à François Mauriac, les points essentiels qui apparaissent dans ces deux études, sans les commenter.

Le rapport du bureau, présenté par M. Freyssinet, président sortant, analyse la situation de la jeunesse dans la nation en 1960. Il examine donc quatre chapitres en particulier : Education nationale, Laïcité, Sursis, Rapports avec les pouvoirs publics.



(G. Vermard.)

L'U.N.E.F. A LYON : PIERRE GAUDEZ (NOUVEAU PRÉSIDENT) ET JACQUES FREYSSINET (PRÉSIDENT SORTANT)
Deux documents sobres et terribles.

EDUCATION NATIONALE. *« La conscience que nous avons du retard irrémédiable que prend actuellement notre pays dans la formation de ses cadres nous amène à dire notre inquiétude. Nous le ferons, non par des envolées dramatiques, mais en citant simplement quelques chiffres... Le plan Le Gorgeu fixait des normes minima qui, je vous le rappelle, étaient basées sur des prévisions d'effectifs apparues depuis insuffisantes. Nous nous en contenterions pourtant. Mais les masses budgétaires en sont fort loin.*

« Pour 1959. - Plan Le Gorgeu : 212 milliards. Budget d'équipement : 150 milliards. Retard : 62 milliards. Pour 1960. - Plan Le Gorgeu : 232 milliards. Budget d'équipement : 189 milliards. Retard : 43 milliards. En deux ans, plus de 100 milliards de retard sur un budget de 339 milliards. Ce retard ne sera jamais rattrapé ; on peut même escompter raisonnablement qu'il croîtra de façon sensible cette année.

« Dans un domaine bien précis, celui des constructions de logements pour étudiants, les chiffres sont encore plus brutaux. Le plan demandait qu'en première urgence 20 % des étudiants soient logés en cités, résidences universitaires, maisons d'étudiants. Pour y parvenir, les calculs faits montrent qu'un budget de 21 milliards par an serait nécessaire. Le budget de 1960 est de 5,5 milliards. Ici encore, les chiffres se passent de commentaire. »

« Je me tairai, dit François Mauriac, sur ce qui touche à l'économie et aux finances. » Certes.

LAICITE. *« Nous savons quelles sont les difficultés de l'Université française sur le plan matériel. L'année 1959 a vu s'en ajouter de nouvelles sur un tout autre plan : le problème de la laïcité met en question le rôle et la conception même de l'université...*

« Nous déplorons que la question ait été ainsi traitée et que la guerre scolaire ait été déclenchée, nous déplorons la démagogie et le sectarisme qu'entraîne inévitablement cette lutte, nous déplorons surtout la division profonde qu'elle entraîne dans notre pays...

« Ainsi l'U.N.E.F. a-t-elle été amenée à affirmer son opposition absolue à la loi promulguée le 31 décembre 1959 et à donner son accord à la pétition organisée par le Comité national d'action laïque pour demander l'abrogation de cette loi. »

« Charles de Gaulle, écrit Mauriac, n'aura pas toujours maîtrisé l'enchevêtrement des motifs et des causes. » En effet.

IL nous concède aussi, en passant : « La guerre d'Algérie dure, il est vrai ». Cette redoutable parenthèse a, entre autres, la conséquence suivante :

SURSIS. *« Le problème des sursis ne se pose aussi gravement qu'à cause de la durée exceptionnelle des obligations militaires. Il est bien évident que dans le cadre d'un service de douze mois, ou d'un service fractionné, comme le connaissent les étudiants de presque tous les autres pays, la question serait beaucoup moins cruciale. Aujourd'hui, une interruption de vingt-huit mois, c'est-à-dire en fait de trois années universitaires, aboutit dans l'immense majorité des cas à un abandon pur et simple des études. »*

Je n'avais été, à propos du Régime, ni aussi précis ni aussi sévère. Pourtant François Mauriac s'indigne : « Convenez-en : vous dressez avec une tranquille audace un tableau où ne figure que la colonne du débit. »

Là encore je laisserai la parole au rapporteur de l'U.N.E.F. qui écrit, dans le chapitre POUVOIRS PUBLICS :

« Je répéterai une fois encore que l'U.N.E.F., organisation syndicale et non politique, n'a pas à définir à priori une attitude systématique à l'égard d'un Gouvernement. C'est sur des problèmes concrets, sur des initiatives et des réalisations, que nous avons à prendre position. Constatons simplement qu'en face d'un passif extrêmement lourd : Algérie - Laïcité - Budget de l'Education nationale - Sursis - Menaces sur la Sécurité sociale, on cherche en vain des éléments positifs pour équilibrer la balance. »

MAIS c'est sur le plan moral que les mille mandataires réunis à Lyon ont été contraints de crier le plus fort leur angoisse — pour eux, pour leur avenir, pour ceux plus jeunes encore qui viennent après eux et dont ils se sentent déjà, autant que nous, responsables.

Ici encore, nos lecteurs nous seront reconnaissants, je pense, de citer les textes sans commentaire. Au terme d'une étude de quatre-vingt-dix pages sur les divers aspects de la guerre d'Algérie, la conclusion de la brochure de l'U.N.E.F. tient en deux paragraphes :

« Voilà donc où nous a conduits le conflit algérien : une jeunesse divisée, un avenir économique gravement hypothéqué, des milliers de morts, plus d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants parqués, sans moyen de subsistance, la disparition progressive de toutes les libertés. Chose plus grave encore : l'opinion accepte tout sans rechigner, sans protester. Nous voudrions croire que la raison de sa passivité est son ignorance.

« Par cette brochure, nous avons voulu contribuer à l'information et, surtout, à une prise de conscience de l'opinion étudiante sur le problème algérien. Nous sommes tous concernés. Jamais les valeurs de la démocratie que nous apprenons sur les bancs de l'Université n'avaient été aussi menacées. »

TEL est le bilan. Pourtant ce n'est pas encore le plus grave. Les documents de l'U.N.E.F. se taisent, comme nous nous tairons encore nous-même pour le moment, sur une cassure redoutable qui, si elle se produit, fera paraître les retards de l'Education nationale, la bataille de la laïcité, l'affaire des sursis comme des blessures bénignes au flanc de la France de demain. Nous en sommes arrivés au moment — que nous appréhendions depuis cinq ans — où des groupes de jeunes envisagent de refuser collectivement de se battre dans l'armée d'Algérie, quel que soit le prix à payer pour leur acte d'insoumission.

Jusqu'à présent, seuls quelques isolés, déterminés par un irrépressible drame de conscience personnel, ont commis ce geste et pris ce risque. Nous écrivons ici en toute connaissance de cause — et avec une tristesse totale, car nous n'avons cessé, comme les syndicalistes étudiants, de lutter contre cette éventualité terrible — que ces isolés sont sur le point d'être suivis comme des exemples.

Ah ! laissons de côté toute polémique, François Mauriac, sur les qualités et les défauts de l'homme qui règne sur le « doux royaume de France ». Ecoutons ensemble les sourds cris d'angoisse qui nous parviennent, à vous comme à moi, de ceux d'entre nos cadets de vingt ans qui se débattent éperdument pour échapper à l'assassinat moral que constitue maintenant, pour leur conscience, la participation à la guerre d'Algérie.

Je le dis sincèrement : si chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacun de nos actes n'est pas désormais jeté, et de toutes nos forces, contre le cours des événements, contre la guerre, les assassins de Maurice Audin seront finalement moins coupables que vous et moi.

J.-J. S.-S.

(1) Lire le « Bloc-Notes », p. 40.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

offrez un vison sauvage

MAURICE KOTLER

10, rue La Boëtie

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE MARCHÉ COMMUN, NOUVELLE ARME DES ORGANISATIONS PAYSANNES

● Malgré les manifestations de masse de la semaine dernière, les organisations paysannes ont, pour le moment, perdu la bataille des prix. L'agriculture bénéficiera en revanche d'un programme de modernisation à réaliser dans les trois ans, dont l'orientation est dans l'ensemble satisfaisante.

Peu sensibles aux avantages que leur procureront à terme ces réformes, dont certaines sont radicales, les organisations paysannes traditionnelles viennent de découvrir un nouveau moyen pour obtenir le relèvement sensible des prix agricoles. Leur nouvelle arme, c'est le Marché Commun.

Avant le 1er juillet, les ministres des « Six » doivent en effet se prononcer sur les projets d'accélération du Marché Commun, y compris le Marché Commun agricole. Le « rapport Mansholt », qui fixe les grandes lignes de la politique agricole commune, prévoit à cet égard l'alignement, en six à dix ans, des prix agricoles de chaque pays sur la moyenne arithmétique des prix européens.

Cela entraînerait, pour la France, dans un délai relativement bref, une augmentation de 33 % pour le prix du blé, de 25 % pour l'avoine et de 16 % seulement pour la viande de bœuf.

Cette perspective provoque trois réactions significatives :

● Les experts sont effrayés par l'ampleur des hausses qu'entraîneront ces mesures. Ils soulignent également que toute la politique d'orientation des productions (plus de viande pour combattre la pénurie, moins de blé pour effacer les excédents) sera remise en question.

● Le gouvernement semble frappé de paralysie : partisan de l'accélération du Marché Commun (pour des raisons politiques), il semble prêt à accepter sans examen préalable l'accélération du Marché Commun agricole. Et ce n'est pas le ministère de l'Agriculture — où les organisations paysannes traditionnelles disposent de porte-parole nombreux — qui tirera la sonnette d'alarme.

● Les organisations paysannes, enfin, modèrent leurs revendications, espérant remporter la victoire à la sauvette. A l'Assemblée européenne de Strasbourg, cependant, le rapport Mansholt a été chaleureusement approuvé par MM. Boscary-Monsservin et Legendre, représentants aguerris des « lobbies » agricoles.

AGENCE FRANCE-PRESSE : LE GOUVERNEMENT ATTAQUE ET PERD

● Le mandat de M. Jean Marin, président-directeur général de l'agence France-Presse, venant à expiration, le Conseil d'administration de l'A.F.P. devait procéder samedi dernier à sa reconduction pure et simple. En effet, les huit représentants de la presse et les deux représentants du personnel de l'Agence étaient unanimes à se féliciter des conditions dans lesquelles M. Jean Marin avait rempli ce mandat, après avoir réussi à doter l'agence France-Presse d'un statut qu'elle attendait depuis de longues années et qui fait d'elle aujourd'hui l'organisme de diffusion des informations le plus respecté dans le monde entier.

Vingt-quatre heures avant la réunion du Conseil d'administration, cependant, le Premier ministre et le ministre de l'Information intervenaient auprès des directeurs de journaux, membres du Conseil de l'administration de l'Agence. Ils leur demandaient de surseoir au vote, le gouvernement souhaitant procéder à une modification du statut afin d'accroître le nombre des représentants de l'Etat au sein du Conseil. (Sur les quinze membres du Conseil, il y a actuellement cinq représentants des « services publics utilisateurs de l'Agence France-Presse ». L'élection du président-directeur général devant être acquise par douze voix, l'Etat dispose donc en fait d'un droit de veto.)

Plusieurs directeurs protestèrent aussitôt contre le caractère cavalier d'une démarche effectuée vingt-quatre heures seulement avant la réunion du Conseil. Et le samedi, le vote fut ouvert normalement, les dix voix des représentants de la presse se portant sur M. Jean Marin. Mais, comme les cinq représentants des services publics n'avaient pas pris part au vote, les douze voix nécessaires n'ont pu être atteintes. Rendez-vous fut pris pour le jeudi.

Entre-temps, l'ensemble de la presse française prenait vigoureusement la défense de l'indépendance de l'Agence France-Presse et de son président-directeur général.

Il semble, dans ces conditions, que le Premier ministre abandonnera une partie aussi mal engagée et invitera les représentants des services publics à apporter leurs voix à M. Jean Marin. Sinon, l'affaire serait portée devant le Conseil supérieur de l'A.F.P. chargé de désigner deux candidats entre lesquels le Conseil d'administration aurait à choisir. Si l'affaire allait jusque-là, le résultat final n'en serait très probablement pas modifié, l'un des deux candidats devant certainement être M. Jean Marin. Mais l'échec subi par le gouvernement serait aggravé et établirait entre lui et les dirigeants de l'A.F.P. une tension grave qui peut encore être évitée.

LES LAICS PRÉPARENT LA RENTRÉE PARLEMENTAIRE

● Les organisateurs de la pétition lancée par le Comité National d'Action Laïque (qui a déjà récolté huit millions et demi de signatures) sont maintenant assurés d'atteindre les dix millions. Ce chiffre représenterait la majorité absolue des votants aux dernières élections législatives de 1958.

Les cinq organisations composant le C.N.A.L. — Association des Parents d'Elèves des Ecoles Publiques, Délégués Cantonaux, Ligue de l'Enseignement, Fédération de l'Education Nationale et Syndicat National des Instituteurs — se réuniront le 24 avril, soit deux jours avant la rentrée du Parlement, pour étudier la meilleure façon d'utiliser ces résultats spectaculaires. Il est probable qu'ils s'en remettront pour cela aux partis politiques qui ont soutenu leur campagne : le Parti Communiste, le P.S.U., le Parti Radical et la S.F.I.O.

Au niveau gouvernemental, la mise en route des décrets d'application de la loi scolaire se révèle embarrassante, en particulier pour le ministre de l'Education nationale. Le problème ne se pose pas pour l'année scolaire en cours, en raison de la proximité des vacances, mais le gouvernement se demande où il trouvera les 150 ou 200 millions de nouveaux francs qui seront nécessaires pour l'année prochaine (dans l'hypothèse la moins chère, c'est-à-dire si tous les établissements privés choisissent la formule du « contrat simple »).

Quelle que soit la solution adoptée, la rentrée de septembre sera tumultueuse, le manque de maîtres et de locaux dans l'enseignement public devant fournir de nouveaux arguments aux laïcs pour protester contre l'attribution de crédits aussi importants à l'enseignement confessionnel.

L'AFFAIRE LECLERC (SUITE)

● Sous la conduite de M. Gingembre, président des Petites et Moyennes Entreprises (P.M.E.), le commerce traditionnel vient de déclarer la guerre au gouvernement. L'objet de son indignation : une circulaire de M. Fontanet, ministre du Commerce, au sujet du refus de vente et des prix imposés.

L'objet réel de la lutte est cependant la survie des Centres Leclerc, que la circulaire gouvernementale tend à sauver des effets mortels d'un boycott par les fabricants de marques.

M. Fontanet a réagi à cette tentative de boycott en précisant :

1) Qu'est illégal tout refus de vente, sauf lorsqu'il s'agit d'articles de luxe, de haute mode ou de création, nécessitant une présentation et un cadre appropriés. Les articles refusés par certains fabricants aux Centres Leclerc ne tombent pas dans ces catégories ;

2) Qu'est illégale, de la part du fournisseur, la pratique de prix discriminatoires selon la nature ou la qualité du client. La seule discrimination admissible est une remise en fonction des quantités commandées, cette remise devant elle-même être uniforme, quel que soit le client.

Cette précision vise implicitement certains fabricants de produits alimentaires qui refusent aux Centres Leclerc la remise de gros qu'ils accordent à d'autres commerçants.

Les P.M.E. protestent contre ces dispositions, d'une part parce que la facturation « à la tête du client» est une tradition ancienne, d'autre part parce que les Centres Leclerc porteraient atteinte «au prestige des marques » qu'ils vendent. Une grève des transactions est envisagée par les P.M.E. si M. Fontanet ne recule pas.

Une reculade du ministre est toutefois improbable pour plusieurs raisons :

— Les Centres Leclerc représentent déjà une puissance commerciale considérable et un facteur réel de baisse du coût de la vie. Ils comptent plus de quatre-vingts points de vente, dont douze ont ouvert durant les deux semaines écoulées. Parmi eux, trois nouveaux centres de chaussures et six nouveaux centres textiles, qui seront suivis prochainement de centres de confection masculine et féminine travaillant avec une marge de 16 % (retouches comprises) sur le prix de fabrique.

— M. Leclerc peut compter sur le soutien de plusieurs syndicats ouvriers et il contre-attaquera M. Gingembre en révélant, à un futur meeting à la Mutualité, les « pratiques inouïes » et les « privilèges médiévaux » des « féodalités commerciales ».

L'ULTIMATUM DE M. DEBRÉ A M. SOUSTELLE

● Avant de prendre la responsabilité d'exclure personnellement M. Soustelle de l'U. N. R., le Premier ministre, M. Michel Debré, a « négocié » cette opération avec le général de Gaulle. Il a en particulier demandé au président de la République d'atténuer les remous qu'allait provoquer cette exclusion et de raffermir la position de son parti en « mettant au pas » les gaullistes de gauche. Le général de Gaulle a accédé à ce désir et a fait demander à ceux-ci de rallier l'U. N. R. Comme ils refusaient de se soumettre, les crédits alloués à « Notre République », l'hebdomadaire des gaullistes de gauche, ont été coupés, ce qui a provoqué la disparition de ce journal.

C'est après avoir obtenu satisfaction que

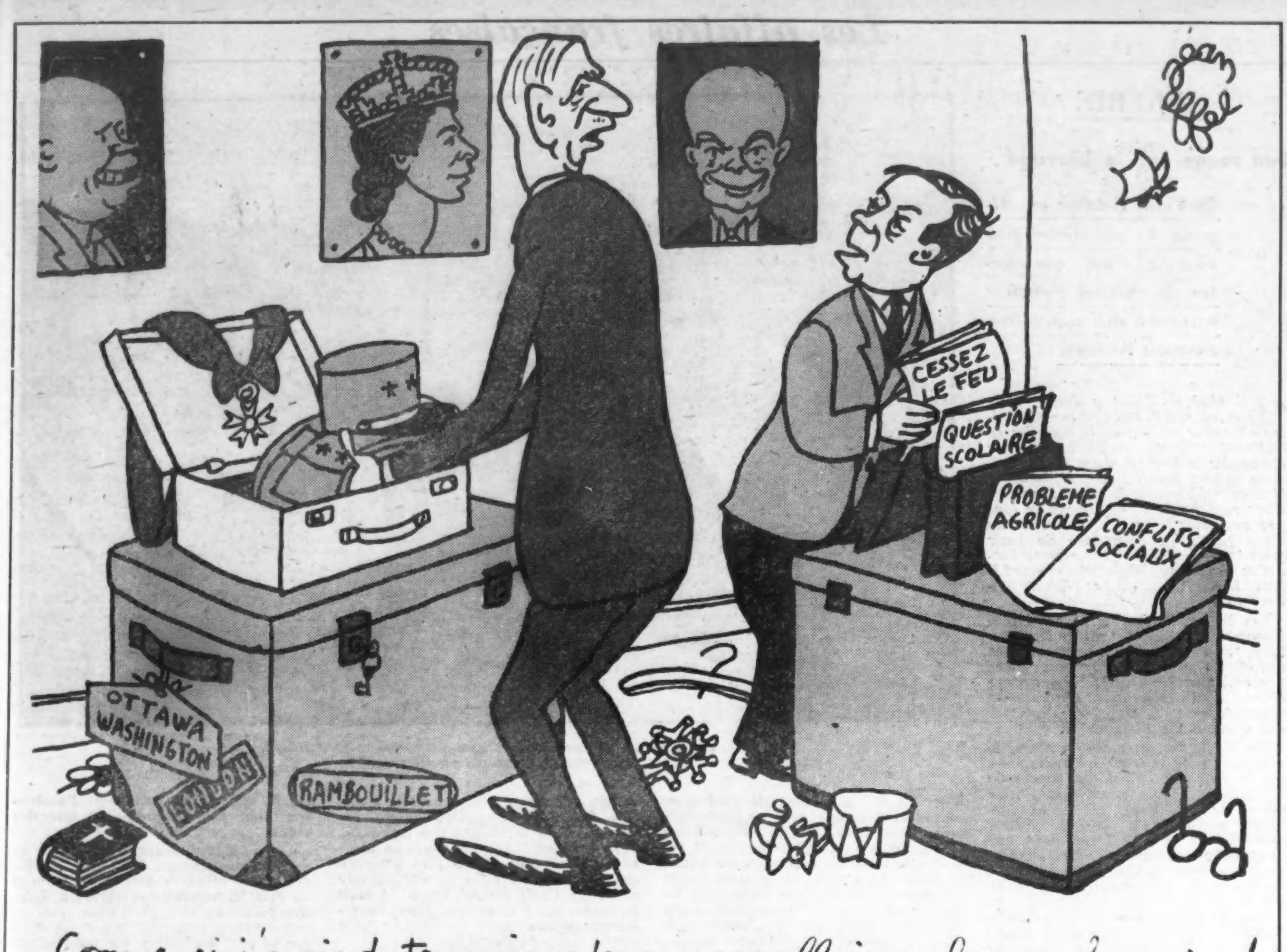
Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr. PO-GO.
Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste.
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

RÉGIMES SANS SEL

Faiblement minéralisée et ne contenant pratiquement pas d'ions sodium et d'ions chlore, l'eau d'EVIAN est l'eau idéale des régimes sans sel.

EVIAN « source Cachat » détient le record mondial de vente des eaux minérales. Ce succès constitue une éclatante preuve de confiance.

Si pure ! Si légère ! EVIAN SOURCE DE LONGEVITE
SOURCE CACHAT



— *Comme si j'avais du temps à perdre avec vos affaires franco-françaises !*

M. Debré a envoyé à M. Soustelle une lettre dans laquelle il rappelait les nombreuses mises en garde adressées à l'ancien ministre, constatait l'opposition de ce dernier à la politique algérienne du général de Gaulle et lui demandait de donner acte à l'U.N.R. de cette rupture de fait.

Il semble que M. Soustelle n'accédera pas à cette dernière exigence, qui correspondrait à une démission. M. Soustelle préférerait une exclusion spectaculaire. Cette procédure serait pour lui la plus « payante » : elle lui permettrait d'entraîner une vingtaine de députés U. N. R. à sa suite. Il espérerait ainsi reconstituer avec M. Delbecque la « Convention républicaine » pour la défense de l' « Algérie française ».

HAUTE-VIENNE : LA GAUCHE MULTIPLIE SES VOIX

● Après le succès de la Gauche aux élections municipales de Quimper, après l'élection d'un conseiller général P.S.A. en Seine-et-Marne, le réflexe d'union des gauches a joué de nouveau dimanche dernier à l'occasion de deux élections cantonales :

1) En Haute-Vienne, un candidat du P.S.U., M. Madoumier, soutenu par l'ensemble de la Gauche, l'a emporté sur son adversaire S.F.I.O., M. Gillet. Celui-ci s'était maintenu avec l'espoir de totaliser les voix de la droite et de la S.F.I.O., mais ses électeurs n'ont pas tous accepté cette combinaison. Du premier au second tour, le nombre des suffrages exprimés augmentant de 17, M. Gillet a perdu 434 voix tandis que M. Madoumier en gagnait 451 (soit exactement 434 + 17).

2) Dans la Marne, le socialiste s'était retiré en donnant à ses 352 électeurs la consigne de voter pour le candidat laïc le mieux placé au premier tour. C'est un modéré qui l'a emporté, mais le candidat communiste a gagné 351 voix du premier au second tour.

Les électeurs socialistes ont de plus en plus tendance à repousser les consignes d'alliance avec la droite et à respecter les mots d'ordre d'union des gauches.

PROCHAIN TEST POUR L'U. N. R.

● La première élection législative partielle de la Ve République aura lieu au début de juin dans le Maine-et-Loire. Elle sera un test important pour l'U.N.R. Il s'agit de remplacer M. Jean Foyer, nommé secrétaire d'Etat chargé des relations avec les Etats membres de la Communauté, lui-même remplaçant du député-maire d'Angers, M. Victor Chatenay, devenu membre du Conseil constitutionnel en janvier dernier.

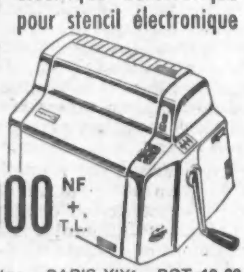
En 1958, les résultats du second tour avaient été les suivants : Chatenay (U.N.R.), 14.929 voix ; David (Indépendants), 12.941 ; Sicard (P.C.), 4.231.

A la direction de l'U.N.R. on admet déjà que les chances de succès sont minces. Si M. Chatenay l'avait emporté en 1958, c'était essentiellement en raison de sa très forte position personnelle sur le plan local. Aucun autre candidat ne bénéficie aujourd'hui du même crédit. La situation est d'autant plus grave que le Centre des Indépendants va sans doute désigner officiellement M. David, dont la position personnelle est presque aussi forte que celle de M. Chatenay et qui obtiendra sans doute l'investiture complémentaire du M.R.P., étiquette qui compte dans le Maine-et-Loire.

L'U.N.R. risque également de perdre des voix en raison de la discipline que ses représentants parlementaires ont observée à l'Assemblée dans l'affaire paysanne.

Certains dirigeants du parti ont proposé de ne présenter personne mais cette solution a été jugée politiquement impossible, le siège ayant été occupé depuis 1951 par M. Chatenay, pour le R.P.F. d'abord, puis pour l'U.N.R.

PUBLICITÉ
COSTUMES DE VILLE
ENSEMBLES WEEK-END
dans tous les textiles nouveaux ou traditionnels.
HOLMES
22, AVENUE VICTOR-HUGO - PARIS

UNE NOUVELLE TECHNIQUE D'IMPRESSION POUR BUREAUX
Le Duplicateur Imprimeur M4 électrique - automatique pour stencil électronique
Encrage automatique intégral
Changement rapide de couleur
précision
redresseur d'obliquité
réglage d'impression

1.900 NF + T.L.
COLOS REX-ROTARY Importateur exclusif
29-33, rue Miguel-Hidalgo - PARIS XIXe - BOT. 10-60

LA GRANDE SÉVERINE
Diners
Soupers Dansants
7, RUE SAINT-SÉVERIN

Réouverture pour le Déjeuner à partir du 19 AVRIL 1960
FERMÉ LE DIMANCHE
PRÈS DE L'ÉGLISE SAINT-SÉVERIN - TÉL. : DANTON 13-54

ALGÉRIE

Feu rouge sur le barrage

● ***Venu étudier en Algérie le problème des élections cantonales, M. Michel Debré y a trouvé des soucis autrement sérieux.***

« LE chef de l'Etat a donné pour mission à l'armée française d'aller chercher les armes là où elles se trouvent. L'Armée doit-elle renoncer à remplir la tâche qui lui a été assignée quand les fellagha utilisent la fiction juridique de frontières que les Etats responsables eux-mêmes ne font pas respecter ? Le gouvernement de Paris pourra-t-il continuer de tenir pour intangibles les lignes conventionnelles dont Bourguiba et Mohammed V font fi à l'avantage de Krim Belkacem ? »

Ces lignes, invitant sans ambiguïté à un nouveau Sakiet, sont de M. Soustelle. Ce n'est pas un hasard si elles ont été diffusées il y a quelques jours par « La Semaine en Algérie », organe officiel de la Délégation générale du gouvernement en Algérie, rédigé par des officiers de l'état-major.

(Dalmas.)

UN « PARA » EN PATROUILLE SUR LE BARRAGE ÉLECTRIFIÉ.
Aller les chercher là où elles sont ?

Depuis la fin du mois de mars, le « barrage » de la frontière tunisienne est de nouveau l'objet des soucis de l'état-major. Les harcèlements par armes automatiques, les bombardements par mortiers ou canons sans recul de 75 et 57 ont crû dans une proportion considérable. Des engagements sévères se sont déroulés dans les premiers jours d'avril : à la suite d'attaques sur une quinzaine de points, un franchissement de quelques centaines d'hommes fortement armés aurait eu lieu dans la région de Ghardimaou. Le commandement français connait parfaitement les bases d'où partent ces attaques. Et c'est en prévision de leur renouvellement, voire, comme le laissait entendre le ministre des Armées, d'une véritable offensive de printemps, que le général Challe a déclenché l'opération « Marathon » sur la frontière nord et rappelé de Kabylie les parachutistes pour les placer à l'est.

Une rentrée fracassante

Mais c'est en même temps, pour les officiers activistes, la tentation renouvelée d'aller chercher les fellagha *« où ils sont »*. La menace a été réelle : au cours de son dernier voyage en Algérie, M. Messmer, venu étudier ces problèmes en même temps que la réorganisation du haut commandement, a dû formellement interdire tout franchissement des frontières. Pour la première fois, sur ordre du gouvernement, le « feu rouge » est mis, et non plus, comme cela a été longtemps le cas, un « feu clignotant ».

Sitôt rentré à Paris, le ministre des Armées a, du reste, été immédiatement reçu par le général de Gaulle, lui-même de retour de Londres. Une fois de plus, le président de la République a insisté sur les conséquences catastrophiques qu'aurait un incident grave aux frontières dans le contexte politique actuel, c'est-à-dire à la veille de son départ pour les Etats-Unis et à quelques semaines de la conférence au sommet. Dans le même esprit, et pour prendre toutes ses précautions, le général de Gaulle a reçu le ministre des Affaires étrangères, M. Couve de Murville, et lui a demandé d'adresser d'ores et déjà une note au gouvernement américain. Cette note affirme que le gouvernement français est résolu à éviter toute extension du conflit algérien, qu'il a pris pour cela toutes les mesures nécessaires mais qu'il ne saurait être tenu responsable d'une offensive menée par les forces algériennes installées en Tunisie : la note invite implicitement les Etats-Unis à intervenir auprès du président Bourguiba pour souligner les risques qu'il y aurait à laisser aux Algériens une trop grande « liberté d'action ».

Vue sous cet éclairage officiel, la prise de position publique de M. Soustelle semble purement démagogique. Elle vise en fait l'Armée et les Européens d'Algérie et prépare la rentrée fracassante de l'ancien ministre en rupture d'U.N.R. Les tournées de députés U.N.R. en Algérie et surtout le dernier voyage de M. Debré tentent de prévenir ce danger. Car actuellement rien ne va plus à Alger.

« Nous nous sommes trompés... »

C'est du côté des musulmans que la dégradation de la situation a été la plus rapide et la plus profonde. Il faut faire un effort pour s'en souvenir : après la chute des barricades, le général de Gaulle pouvait pour la première fois depuis le début de la guerre d'Algérie parler aux Algériens par-dessus la tête du F.L.N. dont de nombreux nationalistes critiquaient la stratégie, voire « l'impuissance à sortir de la guerre ». La France n'a pas su exploiter ce dégel. Il n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. C'est un étudiant musulman qui me le disait place du Gouvernement, il y a quelques jours, tandis que, triomphe de l'intégration musicale, un appareil à disques répercutait à la ronde le dernier cha-cha-cha en vogue, « Mustapha » :

« Depuis sa venue au pouvoir, le général de Gaulle n'avait commis aucune faute politique à l'égard des musulmans. Il avait reconnu publiquement le « courage des combattants ». En abattant les ultras le 24 janvier, en mettant à la raison les partisans de la guerre à outrance, il atteignait le sommet de la popularité. A ce moment, il pouvait tout. Aujourd'hui, nous savons que nous nous sommes trompés. Nous nous demandons si de Gaulle a jamais réellement voulu la paix, s'il ne nous a pas dupés depuis le premier jour ? En tout cas, nous sommes sûrs que la méfiance des maquis a plus que jamais sa raison d'être... »

Ce langage est courant. On rappelle en vain que le plan du général de Gaulle, l'offre du cessez-le-feu demeurent. Chacun entend maintenant « reddition ou écrasement des combattants, guerre longue ». Quelque chose de profond est brisé. La confiance que les musulmans portaient au général de Gaulle est gravement atteinte, peut-être d'une manière irréversible. Or c'est de cette confiance que le F.L.N., sur place, avait le plus peur. La tournée des popotes a fait plus pour ce dernier que des mois de propagande issue du Caire ou de Tunis. Il était possible, en février, de jouer l'autodétermination sans le F.L.N. Cela semble exclu aujourd'hui.

Malgré son optimisme officiel, M. Delouvrier s'est rendu parfaitement compte de la gravité de la situation et il a personnellement insisté auprès du général de Gaulle pour qu'une déclaration du chef de l'Etat lui donne de nouvelles armes politiques : le principe en est acquis, la date se situerait vers la mi-mai. C'est que les cantonales doivent être beaucoup plus importantes que les précédentes consultations. Par le biais des commissions politiques, économiques et sociales, le chef de l'Etat entendrait disposer d'une sorte de « Constituante » qui donnerait un contenu concret à l' « *Algérie algérienne* ». Mais il faut pour cela que des candidats non intégrationnistes se manifestent et acceptent de s'engager sur le programme du général de Gaulle, avant d'imposer ce point de vue aux députés et aux autres élus.

Bref, sans parler de troisième force, le général de Gaulle entend animer politiquement l'Algérie contre le F.L.N., mais dans cette tâche qui lui apparait essentielle, il se heurte également à l'armée et aux Européens intégrationnistes. Là encore, la tournée des popotes s'est soldée par un échec à peu près complet. Pour l'Elysée, ce voyage du président de la République avait essentiellement pour but de faire admettre « l'Algérie algérienne » comme but de guerre à l'Armée. En fait, aucune directive officielle n'est venue modifier la politique de l'Armée : l'action psychologique continue à « moudre de l'intégration » et l'Algérie algérienne comme l'autodétermination sont restées des formules « en l'air ». Les techniques d'encadrement des populations — camps de rééducation, camps de regroupement, etc. — sont demeurées résolument intégrationnistes. Tout s'est passé comme si l'armée avait dit : *« L'intégration est morte, vive l'intégration ! »* et *« L'action psychologique est morte, vive l'action psychologique ! »*

Le partage

Certains officiers activistes ont même poussé à une sorte de grève : il suffirait, dans l'intérieur surtout, que l'Armée « ne bouge pas » pour que les abstentions aux prochaines élections cantonales atteignent des chiffres records, faisant la démonstration de l'échec du président de la République et de son impuissance s'il ne « compose » avec l'armée. Mais cette initiative semble avoir fait long feu : elle risque aussi d'être exploitée par le F.L.N. qui prône justement l'abstention tant des candidatures que des votes.

La « contre-attaque » politique se dessine néanmoins. Les plus intelligents des officiers activistes, suivant en cela M. Soustelle et divers articles de personnalités politiques publiés ces derniers jours par « L'Echo d'Alger », ont découvert les mérites de l'autodétermination pour s'opposer justement au général de Gaulle. Leur raisonnement est simple : *« Nous avons dit non à l'autodétermination parce que cette dernière, exercée après un cessez-le-feu à teinture politique, aboutit à l'indépendance de l'Algérie. Nous savons aujourd'hui que la guerre durera jusqu'à la reddition ou l'écrasement des rebelles. Bon. Cela est acquis. Nous avons le temps. Mais pourquoi parler d'Algérie algérienne ? Pourquoi, au nom de leur liberté de choix, les Algériens ne choisiraient-ils pas l'intégration ? »*

Bref, l'autodétermination devient une arme contre l'Algérie algérienne et il suffirait de conserver le « contrôle » local des élections cantonales pour faire échouer le plan actuel en faisant élire des candidats « intégrationnistes ». Il s'agit, somme toute, de condamner le chef de l'Etat à poursuivre la guerre sans sortir de « l'ornière » de l'intégration.

C'est pour cela que les paroles prononcées mardi soir par M. Michel Debré ont été bien accueillies à Alger: *« La sécession, en vérité, c'est le partage »*. La garantie du partage de l'Algérie correspond pratiquement à l'engagement de réaliser, quoi qu'il arrive, une « intégration limitée ». Au slogan « l'Algérie restera toujours française », M. Debré oppose « une partie de l'Algérie restera toujours française », en espérant que cet engagement rassurera suffisamment les Européens et l'Armée pour que les uns et les autres jouent sans inquiétude l'*association*, puisque les risques de l'autodétermination sont limités sur l'essentiel. Rien n'indique encore que cette concession aux activistes sera suffisante.

CLAUDE KRIEF.

Vous serez toujours mieux servis au :
Photo-Radio-Club
★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)
Photo-Radio-Club
6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVᵉ)
Métro : Châtelet
Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERMÉ DIMANCHE ET LUNDI

(A. P.)

LA MANIFESTATION PAYSANNE DE SENS.
Pour la prochaine opération de « sauvetage ».

POLITIQUE

La grande manœuvre

Pendant que de Gaulle s'occupe de diplomatie, des hommes politiques et des officiers préparent sa succession. Voici leurs calculs et leur plan.

DÉPUTÉS indépendants, radicaux, ou « non inscrits » du centre et de la droite sont allés, la semaine dernière, participer aux manifestations paysannes dans leurs circonscriptions. On ne peut moins faire, quand on est député et qu'une vague de revendications soulève aussi brutalement une fraction aussi importante du corps électoral. Mais leur rôle est demeuré effacé. Mêlés aux notables départementaux qui tenaient à se montrer pour que l'on sache bien qu'ils étaient au côté des manifestants, les députés ont eu quelque mal à faire croire à l'importance de leur propre rôle.

— *J'avais beau promettre que je voterais contre toutes les mesures jugées insuffisantes par les syndicats d'exploitants, mes électeurs n'ont pas paru m'accorder beaucoup de crédit... L'un d'eux a été assez franc pour me dire que, de toute façon, le Parlement ne pouvait rien contre le gouvernement, et que nous n'avions aucun moyen d'action sérieux. Je lui ai bien parlé de la motion de censure : il est resté sceptique.*

La relève

Ces propos d'un parlementaire du Pas-de-Calais auraient pu être ceux de l'ensemble des députés. Ils n'ont, en effet, d'autre arme que le vote de la fameuse motion de censure, que le groupe socialiste a, du reste, l'intention de déposer. En pratique, ce vote dépend des gros bataillons de députés de droite et du centre — le gouvernement étant assuré du soutien presque automatique de l'U. N. R. — et, en fin de compte, c'est à leurs dirigeants, occultes ou connus, que reviendra la décision.

Or, pour ceux-ci, la crise paysanne n'est qu'un élément dans un ensemble, une pièce sur un échiquier. Son utilisation n'est pas autre chose que l'un des aspects d'un plan qu'un groupe d'hommes politiques — civils et militaires — a conçu, d'abord pour peser sur le gouvernement, pour l'orienter, pour contrôler les rouages du régime et, finalement, pour s'en emparer.

Ce plan date, en réalité, de février dernier. Quelques hommes — dans les états-majors, dans les groupes politiques de droite — ont alors tiré les leçons de la défaite que venaient de subir les partisans de l'Algérie française. Celle-ci provenait d'abord, à leurs yeux, de l'absence de tout prolongement en métropole de l'action entreprise à Alger.

C'est le retour d'un tel divorce qu'il s'agit pour eux d'empêcher à tout prix. L'objectif essentiel est donc l'alliance entre la droite classique et toutes les forces cristallisées autour de la défense de l'Algérie française. Ni la minorité européenne provisoirement désorganisée par la défaite de janvier, ni l'armée dont l'action politique subit encore le contre-coup des mutations en série du mois de février, ne peuvent agir par elles-mêmes contre toute évolution possible de la politique algérienne du général de Gaulle. C'est à la droite française, aux groupes politiques classiques avec leurs assises sociales traditionnelles — agriculteurs, petits commerçants — de prendre la relève.

Des arguments qui portent

Au Centre national des Indépendants, des hommes comme M. Roger Duchet, M. de Lacoste-Lareymondie, M. François-Valentin, M. Trémollet de Villers mènent le jeu. Pour entraîner la masse des députés de droite jusqu'à l'hostilité à l'ensemble de la politique du général de Gaulle, ils ont des arguments qui portent. Les députés en veulent au chef de l'Etat d'avoir systématiquement réduit le rôle et le prestige du Parlement. Sensibles à l'évolution du régime vers le pouvoir personnel, ils sont tout disposés à se croire les défenseurs de la démocratie, des libertés publiques, du parlementarisme traditionnel. Les lancer dans un conflit sur ces prérogatives constitutionnelles avec le chef de l'Etat, ce serait déjà, pour les dirigeants de la droite, une première étape puisque, à travers ce conflit, c'est le droit pour le général de Gaulle de mener sa politique algérienne qu'ils cherchent à mettre en cause.

Les députés indépendants sont disposés à se prêter à cette manœuvre. Presque tous conservent un mauvais souvenir des élections de 1958 où leur siège était à la merci d'un faible écart entre leurs voix et celles de leur concurrent U. N. R. et où beaucoup de leurs amis ont été victimes du raz de marée gaulliste. La concurrence avec l'U. N. R. demeure pour eux une hantise. Elle leur a sans cesse dicté leur conduite depuis le début de la législature. Ils se sont mobilisés pour tenter de défendre les tribunaux d'arrondissement, abolis par la réforme judiciaire due à M. Debré, en décembre 1958 ; ils ont surenchéri le plus possible dans la campagne pour le rétablissement de la retraite des anciens combattants ; ils ont oublié que M. Pinay était ministre des Finances pour critiquer l' « austérité » de la politique financière du gouvernement, puis se sont souvenus qu'il était l'un des leurs quand il a cessé d'être ministre. Ils se sont immédiatement faits les avocats de la revendication paysanne ; ils voudraient être maintenant ceux des commerçants contre la « circulaire Fontanet » sur la répression du refus de vente...

Cette hostilité au gouvernement, au chef de l'Etat et à son pouvoir absolu, les leaders de l'Algérie française veulent l'utiliser contre la politique algérienne du général de Gaulle, ou, du moins, contre le risque de voir cette politique déboucher un jour sur une solution qu'ils n'admettraient pas. C'est là pour eux la difficulté majeure. Sachant que le pays a fait confiance au général de Gaulle pour terminer la guerre d'Algérie, les députés n'osent pas encore l'attaquer sur ce plan. Prisonniers de l'approbation qu'ils ont donnée, en octobre dernier, au principe de l'autodétermination, ils ne peuvent lui en opposer un autre.

Mais les mois ont passé, la guerre dure toujours, les critiques deviennent plus faciles. Un plus grand nombre de parlementaires prêtent l'oreille aux avertissements de quelques-uns de leurs dirigeants. « *Si des pouvoirs exceptionnels ont été accordés au général de Gaulle,* a dit M. Roger Duchet, *c'était pour qu'il ait les moyens de conserver l'Algérie à la France ; s'il devait en être autrement, il n'y aurait plus aucune justification à l'abandon actuel du parlementarisme* ».

Le candidat idéal

M. François-Valentin, président de la commission de la Défense nationale, explique à ses collègues que tout l'effort de l'armée auprès des Musulmans a été brisé par les ambiguïtés et les incertitudes de la politique algérienne du général de Gaulle : « *En Algérie,* dit-il, *personne n'a plus confiance dans les intentions du gouvernement, et c'est le F. L. N. qui en profite...* ».

Ont-ils convaincu l'ensemble des parlementaires de droite ? Quelques-uns, sensibles aux confidences de M. Pinay, s'inquiètent des charges imposées par la guerre. « *Nous ne faisons pas la politique de nos moyens,* dit un parlementaire de la région parisienne. *Faire la guerre, vouloir réaliser le plan de Constantine, et tout cela sans aucune certitude quant au sort final de l'Algérie, c'est trop pour nous. Peut-être faudrait-il s'adresser à nos alliés, les faire participer à la solution du problème...* ».

L'aventure de l'intégration ne séduit pas les députés indépendants de la métropole. Mais, en même temps, ils demeurent fidèles à l'idée simple que l'Algérie appartient à la France, et que ce serait une « honte » d'en être chassé. Tout se mêle confusément dans leur esprit pour les ancrer dans cette conviction : le principe des « départements français » d'Algérie, la nécessité de se battre pour garder le pétrole du Sahara, la mission civilisatrice de la France, la résistance aux convoitises étrangères... La très grande majorité des parlementaires indépendants croit sérieusement qu'à l'arrière-plan du nationalisme algérien se profile le communisme mondial. La moindre information sur l'arrivée d'armes chinoises dans les maquis, sur les voyages à Pékin des dirigeants algériens, sur les camps d'entraînement ou de repos pour les combattants de l'A. L. N. en Tchécoslovaquie, ou en Albanie, renforce leur certitude.

Les cartes que peuvent jouer les partisans de l'Algérie française ne sont donc pas si mauvaises. Pour le moment, la consigne est à la prudence. Mais déjà toutes les occasions sont bonnes pour aiguiser la méfiance des grandes forces conservatrices dont on veut faire les masses de manœuvre dans les prochaines opérations de sauvetage de l'Algérie française.

La tournée en France de M. Krouchtchev a exaspéré les parlementaires, les municipalités de droite. Leur opinion est unanime : « *On a favorisé la propagande des communistes ; si des élections avaient lieu maintenant, ils y gagneraient des centaines de milliers de voix.* » Sur ce plan, la coalition « Algérie française-droite traditionnelle » cherche à s'étendre à d'autres milieux ; ses critiques contre la politique du général de Gaulle rejoignent celles du M.R.P. et de certains socialistes contre sa politique extérieure.

Régulièrement, M. Roger Duchet dénonce dans ses articles « *l'ébranlement de nos alliances* ». Ses propos coïncident avec ceux des dirigeants du M.R.P. sur l'abandon de la construction européenne et l'affaiblissement de la solidarité atlantique. En même temps, la campagne pour l'école laïque, groupant dans une même action communistes et socialistes, réveille l'inquiétude des partisans de l'aide aux écoles confessionnelles, les conduit à resserrer leurs rangs.

En réalité, la grande manœuvre tentée par les dirigeants de la droite et par les hommes attachés avant tout à la défense de l'Algérie française va bien au-delà. Elle vise la succession du général de Gaulle. Nul ne sait dans quelles conditions elle peut s'ouvrir, et nul n'en parle ouvertement ; mais tous les partis font leurs calculs dans la seule perspective de cette succession, car auparavant le régime restera sans doute ce qu'il est : celui du pouvoir personnel du chef de l'Etat. A droite, on sait que le meilleur des candidats serait sans aucun doute M. Antoine Pinay ; sa légende, son personnage, ses positions politiques en font le candidat idéal pour quelques dizaines de milliers de notables qui composent le corps électoral chargé d'élire le président de la République.

Discutant des hommes qui, en métropole, pourraient animer l'opposition de droite au général de Gaulle, quelques-uns des dirigeants des organisations politiques de la minorité européenne d'Algérie résumaient ainsi leur point de vue : « *Georges Bidault est trop isolé. André Morice est main-*

→

tenant un inconnu, Jacques Soustelle et Roger Duchet ne sont pas assez populaires, l'idéal serait que Pinay s'entende avec nous. » Pourtant, nul n'ignore que M. Antoine Pinay n'est absolument pas favorable à l'intégration de l'Algérie à la France, et qu'il souhaite que soient recherchés rapidement les moyens d'en finir avec la guerre. On le sait chez les partisans de l'Algérie française, mais on ne voit pas qui pourrait lui être opposé.

« *Du reste,* disait l'un de ces officiers qui font la liaison entre l'armée et certains hommes politiques, *Pinay, bien qu'appartenant à la droite, a accepté d'aider Edgar Faure à conclure les accords de La Celle-Saint-Cloud ; il n'a jamais été gaulliste, et pourtant il est le premier homme politique important à s'être rendu à Colombey en mai 1958 ; de même, s'il n'est pas partisan de l'Algérie française, il pourrait le devenir pour réaliser son véritable rêve : être un jour président de la République.* »

Le jeu des ambiguïtés

Que M. Antoine Pinay ait cette ambition, c'est certain. Mais lui-même sait très bien que s'il est poussé en avant par des hommes dont il ne partage pas l'opinion sur la guerre d'Algérie, c'est qu'ils croient qu'une fois élu, il sera leur prisonnier. « *C'est là qu'ils se trompent,* disent ses amis, *Antoine Pinay est un homme qu'on ne manœuvre pas facilement, on ne le fera pas changer d'avis ; finalement, ceux qui l'auront porté au pouvoir pourraient finir par le regretter.* »

Par avance, on se livre ainsi autour de M. Pinay au même petit jeu des ambiguïtés et des intentions cachées qu'autour du général de Gaulle depuis mai 1958. « *Avec Pinay, on aurait un nouveau de Gaulle,* aurait dit le général Zeller, *je ne suis pas d'avis de recommencer l'expérience.* » Quelques officiers inquiets des sentiments de M. Pinay sur l'Algérie française ont discuté de la possibilité d'une candidature de M. René Coty : voilà au moins un homme qui, sur l'Algérie, comprendrait totalement la position de l'armée. De plus, il est beaucoup plus populaire que M. Pinay dans les milieux gaullistes : n'est-ce pas lui qui a rappelé au pouvoir le général de Gaulle ? L'un des officiers présents à la discussion a laissé tomber cette seule objection — qui est grave — « *Il est bien vieux !* »

Ces hésitations, on ne les ignore pas chez M. Soustelle, et celui-ci, qui ne peut compter sur aucune popularité dans l'opinion, préfère se consacrer à un travail méthodique auprès des mouvements, des partis, des organisations...

Ces projets sont à long terme, mais ils visent au même but : le maintien d'une certaine politique — et d'un certain régime — dont la base demeure en tout cas la guerre d'Algérie. Leurs auteurs pensent à l'avenir lointain, mais ils savent qu'ils devront peut-être abattre leur jeu plus tôt. Si le général de Gaulle recherche de nouvelles initiatives pour terminer la guerre, il aura contre lui une opposition de droite qui a tiré la leçon de ses échecs de janvier.

P.-M. DE LA GORCE.

AVENIR

Le Plan et nous

● ***La planification économique française est une des meilleures du monde et, pourtant, les objectifs du Plan sont rarement atteints. Michel Bosquet a demandé pourquoi aux spécialistes.***

DEUX documents qui intéressent très directement tous les Français viennent de voir le jour. Le premier est dû au Commissariat au Plan : il prévoit, sur la base d'enquêtes statistiques, l'évolution *spontanée* de l'économie française d'ici 1965, et particulièrement l'évolution de la consommation des Français.

Le deuxième émane de la section du Conseil économique à laquelle avaient été soumises les prévisions du Commissariat au Plan. Cette section, dans une première étude, soumet les tendances spontanées dégagées par le Plan à un examen critique, et suggère un certain nombre d'interventions correctrices.

Les questions soulevées par l'un et l'autre de ces deux documents (étude prévisionnelle du Plan, corrections suggérées par le Conseil économique) ont un caractère fondamental : elles touchent tant à la conception française de la planification qu'aux fins elles-mêmes de l'activité économique.

Voici le résumé d'entretiens que j'ai eus à ce sujet avec des personnes (fonctionnaires ou syndicalistes) qui suivent de près l'élaboration du Plan.

Question : **Le Plan retient, comme l'hypothèse la plus raisonnable, un taux de croissance de 4,5 % de l'économie française, pour la période 1962-1965. Cela ne vous paraît-il pas un peu timide ?**

RÉPONSE : Le Commissariat au Plan n'est pas chargé d'élaborer un programme de politique économique. Le gouvernement ne lui demande pas de fixer des objectifs idéaux. Il lui demande ce qu'il est possible d'escompter dans le cadre des structures et du régime existants. Eh bien ! dans ce cadre, une croissance de 4,5 % est la prévision la plus raisonnable.

— **Qu'est-ce qui empêche la France de faire mieux ?**

— Je pourrais vous citer un tas d'obstacles concrets. Mais ça n'a pas de sens. Car si chacun de ces obstacles pourrait, en lui-même, être effacé par une mesure apparemment inoffensive, leur ensemble ne pourrait être surmonté sans toucher aux structures existantes. Or, mettre en cause les structures d'ensemble, c'est mettre en cause la politique générale. Mais les planificateurs sont des fonctionnaires pour qui la politique est tabou.

Je tiens d'ailleurs à vous mettre en garde : pour accélérer la croissance de l'économie française, il faudrait opérer des bouleversements tels que leur efficacité ne serait nullement immédiate. Il est probable que ces réformes, avant d'obtenir un taux de croissance de 6 à 7 %, provoqueraient, pendant une période transitoire, son affaissement à 2 ou 4 %.

Les secteurs « opaques »

— **La qualité de la planification française vous paraît irréprochable ?**

— Si vous voulez parler de la compétence des hommes et de l'adaptation de leurs méthodes aux objets et aux limites qui leur sont imposés, la planification française est l'une des meilleures du monde. Dans l'analyse des relations interindustrielles, par exemple, elle est en avance sur la soviétique ; de même que dans l'étude du choix de la meilleure variante. C'est un problème sur lequel les spécialistes français sont parfois consultés par leurs collègues des pays de l'Est.

— **Pourquoi alors les résultats de la planification française sont-ils si décevants ?**

— Cela tient à la conception même de la planification dans le cadre du régime économique en vigueur. Tout d'abord, le Plan français est établi « à l'envers » : il ne part pas des besoins à satisfaire pour préconiser des actions qui en seraient fonction ; il part des perspectives d'accroissement spontané qui sont fonction de l'évolution de la demande *solvable* et des projets des chefs d'entreprise.

Autrement dit, le Plan n'est pas conçu comme un centre d'impulsion, mais comme un centre d'information : il ne dit pas aux dirigeants des entreprises : « *Voici ce qu'il vous faut faire* », mais : « *Voici la résultante générale des actions que vous projetez. Pour que vos intentions soient réalisables, des mesures d'ensemble (corrections, coordinations, réorientations, investissements de base) vont s'imposer dans tel et tel secteur. Faute de ces mesures, vos intentions respectives ne pourront pas s'harmoniser.* »

— **Mais si les objectifs du Plan sont seulement la synthèse d'initiatives spontanées, avec quelques rajustements nécessaires, pourquoi ces objectifs ne sont-ils pas atteints ?**

— Pour plusieurs raisons. Les objectifs sont calculés en fonction du potentiel existant et des projets d'avenir des divers secteurs d'activité. Or, beaucoup de secteurs sont opaques au regard du plan. Les branches les moins organisées et les moins concentrées se connaissent mal elles-mêmes et ne peuvent, en conséquence, avoir des intentions bien précises. Quant aux secteurs concentrés, dominés par quelques firmes très puissantes, ils dissimulent souvent au Plan leurs projets réels afin de conserver leur liberté de manœuvre.

Fondés sur des renseignements souvent douteux, les objectifs du Plan

sont donc aléatoires. De plus, l'exécution du plan n'est pas confiée au Commissariat général, mais aux divers ministères. Or, ces ministères, jaloux de leurs prérogatives, ont souvent tendance à pousser leur plan particulier au détriment du plan officiel. Dans l'agriculture et les travaux publics, notamment, ces plans particuliers sont fonction d'une foule de critères extrinsèques (électoraux, municipaux, pression de notabilités, de groupements d'intérêt, etc.).

Mais même à supposer que le Plan du Commissariat soit voté à temps (ce qui n'a jamais été le cas) et respecté par les ministères compétents, il resterait encore aux ministères à faire respecter leurs consignes par les chefs d'entreprise et les banques qui détiennent, en fait, le pouvoir économique. Cela est d'autant plus difficile, dans les conditions actuelles, que le Plan n'a encore jamais été considéré en France comme l'impératif prioritaire en fonction duquel serait arrêtée une politique d'ensemble. Le gouvernement lui-même a toujours considéré le Plan comme facultatif : s'il cadre avec le reste de sa politique, tant mieux : sinon, tant pis.

Aussi les firmes hésitent-elles à s'orienter selon un plan qui risque d'être modifié en cours de route.

Les besoins prioritaires

— Quels remèdes entrevoyez-vous à la situation que vous venez de décrire ?

— Vous pouvez briser les résistances patronales au Plan de deux manières : en menaçant de créer des entreprises publiques ou en imposant un mode de financement public (et donc une participation plus ou moins directe de l'Etat) aux entreprises existantes. La seconde de ces formules est actuellement à l'étude.

Contre l'opacité des grandes entreprises au regard du Plan, il y aurait un remède radical : c'est de faire appliquer dans son sens le plus large la législation sur les comités d'entreprise. **Si le Plan en est réduit à interroger des groupes patronaux qui lui racontent souvent ce qu'il leur plait, c'est que les comités d'entreprise et, partant, les syndicats, sont incapables de remplir leur rôle, qui est, d'après l'ordonnance du 22 février 1945, *« d'associer les travailleurs à la direction de l'économie et à la gestion des entreprises »*. Si les programmes de production et d'investissement étaient discutés en toute clarté dans les comités d'entreprise, les syndicats pourraient connaître le tableau de marche de chaque secteur et de chaque région ; ils deviendraient une mine de renseignements pour le Plan.**

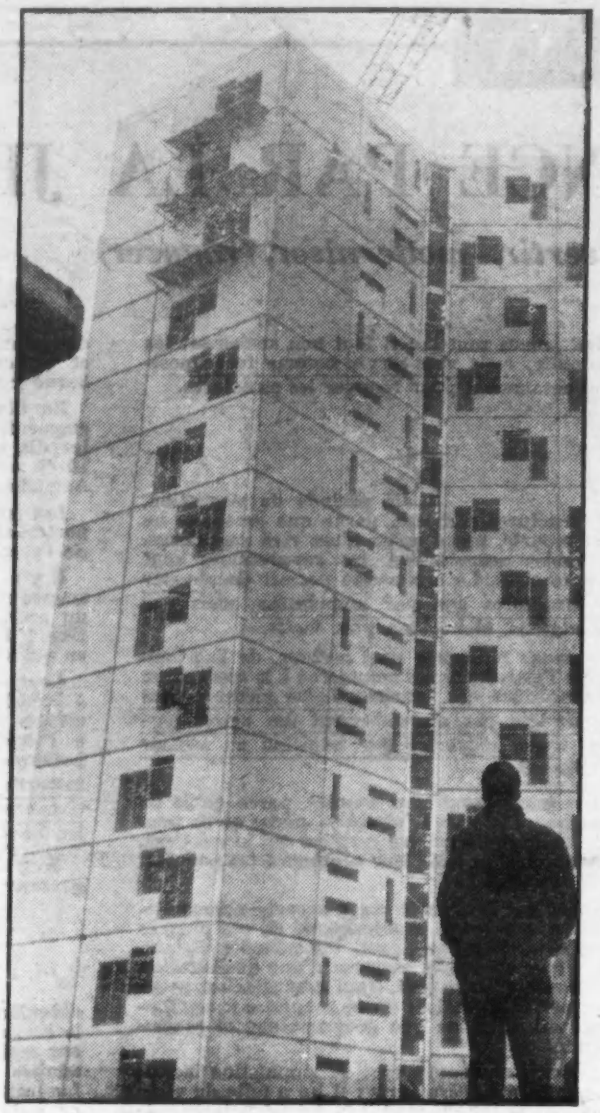
— Consultés sur ses objectifs, ils seraient co-responsables de sa réalisation. N'en viendriez-vous pas à bouleverser la conception actuelle de la planification ?

— C'est évident. Je vous disais que l'efficacité de la planification actuelle est limitée par le fait qu'elle n'exprime pas une volonté, mais une prévision indicative. Or, le seul moyen d'assurer l'exécution d'un plan, c'est de le présenter comme un engagement collectif des producteurs.

Il va de soi, cependant, que les gens ne s'engageront jamais à réaliser des objectifs prévisionnels qui n'ont qu'une valeur statistique. Pour qu'ils s'engagent, il faut que ces objectifs soient une expression de leurs désirs et de leurs besoins. Il faut qu'ils soient assurés que la réalisation de ces objectifs profitera à tout le monde, eux-mêmes y compris.

— A la limite, ne vous faudra-t-il pas aller jusqu'aux plans d'entreprise, dont l'exécution serait récompensée par des primes et des avantages sociaux ?

— A la limite, peut-être. Avant tout, il faudra faire descendre les objectifs du Plan du ciel de la « croissance spontanée prévisible » sur la terre de la « croissance humainement désirable ».



LA CONSTRUCTION EN BANLIEUE. (Agip.)

LA CIRCULATION A PARIS. (Agip.)

Quel type de société voulons-nous ?

Un premier pas vient d'être fait dans ce sens, en France : le rapport prévisionnel du Plan a été soumis à une section du Conseil économique. Si vous lisez les réflexions émises par celle-ci dans une première étude, vous y trouverez une foule de questions intéressantes. Par exemple :

● L'évolution « spontanée » de la demande ne résulte-t-elle pas, en réalité, des interventions plus ou moins visibles de l'Etat (politique des prix et fiscale), des banques, des groupes publicitaires et patronaux ?

● N'y a-t-il pas, à côté des besoins solvables, qui orientent la production par ce « bulletin de vote économique » que sont les billets de banque, des besoins réels incapables de s'exprimer faute d'argent, voire des besoins latents que les individus sont incapables de formuler parce que le conditionnement publicitaire, économique, social auquel ils sont soumis en détourne constamment leur pensée ?

● L'élévation du niveau de vie doit-elle se faire par l'accroissement de la consommation privée seulement, ou par l'accroissement des loisirs, ou par une satisfaction des besoins collectifs ?

C'est la finalité de l'activité économique qui est ici mise en question. Quels besoins doit-elle développer et satisfaire prioritairement ?

Dans une dizaine d'années la France aura un niveau de vie égal à celui des Etats-Unis actuellement. Il convient de décider dès maintenant si elle ne pourra pas mieux utiliser et répartir ses ressources. Est-il désirable que les Français, pour assurer l'activité de l'industrie automobile, par exemple, soient incités à changer de voiture tous les deux ans ? Est-il désirable que le bon fonctionnement de l'économie soit obtenu par un gaspillage délibéré de richesses sous l'impulsion de la publicité ? Les consommations somptuaires doivent-elles se développer, comme aux Etats-Unis, au détriment des services sociaux, des besoins culturels, des loisirs, de la recherche fondamentale ? Bref, quel type de société voulons-nous ? Quels buts proposerons-nous à la faculté d'enthousiasme des jeunes qui, faute de mieux, se rabattent sur la bagnole, le sport (celui des équipes professionnelles) et la bagarre ?

Des réactions saines

— Alors, la réponse ?

— Celle du Conseil économique est encore nécessairement vague, au stade actuel. Il laisse entendre que l'importance de l'industrie automobile tend à devenir démesurée, que les industries d'équipement et le bâtiment mériteraient d'être poussés.

Il a tendance à préférer au développement de la consommation privée celui de l'enseignement, de la recherche, de la santé publique, de l'urbanisme, des équipements collectifs qu'il souhaite voir figurer « dans les priorités financières ».

Il plaide en faveur d'une meilleure répartition des revenus, par relèvement des salaires les plus bas et par augmentation des allocations familiales, les disparités de revenu lui paraissant « criantes ».

Enfin, il souhaite une réduction d'ensemble de la durée de travail, même si celle-ci doit être obtenue par une augmentation moins rapide de la consommation privée.

Ce sont là des réactions très saines.

— Quel poids auront-elles sur la politique du gouvernement ?

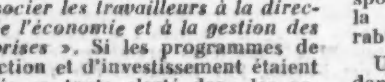
— Votre question, par elle-même, est symptomatique : pour vous, comme pour le reste des Français, **il y a d'une part des citoyens qui émettent des avis et des désirs et, d'autre part, un gouvernement qui décide selon des nécessités et des critères dont il est seul juge. Dans le domaine économique, cela a toujours été ainsi, les groupements d'intérêts pesant sur les critères retenus par le gouvernement.**

Je vous ai dit qu'un premier pas a été fait vers la démocratisation de la planification. Ce n'est qu'un premier pas, et ses résultats dépendent de l'évolution du régime, de l'Algérie et du rapport des forces sociales. Si le Plan, en France, doit devenir un recensement des besoins réels, si son exécution doit être assurée par un engagement réciproque de la collectivité et de l'Etat, il faudra aller beaucoup plus loin : jusqu'au contrôle syndical des entreprises (avec tout ce que cela comporte de *responsabilités* pour les syndicats) et aux Conseils économiques régionaux.

Il faudra, en un mot, que le peuple vienne à considérer le Plan comme *son* projet et qu'au lieu d'attendre passivement de l'Etat quelque manne, il collabore avec lui, l'informe et lui demande de faire respecter la discipline commune.

Vous voyez que nous sommes loin du compte.

MICHEL BOSQUET.



Caravelle

PRINTEMPS 1960 : NOUVEAUX SERVICES
Tous les jours : PARIS-COPENHAGUE-STOCKHOLM • PARIS-NICE
PARIS-VARSOVIE-MOSCOU : Mercredi et samedi.
CONSULTEZ VOTRE AGENT DE VOYAGES ou AIR FRANCE 119, Champs-Elysées.
RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATION : BAL. 70-50.
AIR FRANCE

PLAN SAUVY

LA CROISSANCE PAR LA JEUNESSE

(Convertir, moderniser, rénover)

LA France est surprise par la jeunesse. L'habitude de grandir ayant été perdue depuis un siècle, la croissance vient heurter, sinon détruire, un grand nombre d'usages, de situations, voire de statuts. La politique économique doit s'appuyer sur cette croissance.

Par réaction contre le populationnisme impérialiste et le moralisme des bien-pensants, les partis de gauche, communiste excepté, ont été longtemps opposés à la natalité, et même à la famille. Réaction naturelle, mais insuffisamment réfléchie et de pure opposition. Paradoxalement, on a vu alors défendre les enfants, c'est-à-dire l'avenir, par des conservateurs socialement attardés, tandis que les partis de progrès ne pensaient qu'au présent, voire au passé.

Une correction logique se dessine : chez les conservateurs existe une fraction malthusienne de plus en plus accusée, par peur des charges sociales et scolaires. Il faut, en revanche, que les partis progressistes voient clairement en avant et étudient sans préjugé, et sans peur aussi, la question des hommes.

LA politique de population doit s'inspirer de deux principes :

a) liberté de contraception, avortement limité aux causes thérapeutiques ;

b) politique familiale et sociale agencée de façon qu'à cette liberté individuelle corresponde une natalité suffisante.

Attaquée passionnellement, la liberté de contraception risque de ne jamais aboutir. La réforme progressive de la loi de 1920 exige avant tout une information correcte du public. Au lieu d'indisposer des parents contre leurs enfants, il faut rappeler que, dans l'état actuel des techniques, aucun contraceptif n'est, en pratique, parfaitement efficace. Une propagande trop optimiste risque d'entraîner, devant les échecs à prévoir, une recrudescence d'avortements, au lieu de la réduction souhaitée. La majorité des partisans français de la contraception libre ne connaissent malheureusement que de façon insuffisante cette question fort complexe, étudiée surtout aux Etats-Unis et en Suède.

Le nombre d'enfants non expressément voulus est en France, comme dans les pays de contraception libre, si élevé que l'apparition d'un contraceptif parfait (la « pilule ») entraînerait une baisse notable de la natalité.

Qu'il y ait « pilule » ou non, la liberté de contraception ne devra pas se présenter comme une victoire contre l'enfant, mais, au contraire, être accompagnée de déclarations officielles et de mesures pratiques en faveur de la famille, pour éviter une rechute, une désaffection nouvelle à l'égard de l'enfant. Question vitale, autour de laquelle se joue tout l'avenir du pays convalescent.

Les allocations familiales ne doivent pas avoir un objectif simplement nataliste. Elles visent avant tout à consacrer les droits à la vie que tout enfant, quel qu'il soit, reçoit dès sa naissance.

COMMENT estimer la croissance raisonnable de la population ? Pour l'équilibre psycho-physiologique de la famille, le nombre de trois enfants semble nécessaire. Du point de vue démographique, il entraînerait une croissance un peu supérieure à l'actuelle (0,7 %) (la famille française achevée n'a que 2,6 enfants en moyenne). En Europe occidentale, une croissance de population de 0,5 à 1 % par an semble raisonnable et nécessaire. Une forte partie de cette croissance se fait d'ailleurs par le haut de la pyramide, c'est-à-dire par les vieux.

Le vieillissement des populations est le phénomène le plus profond des temps modernes. Il faut le modérer par un afflux raisonnable de jeunes et, d'autre part, savoir s'y adapter. Nous le retrouverons à propos de la Sécurité sociale et de la vieillesse.

La réaction socialiste sentimentale contre le moralisme, contre la chair à canon, la chair à travail, etc., est, avons-nous dit, fort naturelle. Mais elle a entraîné une attitude restrictive, un complexe de crainte, de réserve, qui se sont répercutés sur les idées économiques et expliquent l'échec, en tous pays, des sociaux-démocrates en matière économique. Oter des épines au capitalisme n'est pas une politique.

Les jeunes sont là ; il faut non seulement les accueillir, mais s'en servir comme force positive, notamment pour rénover les structures.

EN période de stagnation, les structures résistent, parce que personne ne veut mourir, parce qu'on n'ose rien supprimer. Véritables amputations, les suppressions sont douloureuses. La croissance permet de rénover les structures non par amputation, mais par adjonctions, tâche bien plus facile.

Prenons n'importe quel secteur, de l'agriculture à l'Université, du commerce à la répartition géographique des hommes. Toute pléthore peut se corriger par accroissement des autres parties, toute déficience par addition au secteur insuffisant.

Les jeunes sont plus souples, parce qu'ils ne sont pas « affectés », attachés, parce qu'ils peuvent aller renforcer les secteurs qui le méritent. Leur intérêt comme leur sentiment les poussent vers l'avant-garde.

Ceux qui ont parlé de « miracle allemand » n'ont pas compris le mécanisme de ces progrès fort naturels. D'une part, les réfugiés étaient, dans leur ensemble, pourvus d'une qualification suffisante; d'autre part, étant sans attaches, ayant tout perdu, ils étaient d'une souplesse exceptionnelle du point de vue géographique et professionnel.

Depuis cinquante ans, la population active française n'a guère varié ; il lui a fallu de vives souffrances pour modifier les structures, de façon imparfaite. Grâce à la croissance, les structures vont pouvoir enfin être changées.

Les équilibres culture-industrie, commerce-production, Paris-province, etc., peuvent être corrigés par orientation appropriée des jeunes.

MALHEUREUSEMENT, dans de nombreux secteurs, les habitudes stagnationnistes ont pris la dureté du ciment. Pis encore, le sens même du progrès n'est plus toujours nettement perçu. Qu'il s'agisse de meunerie, de cartes de transport, de propriété commerciale, de logement, de taxis urbains, de sucrerie, de distillation du vin, d'ententes industrielles et commerciales, de professions fermées, etc., partout une protection mal comprise freine l'expansion et s'oppose à l'accueil des jeunes en matière d'emplois et de logements. Ces pratiques malthusiennes, en partie inhérentes au régime capitaliste et à l'absence de planification, résultent, pour une large part, du vieillissement et de l'ankylose.

Si la croissance peut renflouer des situations de pléthore, elle ne peut cependant remettre à flot des techniques périmées, si abondantes dans notre économie. Mais le renouvellement des générations vient encore à notre secours. Si tel chef de petite entreprise inadaptée, ayant dépassé la cinquantaine, est incapable de se « convertir », il faut l'aider à vivre. Une aide notable peut lui être accordée (positive ou par dégrèvement), mais à lui seul et non à son activité périmée. Autrement dit, ce privilège doit être viager et non transmissible. Ce qui est intolérable, ce n'est pas que la société aide une victime du progrès, c'est que le privilège accordé se transmette et se capitalise. Le vieux « marginal » continuera son exploitation, mais son fils ou sa fille fréquentera une école professionnelle et prendra un autre métier ou bien rénovera celui du père. Telle est la clef de la reconversion, humaine et progressiste.

D'ICI dix ans, compte tenu de l'allongement de la scolarité, la population en âge d'activité doit augmenter de 715.000 personnes. Ce chiffre effraie bien des gens, parce qu'ils ne voient pas autour d'eux de vacances d'emplois. Optique naturelle, fort ancienne, car les suppressions d'emplois (agriculture ou automation, par exemple) et, à plus forte raison, les chômeurs, sont plus visibles que les emplois futurs. Mais cette optique est trop facilement acceptée par un peuple qui a perdu l'habitude de grandir. Croyant instinctivement que le nombre des emplois est fixé comme le nombre des kilomètres carrés du territoire, il se crispe et se cristallise. L'esprit ne doit pas être borné comme l'horizon.

En dix ans, la population active doit donc augmenter de 3,5 %. Est-ce surhumain ? Dans les dix dernières années, elle a augmenté de 13 % en Suisse, 20 % en Hollande, 21 % en Autriche, 40 % en Allemagne, etc.

Les seuls besoins de personnel enseignant porteront sur 150.000 personnes, soit déjà 20 % de l'accroissement démographique.

Il y a plus : à l'augmentation de 715.000 personnes en âge d'activité en dix ans, correspondra un accroissement de 1.500.000 personnes inactives ! 1.500.000 personnes ayant des besoins, ce qui signifie qu'il faudra produire pour elles.

Leur consommation seule correspondra déjà à 700.000 emplois. Finalement, si nous voulons utiliser pleinement le progrès de la productivité à l'amélioration du niveau de vie, si notre politique est bien conduite, si les jeunes sont instruits et formés, c'est à un manque de main-d'œuvre que nous assisterons, tant sont grands les besoins non couverts, publics et privés.

Sans le rajeunissement survenu depuis la guerre, nous courions à la catastrophe.

VOICI d'autres sujets de réflexion : pour porter à 800.000 francs par an le revenu de tous les adultes qui, actuellement, ont moins (il s'agit, plus exactement, non des adultes, mais des unités de consommation), il faudrait un revenu national de 35 % plus élevé, ce qui exigerait, sur la productivité actuelle, 7 millions d'emplois supplémentaires. Encore faudrait-il tenir compte du relèvement corrélatif d'autres revenus, pour des raisons de justice ou d'efficacité. Or, 800.000 francs légers par an, 65.000 par mois pour un adulte, c'est un objectif modeste.

Ces chiffres surprendront dans leur fraîche simplicité. En voici d'autres : la France exporte allègrement ses matières premières et ses produits demi-bruts. Par exemple, 3,5 millions de tonnes net de fer et d'acier à 70 francs le kilo en moyenne. Elle rachète cet acier (ou un autre, peu importe) à 1.800 francs le kilo, sous forme de machines. Si seulement le quart du fer exporté brut était transformé en machines (pour nous ou pour l'exportation), cela procurerait 1 million d'emplois, plus que nécessaire.

ON peut prendre la question par n'importe quel bout, on retombe toujours sur le même résultat : notre potentiel est énorme. La France pourrait faire vivre convenablement deux fois plus d'habitants. Seulement, il faut qu'elle se débarrasse une bonne fois de la gangue malthusienne, et que cesse le mythe de l'improductivité, créatrice d'emplois. Du fait même de notre retard démographique, nous pouvons marcher hardiment en avant, sans craindre la saturation.

Ce qui est lourd, c'est moins la charge des personnes âgées que le poids du vieillissement de nos institutions. Si nous ne procédons pas à un rajeunissement général de nos idées, de nos méthodes, les jeunes sauront bien le faire d'ici dix ou vingt ans, mais dans quelles conditions ? Vaut-il mieux leur ouvrir les portes ou voir celles-ci craquer un jour sous la poussée de l'explosion la plus légitime qui soit ?

ALFRED SAUVY.

(Copyright réservé.)

Voici les noms des huit personnes qui ont accepté de donner leur avis sur cette politique progressiste, dans les conditions indiquées dans le numéro du 17 mars : Levard (C. F. T. C.), Le Brun (C. G. T.), Malterre (C. G. C.), P. Mendès-France, J. Milhaud, André Philip, Richard (F. O.), A. Verret. Les noms des deux autres personnes seront communiqués ultérieurement.

Prochain article :

LE LOGEMENT

DE GAULLE

Notre général à Londres

De Gaulle à l'étranger, pour un Français, c'est un extraordinaire spectacle. Jean Daniel vient d'en faire l'expérience à Londres.

(Bippa.)

CHARLES DE GAULLE A WESTMINSTER.
« It is a hit, a wonderful hit. »

SOUHAITE, recherché, habilement organisé, le plébiscite étranger du général de Gaulle continue et, pour le moment, sans une fausse note. Le 8 avril, il était encore à Londres ; le 18, il sera au Canada. Le général de Gaulle n'aura passé que dix jours à Paris : à peine le temps de vérifier que les problèmes ne sont pas réglés, que l'impopularité de son gouvernement s'accroît dans les mêmes proportions que sa propre popularité à l'extérieur, qu'enfin il pourrait très bien, et à nouveau, n'être plus prophète dans son pays.

Il y a évidemment les problèmes internationaux — ceux qui concernent, selon lui, la France éternelle et non pas les Français d'aujourd'hui — mais il y a aussi, je l'ai vu en Angleterre, le besoin de respirer cet air des cimes où son personnage historique n'est pas contesté.

J'ai donc vu vivre notre général dans sa « chère et vieille » Angleterre. Mais oui : le cher et vieux pays, c'est dans le carrosse royal qui le menait deux fois par jour, aux sons des cuivres et des fifres, au Guild Hall moyenâgeux, ou dans l'incroyable liturgie de Westminster qu'il l'a retrouvé. On ne l'a jamais vu plus détendu, plus souverain, plus à l'aise, plus « chez lui » enfin.

S'introduisant dans un protocole qui, paraît-il, intimida naguère Churchill, comme si ce protocole avait été conçu pour lui ; remplissant avec volupté son rôle de première vedette dans un spectacle où la mise en scène a les dimensions de l'Histoire ; voyant dans tous les privilèges rares qui lui étaient accordés des signes confirmant l'idée qu'il a de son destin, et les acceptant de ce fait avec approbation et simplicité, le général s'est peut-être senti pour la première fois à Londres récompensé par les dieux.

Le dernier monstre sacré

Ne revenons pas sur les cérémonies ahurissantes à la fois de faste et de naturel (que les Anglais puissent trouver normal à l'issue de ces cérémonies où le temps s'est arrêté au XVe siècle de prendre l'autobus ou de regarder passer un avion, c'est ce que je ne me lasse pas d'admirer). Mais, décidément, on n'en a jamais fini — du point de vue du spectacle — de voir vivre le général. Les amateurs de monstres sacrés peuvent se dépêcher : il est le dernier. On n'en fera plus de la même espèce. Tout en lui est « monstrueux », au sens ancien, c'est-à-dire incroyablement unique. On le regarde comme l'insolite survivant d'une civilisation disparue. C'est une reconstitution historique, chez Jean Vilar, au Théâtre National Populaire. Au Palais de Chaillot, on y croit. En sortant, le souvenir en devient archaïque. Pourtant, s'il réapparaît dans la rue, avec l'absurde solidité de l'Inquisition, on finit par se dire, adaptant le mot de Cocteau sur Hugo : *« De Gaulle est un fou qui se prend pour de Gaulle. »*

On y croit au Palais de Chaillot, mais encore plus en Angleterre. C'est d'ailleurs presque la même chose. Nous étions partis de France — je revenais, en plus, moi, de Tunis — avec, dans la tête, « la guerre longue » d'Algérie, les difficultés nord-africaines, le problème agricole, bref le pays non gouverné et s'enfonçant dans l'impasse, tandis que le premier littérateur de France, dès après le départ de M. Krouchtchev, recommençait de nous servir les oraisons de Bossuet. Le roi de l'Elysée avait fini de nous surprendre et de nous intéresser.

Prévenu contre ses méthodes, lassé de son esthétique, irrité par sa séduction même, je ne l'ai suivi à Londres que par intérêt professionnel. Tous ces sentiments sont loin d'avoir disparu, mais enfin, pour traduire fidèlement ce que nos yeux ont vu, il faut dire que le général s'est réimposé par le truchement de l'enthousiasme du peuple le plus étranger qui soit. **Dans le regard des Anglais, nous avons redécouvert de Gaulle.** Il a fallu refaire, là-bas, le même itinéraire que depuis deux ans en France.

Le général n'était d'ailleurs pas le même, je l'ai dit. Il avait trouvé son milieu, son cadre, son époque. Ni monstrueux ni anachronique, dans un pays admirablement monstrueux et anachronique. Il a joué au roi d'Angleterre, et j'ai bien l'impression qu'il s'y est laissé prendre. Le grand acteur, pour une fois, n'a pas entièrement composé son personnage. Les Anglais l'ont rendu à lui-même.

Que s'est-il passé ? Pourquoi ce frisson populaire que j'ai vu croître dès la première journée ? Que devenaient l'hostilité et les réticences de la gauche anglaise ? Pourquoi une telle unanimité dans les énormes titres de la presse indépendante et travailliste, souhaitant en français la plus grande gloire à de Gaulle ? Pourquoi ce député bevaniste a-t-il demandé la publication dans les travaux parlementaires britanniques du dernier discours du général ? Ces cris de *« Thank you »*, de *« What a marvellous general ! »* adressés à l'ancien chef de la France libre par une foule d'ordinaire si tiède ? Pourquoi ce policeman, à côté de moi, l'autre soir, devant Buckingham Palace, ne cessant de répéter : *« It is a hit, a wonderful hit, never did I see such a wonderful hit »* ?... (1)

La fanfare de la reine

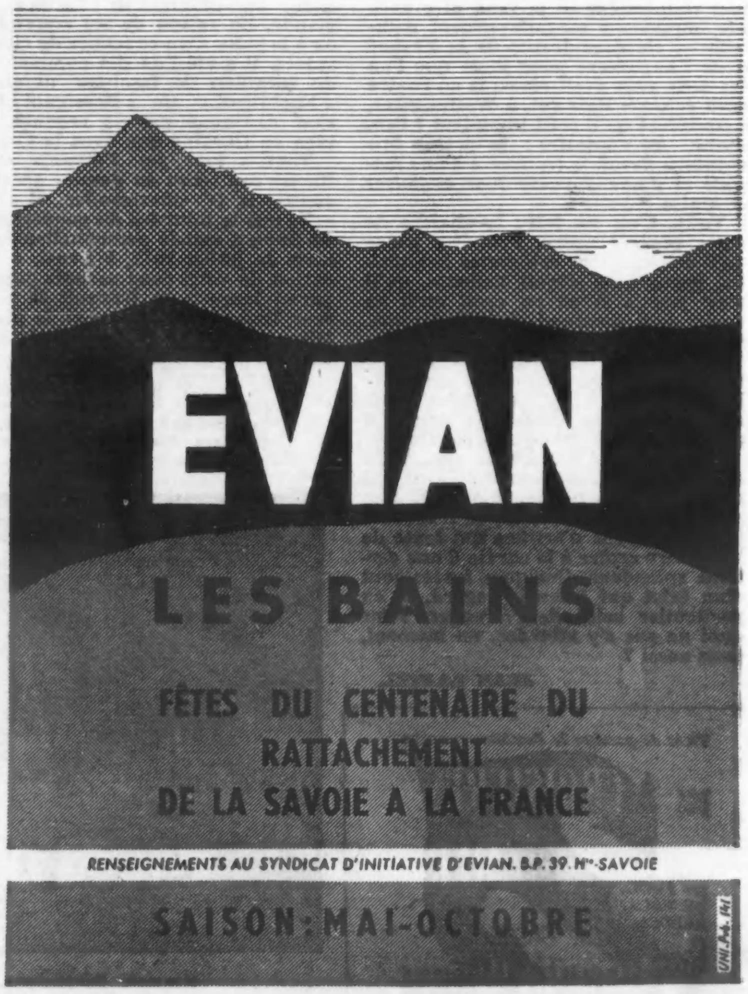
Les lois — fameuses — de l'hospitalité ? Oui, mais la chaleur populaire ? Les ordres venus d'en haut, les encouragements de la reine et du gouvernement ? Sans doute, mais l'Angleterre reste sur son territoire la démocratie la plus solide et la plus authentique du monde et l'opinion, lorsqu'elle est contrainte, ne suit pas. La magnificence de manifestations traditionnelles extrêmement populaires ? Assurément : le feu d'artifice rappelait les descriptions de certaines fêtes de l'ancienne République vénitienne, et la parade des grenadiers de la reine constituait un spectacle bien collectif. Mais la spontanéité des hommages personnels ? Les ovations des élites ? Et cette surprenante séance, à Westminster, que je voudrais rappeler ?

Dans cette abbaye qui date de l'an mil, tous les membres de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes, en jaquette et col dur, sont réunis. Sur l'estrade, dans un coin à droite, la fanfare de la reine, en livrée. Une lente procession des speakers des deux Chambres, des ministres du gouvernement, des colonels de la garde royale conduit le général de Gaulle au trône sur lequel il prend place une seconde avant qu'on ne l'y ait invité. Il est frais, rajeuni, souriant, simple. Il jette un regard satisfait mais non reconnaissant sur le faste de la réception. Tandis que l'un des speakers répète ce qu'il aime entendre : qu'il *est* la France, que son retour au gouvernement était inscrit dans les astres (c'est bien cela, les « vingt ans de légitimité » divine), le général a ces nouveaux tics que je lui connais depuis Dakar : un hochement du menton et un battement des paupières, un mouvement nerveux sur les lèvres, le tout montrant un soupçon d'émotion, davantage d'impatience et plus encore de domination.

C'est son tour de parler. Il se lève et veut bien feindre de demander, par

→

(1) « C'est un succès, un magnifique succès, un succès comme je n'en ai jamais vu. »



→

un signe imperceptible, l'autorisation au chef du protocole. Il a, à la main, le texte du discours qu'il doit prononcer. D'un regard, il s'assure que tous les parlementaires présents en possèdent la traduction. Après quoi il ne jettera pas une seule fois les yeux sur son texte, et il le récitera, merveilleusement, comme s'il improvisait, raffinant les effets, coupant les phrases, dosant les silences et allant jusqu'aux transformations volontaires. Par exemple, le texte écrit disait :

« C'est cela qu'avait longuement prévu et poursuivi Churchill. C'est cela que j'avais, comme lui, moi, de Gaulle, espéré depuis la première heure. »

Il prononce la première phrase, montre — en prononçant le premier mot de la seconde — qu'il se souvient très fidèlement du reste, s'assure que l'auditoire a bien vérifié qu'il s'en souvenait et transforme avec une modestie savamment calculée en affirmant :

« J'avais, suivant l'exemple de Churchill, espéré la même chose que lui... »

Une certaine splendeur

Ailleurs, même effet : dans une phrase, le texte écrit disait *« la France et l'Angleterre »*, il rétablit avec coquetterie *« l'Angleterre et la France »*. Et chacun participe à cette complicité raffinée, à cette performance aristocratique. C'est du grand jeu. Comme il faut rappeler que le discours prononcé à Westminster est l'un des plus concis et des plus denses du général, alors le succès fraye son chemin pour s'épanouir dans une sorte d'ovation respectueuse de la part d'un public conquis.

Restons encore sur ce discours. Les propos sur l'arrêt des explosions nucléaires françaises, sur la coexistence et l'évocation de la dette de la France Libre envers la Grande-Bretagne héroïque et solitaire de 1940 devaient naturellement séduire. Mais, en principe, la critique des institutions françaises, même par le biais de l'hommage aux institutions britanniques, aurait dû normalement gêner l'auditoire.

Les Anglais trouvent l'autocritique indécente lorsqu'elle concerne la communauté nationale et qu'elle se fait à l'étranger. Le général de Gaulle, tandis qu'il louait la célèbre alliance en Angleterre de la tradition et de la liberté, pouvait très bien ressembler à un roi exilé, renié et amer, ou à un intellectuel du XVIII[e] siècle, à l'époque où Montesquieu et Voltaire n'avaient d'autre ressource que d'admirer les Anglais pour pouvoir préconiser la démocratie en France.

Il n'en a rien été. De Gaulle s'est tout simplement — je veux dire avec une impudence magnifiquement naturelle — élevé au-dessus de la France et de l'Angleterre pour juger que l'un des deux pays avait réussi là où l'autre avait échoué. Mais qui, à Westminster, a considéré qu'il était impudent ? Personne. Au contraire : la presse britannique devait le trouver *« d'une majesté et d'une douceur tout anglaises et toutes royales »*.

Voilà. C'est un fait : le charme de notre général opère. Peut-être parce qu'il échappe aux catégories habituelles, parce qu'il déçoit l'attente, qu'il n'est jamais là où on croit qu'il va venir, qu'il surprend et qu'il déroute. Bonhomme lorsqu'on le croit hautain, ferme dès qu'on s'attend à sa faiblesse, séducteur s'il croit qu'on le juge méprisant, il a construit toute une vie sur cette certaine conception qu'il s'est faite de sa *« présence »*.

Tout cela au service de quoi ? En dehors de la Communauté — ce qui n'est certes pas négligeable — de rien encore. Pour le moment, ce n'est toujours qu'un feu d'artifice qui tente de nous faire croire à la survie d'une certaine splendeur. Quelques fusées sont d'un éclat qui force le regard, et en particulier celui de l'étranger. Pour quoi ne pas s'y attarder, un moment, nous aussi ?

JEAN DANIEL.

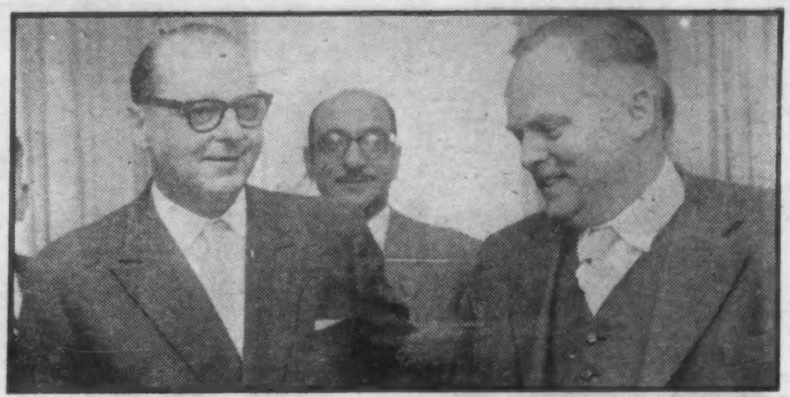
Vient de paraître la Brochure complète

DES CROISIÈRES EN MER

107 SUGGESTIONS DE VACANCES REPOSANTES

CIE FRANÇAISE DE TOURISME

3, rue Vignon RIC.77.09



(A. P.)

M. OBERLAENDER (*à droite*), AU CÔTÉ DE M. VON BRENTANO. *Un dossier.*

COMMUNISME

K. S. Karol vous informe (1)

● *L'affaire Oberlaender : Moscou marque un point.*

« NON, monsieur le Premier Ministre, vous vous trompez ! Dans mon gouvernement, il n'y a pas un seul ministre qui soit un ancien nazi ou un revanchard. Je ne le tolérerais pas... » C'est ainsi que le chancelier Adenauer, dans sa lettre du 20 août 1959, protestait auprès de M. Krouchtchev contre « la campagne de dénigrement soviétique » contre la République de Bonn.

Cette semaine, le chef de la République fédérale a été obligé d'admettre implicitement que l'un au moins de ses ministres avait été « accepté » malgré son passé de nazi, sinon de criminel de guerre. Le chancelier Adenauer s'est résigné, en effet, à se séparer de son ministre des Réfugiés, M. Oberlaender, afin d'éviter une enquête exigée par l'opposition socialiste et qui risquait de faire scandale en pleine préparation de la conférence au sommet.

M. Theodor Oberlaender n'a jamais caché qu'il a été le compagnon de Hitler de 1923 jusqu'aux derniers jours du régime nazi, en 1945. Mais il a fait valoir, après la guerre, qu'il était en désaccord avec la politique du III[e] Reich depuis plusieurs années, et il s'est fait acquitter par un tribunal de dénazification.

M. Oberlaender, pourtant, n'était pas seulement un homme politique, mais aussi un officier de l'armée allemande. En raison de ses convictions, ou à la suite d'un concours de circonstances, il a été l'un des commandants du bataillon de fascistes ukrainiens « Nachtigall » (le « Rossignol ») qui s'est distingué par sa cruauté aussi bien en Ukraine que dans le Caucase.

Tour à tour, les Polonais et les Russes ont réuni un dossier accablant contre le D[r] Oberlaender. Il en résulte que le ministre du gouvernement de Bonn a assisté personnellement, au mois de juillet 1941, à Lvow, à l'exécution de vingt-deux savants polonais, parmi lesquels se trouvait le professeur Tadeusz Boy-Zelenski, le plus célèbre apôtre de la culture française en Europe de l'Est.

En s'inclinant devant la pression des sociaux-démocrates et en se séparant de M. Oberlaender, le chancelier Adenauer a reconnu qu'il lui était impossible de défendre son ministre. Cette affaire représente pour l'U.R.S.S. la première victoire qu'elle ait remportée dans sa campagne contre la République fédérale.

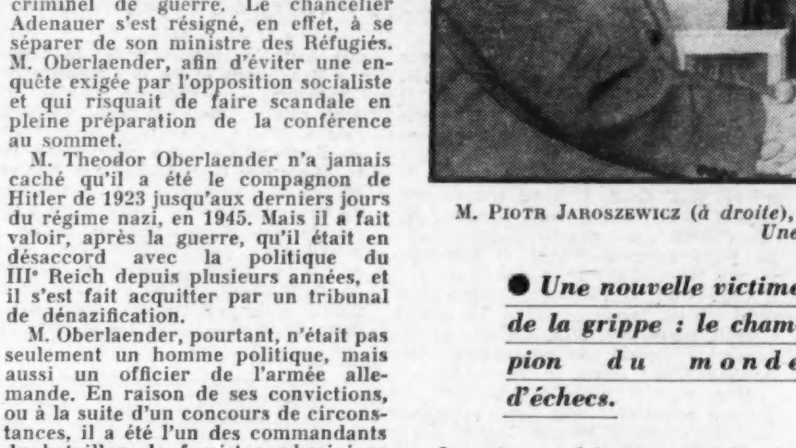
● *Une nouvelle victime de la grippe : le champion du monde d'échecs.*

La grippe a fait une nouvelle victime de marque à Moscou. L'opinion russe est aussi désemparée par la maladie de Botvinnik qu'elle l'était, il y a quelques semaines, par celle de Krouchtchev.

Le match d'échecs qui oppose dans la salle du théâtre Pouchkine le détenteur du titre mondial, Mikhaïl Botvinnik, à son challenger Mikhaïl Tahl, soulève en U.R.S.S. une passion comparable à celle qu'éveille le Tour de France à Paris ou les grands matches de cricket à Londres.

Après sept parties, Tahl, qui est âgé de 23 ans seulement, menait déjà par 5 points contre 2, et sa supériorité paraissait acquise. Retrouvant son brio, Botvinnik a alors réussi à gagner deux parties de suite, et les experts ont pensé que son expérience et son extraordinaire technique allaient lui permettre de triompher une fois de plus dans une épreuve où l'endurance compte autant que l'invention.

Mais à la fin de la semaine dernière, Tahl avait, une fois de plus, repris l'avantage. Après onze parties, c'est-à-dire presque à la moitié du match, il menait par 6 points et demi contre 4 et demi. C'est alors que Botvinnik est tombé malade, ce qui a entraîné un ajournement du match. Cette interruption ne fait qu'augmenter le suspense.

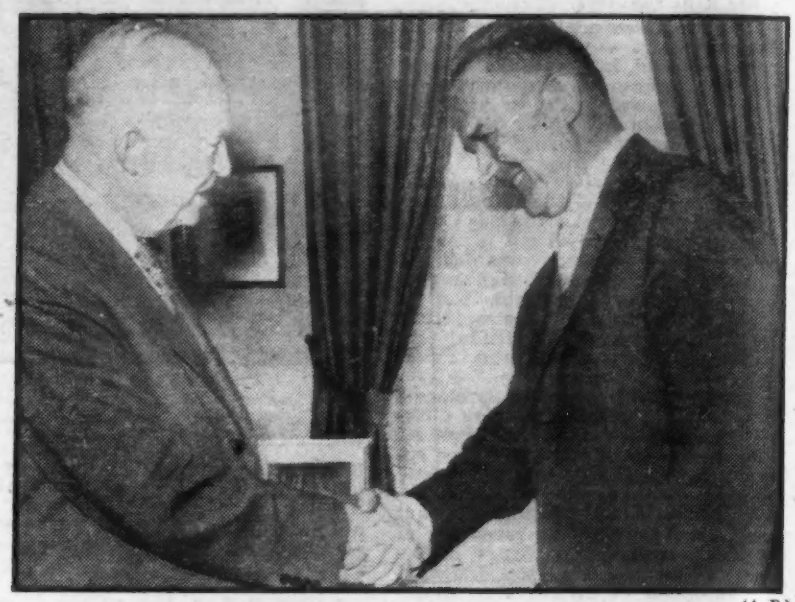


(A. P.)

MIKHAÏL BOTVINNIK (*à gauche*) ET MIKHAÏL TAHL. *Un suspense.*

● *Un atout pour Varsovie : les cinq millions de Polonais d'Amérique.*

Le voyage du vice-président du Conseil polonais, M. Jaroszewicz, aux Etats-Unis, n'a pas suscité autant de commentaires que la visite de M. Nixon à Varsovie dont il était la contrepartie. Pourtant, si la coexistence pacifique doit dépasser le stade des déclarations platoniques, la rencontre entre le leader polonais et les dirigeants américains constitue une étape importante du rapprochement entre l'Est et l'Ouest.



(A. P.)

M. PIOTR JAROSZEWICZ (*à droite*), REÇU PAR LE PRÉSIDENT EISENHOWER. *Une étape.*

On prévoit en effet que les Américains consentiront cette semaine à signer un accord commercial de longue durée (3 ans) prévoyant la vente à crédit à la Pologne non seulement de produits agricoles mais également de certains équipements industriels considérés jusque-là comme « stratégiques ».

Il s'agit là d'un précédent qui dépasse le cadre des relations américano-polonaises. Il est vrai que M. Jaroszewicz a bénéficié dans sa tâche d'un atout particulier : la présence aux Etats-Unis de 5 millions d'électeurs d'origine polonaise, qui constituent un élément de première importance au cours d'une année électorale.

● *Des voitures « collectives » pour les Soviétiques.*

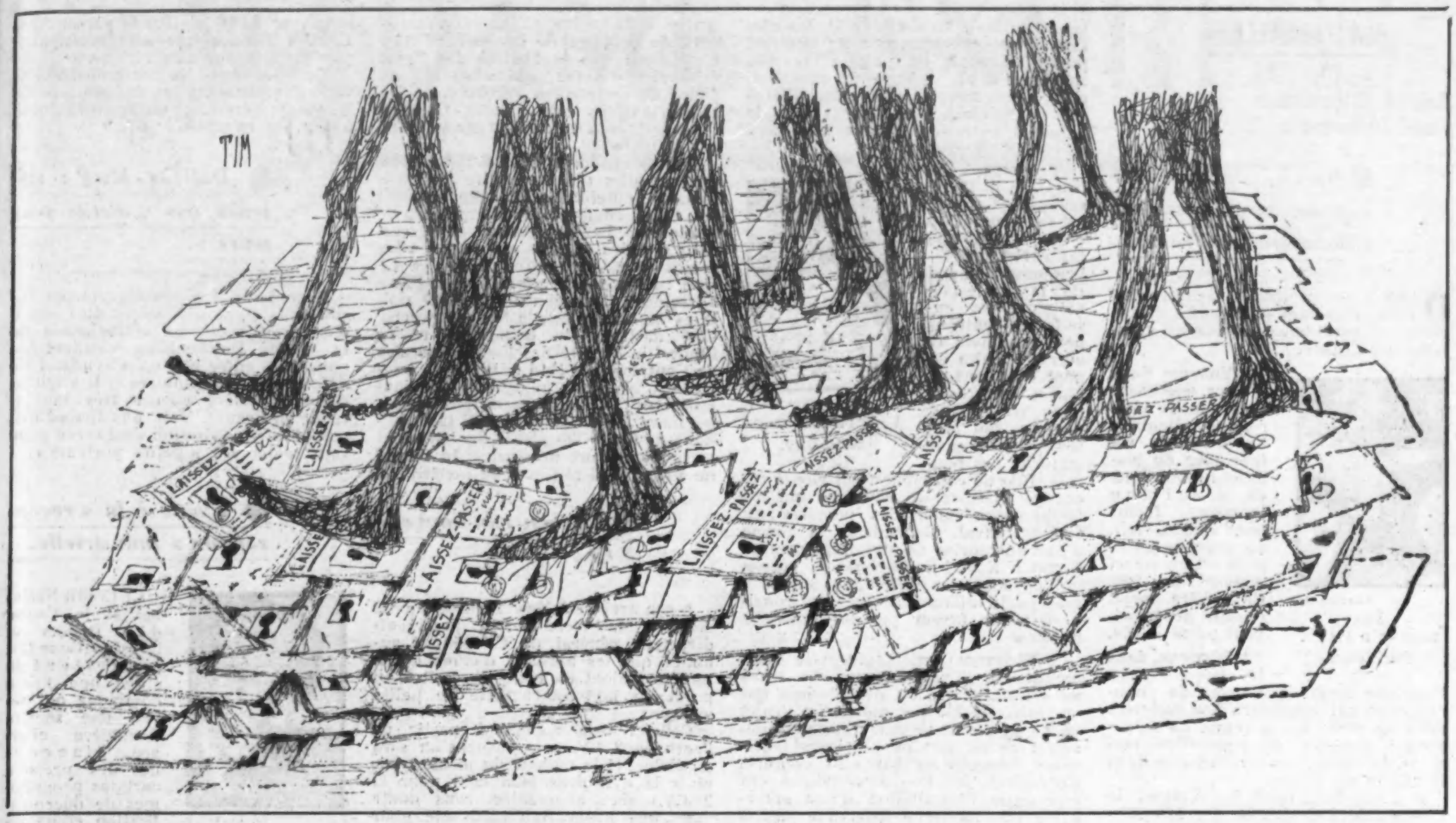
« Nous avons une autre conception de l'automobile que vous, les capitalistes. » C'est ainsi que M. Krouchtchev a expliqué, au cours de sa visite à la Régie Renault, qu'il est partisan d'une voiture « collective » qui serait mise à la disposition, non pas d'une personne ou d'une famille, mais d'un groupe d'usagers.

Cette semaine, le journal « Troud » précise qu'il ne s'agit pas là d'une vue de l'esprit, mais d'une expérience déjà en cours d'exécution. Il existe, en effet, à Moscou, une administration spéciale, « Glavmosavtotrans », qui dispose de 11.000 voitures, utilisées à tour de rôle par des abonnés.

Le directeur de cette administration, M. Strachinov, a ajouté que des chauffeurs conduisent ces voitures jusqu'au domicile des abonnés qui s'en servent ensuite pendant un temps convenu à l'avance. A partir du 1[er] mai 1960, le parc de ces voitures « collectives » sera sensiblement augmenté. Le journal ne donne aucune indication sur les prix et les conditions d'abonnement.

K.S. KAROL.

(1) K.S. Karol apportera ici régulièrement les informations significatives sur les hommes et les événements dans le monde communiste.



AFRIQUE DU SUD

Quatre portraits

● *Tout le drame sud-africain à travers la biographie des dirigeants du pays*

MALGRE l'attentat commis contre lui dimanche dernier par un riche fermier blanc, le Dr. Verwoerd, Premier ministre de l'Union sud-africaine, ne sera pas remplacé dans ses fonctions. Il continuera à diriger, de son lit d'hôpital, la politique du gouvernement.

Un porte-parole officiel a annoncé que cette politique de ségrégation raciale — l'« apartheid » — ne serait pas modifiée. L'obligation pour les Africains de présenter à toute réquisition leur « passeport » spécial, supprimée il y a une semaine après les troubles récents de Sharpeville, vient d'être rétablie. Des centaines d'arrestations sont opérées chaque jour et les blindés patrouillent en permanence dans les cités indigènes.

Dans son dernier numéro, le magazine américain « Time » a présenté les quatre « hommes forts » du régime sud-africain. Voici ces portraits.

« Nous sommes des chrétiens »

● LE DR. HENDRIK FRENSCH VERWOERD, 59 ans, vigoureux Premier ministre de l'Union Sud-Africaine, est né en Hollande mais est arrivé dès l'âge de deux ans en Afrique du Sud où son père s'est établi comme missionnaire de l'Eglise réformée hollandaise. Il a fait ses études à l'Université Stellenbosch, dans la province du Cap, berceau intellectuel de l'« Afrikanderisme ».

Il en est sorti professeur de psychologie appliquée, ce qui aurait dû lui permettre de comprendre mieux que d'autres la mentalité des 11 millions d'habitants non blancs de son pays. Pourtant, au lendemain de la première émeute sanglante, devant un public de blancs angoissés, il a déclaré : « *Les Bantous sont calmes et loyaux envers le gouvernement. Ils comprennent que nous agissons dans leur intérêt.* »

Ministre des Affaires indigènes pendant huit ans, dans les gouvernements de Daniel Malan et de Johannes Strijdom, l'aimable Dʳ Verwoerd a élaboré la rigoureuse législation du régime sur la ségrégation. Utilisant des critères comme la forme des nez et le crépage des cheveux, il a classé les indigènes en noirs, en métis et en asiatiques, attribuant à chaque catégorie raciale une place rigide et sous-privilégiée, la résidence, les déplacements l'emploi et même la boisson de chacun pouvant être déterminés pas les autorités.

Directeur pendant la guerre de l'organe du parti nationaliste, le journal pro-nazi « *Die Transvaler* », le Dʳ Verwoerd a mené campagne contre le projet humanitaire d'accueillir en Afrique du Sud quelques centaines de réfugiés juifs échappés d'Allemagne. Il affirme avec fierté qu'aucun de ses sept enfants n'a jamais été baigné ou bordé dans son lit par un domestique noir. Son principal objectif est de transformer l'Union Sud-Africaine en une république. Il envisage d'organiser un plébiscite sur ce problème avant la fin de l'année et il a récemment déclenché la campagne dans ce sens au cours d'un meeting public en déclarant : « *Nous ne sommes pas des oppresseurs... Nous sommes des chrétiens et nous essayons de faire ce qui est juste.* »

Un ennemi plus proche

● FRANK CHRISTIAAN ERASMUS, 64 ans, ministre de la Justice, a des pouvoirs qui échappent à tout contrôle, même à celui des tribunaux. Il peut « désigner » un « communiste » et lui retirer le droit de se déplacer ou de rencontrer d'autres personnes par simple décret, sans avoir à fournir aucune preuve. Dans le mois qui a suivi son entrée en fonctions, en décembre dernier, le trapu mais élégant Frank Erasmus a pris des décrets de ce genre contre huit personnes, battant ainsi tous les records. Lorsque le gouvernement a décidé, la semaine dernière, de dissoudre les deux seules organisations africaines de quelque importance, c'est M. Erasmus qui a présenté le projet de loi devant le Parlement.

Fils d'un fermier boer, il a fait des études de droit avant d'entrer dans la vie politique, à l'âge de 30 ans, en s'attachant à un dirigeant encore obscur, Daniel F. Malan, dont le nouveau parti national prêchait la haine des Britanniques et la suprématie blanche.

Lorsque les nationalistes de M. Malan arrivèrent au pouvoir, en 1948, Frank Erasmus devint ministre de la Défense, bien qu'il n'eût jamais été soldat et qu'il eût activement combattu la participation de l'Union Sud-Africaine à la « guerre anglaise ». Ses premiers gestes furent de retirer au vieux et respecté Jan Smuts, déjà à la retraite, son titre honorifique de commandant en chef des forces sud-africaines, de substituer à la tenue de style britannique un uniforme rappelant celui de l'armée nazie, et d'introduire à tous les postes dirigeants des fidèles du parti nationaliste.

Frank Erasmus a choisi pour mot d'ordre la lutte contre la « menace communiste » mais il a dirigé ses forces de combat contre un ennemi beaucoup plus proche : ses compatriotes non blancs. Après avoir étudié la tactique utilisée par les Français contre les rebelles algériens, il a déployé son armée loin de la zone côtière, dans les régions de l'intérieur où des troubles avaient le plus de chances de se produire. La semaine dernière, les lourds camions qui descendaient du Transvaal septentrional vers les zones d'émeutes étaient chargés de territoriaux en armes des « skietkommandos », unités spéciales formées de jeunes paysans et créées il y a plusieurs années par M. Erasmus, précisément pour des circonstances de ce genre.

L'homme au fouet

● CHARLES ROBBERTS SWART, 65 ans, est le nouveau gouverneur général de l'Union Sud-Africaine, fonction qui en fait techniquement le représentant de la reine Elisabeth d'Angleterre et devrait l'écarter de la politique active. Mais aux yeux des Afrikanders, le gigantesque (1,98 m) « Blackie » Swart reste l'homme qui a forgé la politique de l'« apartheid » pendant les onze années qu'il a passées comme ministre de la Justice. A l'étranger, il a été immortalisé par les caricaturistes comme « l'homme au fouet » pour avoir présenté et soutenu la célèbre loi de 1952 rendant la peine du fouet obligatoire pour certains délits. Il s'est alors dressé devant le Parlement en brandissant un « chat à neuf queues » avec l'air d'un homme à qui il ne déplairait pas de s'en servir. Lorsque l'opposition a demandé que le nombre de coups soit réduit de quinze à dix, il a répondu : « *Qu'est-ce que cinq coups de fouet entre amis ?* »

Comme administrateur des prisons, M. Swart a étendu le système consistant à remettre les Africains arrêtés aux fermiers blancs à titre de « main-d'œuvre forcée ». Beaucoup de fermiers ont été autorisés à construire et à administrer leurs propres prisons locales, et M. Swart a fièrement présidé à l'inauguration de plusieurs de ces installations. Les journaux britanniques ont protesté lorsqu'il s'est incliné devant la reine d'Angleterre pour lui baiser la main en décembre dernier, rappelant sa violente anglophobie dont l'origine remontait à l'époque de la guerre des Boers, lorsqu'il avait été enfermé avec sa mère dans un camp de concentration anglais.

Les « bêtes noires »

● ERIC HENDRIK LOUW, 69 ans, est le défenseur de la foi « nationaliste » à l'étranger. Ministre des Affaires étrangères depuis 1955, il a eu l'occasion, en diverses circonstances, de retirer ses délégués de l'UNESCO, de l'Assemblée générale de l'ONU, et de nombreux autres organismes internationaux, y compris, il y a quinze jours, du Conseil de Sécurité, où le délégué sud-africain a refusé de siéger tant que les autres nations auraient l'audace de se réunir pour critiquer l'« apartheid ».

« *Si le maréchal Smuts* (qui a participé à l'élaboration de la Charte des Nations Unies) *avait pu prévoir jusqu'où irait l'ingérence de l'ONU dans les affaires intérieures d'un Etat membre*, a déclaré Eric Louw à l'occasion du sixième anniversaire de la création des Nations Unies, en 1955, *je suis sûr qu'il n'eût jamais accepté que l'Union Sud-Africaine en devînt membre.* »

Autre produit de l'Université Stellenbosch, M. Louw a une longue expérience de la diplomatie. Il s'est rendu aux Etats-Unis dès 1925 comme chargé d'affaires et il y est devenu ambassadeur en 1929. A la veille de la deuxième guerre mondiale, il ne cachait pas sa sympathie pour les revendications coloniales de l'Allemagne nazie et il était fréquemment invité à Berlin. Ses « bêtes noires » : les correspondants étrangers, qu'il accuse « d'encourager » les indigènes à la résistance.

(*Copyright* (c) *Time Inc.* 1960.)

assureront la protection totale de vos meubles, parquets, boiseries, charpentes contre les insectes et champignons parasites du bois.

TRAITEMENTS PRÉVENTIF ET CURATIF

Service Conseil Xylochimie - Bureau 20
11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris-8ᵉ

AFFAIRES

André Chavanne vous informe :

Marché commun : les entreprises étrangères s'installent en France.

DANS la perspective du Marché commun, plusieurs entreprises étrangères ont récemment décidé de s'installer en France.

(Archives.)
DES FREINS D'AVION. *Précision.*

A VIERZON, dans le Cher, une filiale de la société américaine Denison Engineering va fabriquer du matériel hydraulique de précision (presses, freins pour avions, etc.). Le nombre d'emplois offerts serait d'abord de 200. Ce chiffre serait ensuite progressivement porté à 450.

A BÉTHUNE, dans le Pas-de-Calais, Firestone monte une usine de pneumatiques qui emploiera 350 ouvriers dans les deux ans à venir. La même société projette de construire une usine de caoutchouc synthétique dans la région de Rouen.

A SAINT-DIÉ, dans les Vosges, la Compagnie industrielle des Mécanismes (filiale de la société anglaise Wilmot-Breeden) va fabriquer des accessoires d'automobile (tringles de commande, lève et essule-glace, etc.). L'usine est prévue pour occuper 2.500 personnes au maximum. Deux autres entreprises (françaises) spécialisées dans les accessoires d'automobile ont décidé de s'implanter dans les Vosges. Deux motifs principaux expliquent ce choix géographique : la proximité des usines Peugeot, à Sochaux, et l'espoir de vendre aux constructeurs allemands.

A BÉZIERS, le groupe américain Cameron Iron Works installe des ateliers destinés à fabriquer du matériel pour l'industrie du pétrole (vannes, instruments de mesure de pression, etc.). Une entreprise française (Pétrofouga), spécialisée également dans le matériel pétrolier, exerce déjà son activité à Béziers.

A NANTES - ST-NAZAIRE, la firme suédoise Bonnier est sur le point de créer un groupe industriel qui fabriquera d'abord de la ouate de cellulose, et ensuite des «patrons pour couture» et autres articles en papier et carton. L'usine est prévue pour occuper quelque 160 personnes, en grande majorité des femmes. Elle ne contribuera en rien à résoudre la crise de chômage qui affecte spécialement les ouvriers du secteur naval. Cependant, la venue d'une entreprise de standing international à Nantes-Saint-Nazaire, région qui éprouve des difficultés économiques particulièrement vives, est considérée avec faveur par les Pouvoirs publics.

(Archives.)
UNE PETITE MAIN. *Standing.*

A MONTPELLIER, l'entreprise allemande Vapal va fabriquer des « bas sans couture » dans des ateliers qui emploieront 250 personnes. Le projet de Vapal a soulevé une certaine opposition de la part de plusieurs fabricants français de bas sans couture. Cependant, les Pouvoirs publics ont jugé utile l'installation d'une entreprise très moderne dans une région qui, à quelques exceptions près, est industriellement très mal et très peu équipée. Aussi, l'aide de l'Etat a-t-elle été accordée à Vapal.

Eaux minérales : des émules de Charrier.

Le succès de la campagne de publicité portant sur les eaux Charrier, qu'exploite désormais la Source Perrier, incite d'autres sociétés concurrentes à faire un effort supplémentaire de propagande commerciale (1). C'est ainsi que la Société des Eaux minérales d'Evian, qui a conclu au début de l'année un accord avec les Etablissements de Saint-Galmier (source Badoit) entend garder sa place sur le marché.

Il s'est vendu en 1959 1.250.000.000 de bouteilles d'eaux, contre 246 millions de bouteilles en 1946. Sur ce chiffre, Evian compte pour 270 millions de bouteilles. La profession comprend cinq grandes sociétés qui font à elles seules 85 % du chiffre d'affaires. Ce sont : la Compagnie fermière de l'Etablissement thermal de Vichy (67 millions de bouteilles), la Source Perrier (186 millions de bouteilles) et sa filiale : la Société des Eaux minérales de Contrexéville (116 millions de bouteilles), les Eaux minérales d'Evian-les-Bains (270 millions de bouteilles), les Eaux minérales de Vittel (210 millions de bouteilles), et la Société commerciale d'Eaux minérales du Bassin de Vichy (165 millions de bouteilles).

Citroën : la nouvelle 3 CV.

A son arrivée à New York, le 6 avril dernier, M. Pierre Bercot, président-directeur général de Citroën, a annoncé que les bureaux d'étude de sa société étaient en train de mettre au point un nouveau modèle de petite voiture.

Celle-ci sera conçue à partir de l'actuelle 2 CV. : la suspension sera similaire, et le moteur du même type, mais la cylindrée (425 cm3 pour la 2 CV.) sera augmentée, sans doute dans une proportion suffisante pour que le nouveau modèle puisse être qualifié de 3 CV.

En revanche, la carrosserie sera totalement différente. Elle n'empruntera pas, comme on l'a écrit, la « ligne italienne », qui est contraire au « style » Citroën.

La date de « sortie » n'est pas encore fixée ; mais, de toute façon, ce ne serait pas avant un délai d'un an. Le prix sera sensiblement supérieur à celui de la 2 CV., qui continuera d'être fabriquée.

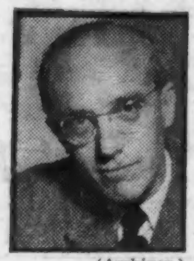
La firme Citroën possède 31 usines et ateliers dans la région parisienne. Elle est en train d'installer à Rennes un groupe industriel qui, lorsqu'il sera terminé, en 1963, comprendra quatre usines (emboutissage, « ferrage », peinture et chaîne de montage). La première usine d'emboutissage sera achevée en 1961, et doit occuper 1.000 ouvriers (l'ensemble étant prévu pour employer 8.000 à 10.000 personnes). C'est à Rennes que sera construite, plus tard, la nouvelle voiture.

En 1959, Citroën a construit 286.893 véhicules. Suivant les indications de M. Pierre Bercot, ce chiffre sera porté à 317.000 en 1960.

Dollfus-Mieg : défense des « petits porteurs ».

Mécontents des renseignements insuffisants qu'ils obtenaient du Conseil d'administration, les actionnaires de la société Dollfus-Mieg viennent de constituer entre eux un « Syndicat de défense des actionnaires ». Il s'agit là d'une initiative encore très inhabituelle en France. Mais, aux Etats-Unis, une vaste organisation s'est créée pour représenter les « petits porteurs ».

L'aide à la « reconversion » industrielle.



(Archives.)
M. BLOCH-LAINÉ. *Investissements.*

Le Crédit National et la Caisse des Dépôts et Consignations (2), projettent de créer une filiale commune qui serait une société financière chargée d'accorder des prêts à certains programmes de décentralisation et de reconversion.

Cette société nouvelle est destinée à prendre la place du « Bureau de Développement industriel » dont M. J.-M. Jeanneney avait proposé la constitution il y a quelques mois. On se souvient que ce projet de « bureau », conçu comme une banque d'Etat destinée à soutenir financièrement des entreprises, utiles sur le plan national mais insuffisamment rentables dans l'immédiat pour intéresser des capitaux privés, avait soulevé une vive opposition de la part de M. Pinay qui en avait fait l'un des prétextes de son départ.

ANDRE CHAVANNE.

(1) L'année dernière, la Source Charrier avait vendu un peu moins de 1 million de bouteilles. Actuellement, elle en expédie à peu près 80.000 par jour, soit autant en dix jours qu'auparavant en un an.

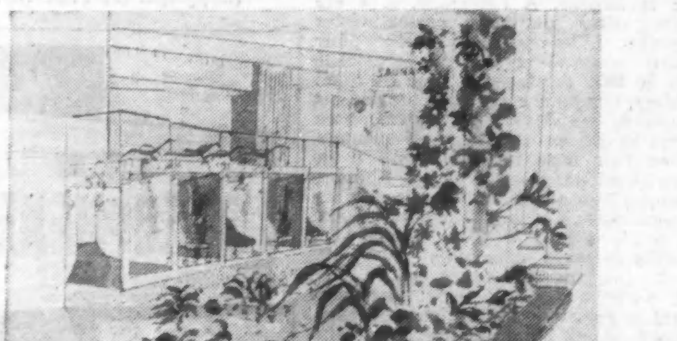
(2) M. François Bloch-Lainé est directeur général de la Caisse des Dépôts. C'est lui qui préside le « Comité n° 9 », organisme consultatif chargé d'examiner les demandes d'aide présentées par les entreprises (la décision finale est prise par le ministre). M. Sallès est président-directeur général du Crédit National.

Se relaxer, se désintoxiquer, être en forme, rester jeune

MADAME... MONSIEUR...

Vous que l'hiver a fatigué
Vous que la vie moderne des grandes villes surmène et asphyxie
Vous que l'embonpoint menace

Nicole Verdoy est heureuse de vous faire savoir que ses travaux d'aménagement étant terminés, elle peut désormais mettre à votre disposition dans le meilleur cadre de verdure unique à PARIS, des procédés nouveaux étudiés et adaptés à votre cas pour une cure d'amaigrissement, de désintoxication et de détente.



SAUNA ULTRA-MODERNE
OXYGENO-RELAXATION
OXYGENOSOL
HYDROTHERAPIE
ESTHETIQUE
MEDICO ESTHETIQUE
KINESITHERAPIE par spécialistes

CENTRE SOMATIQUE

5, rue des Vignes - PARIS (XVI[e]) - MIRabeau 93-68

SAUNA **10** NF SAUNA MASSAGE OXYGENE **30** NF

Après Picasso, Marquet Lurçat et Van Gogh

Libération

publiera dans son numéro du samedi 16 avril

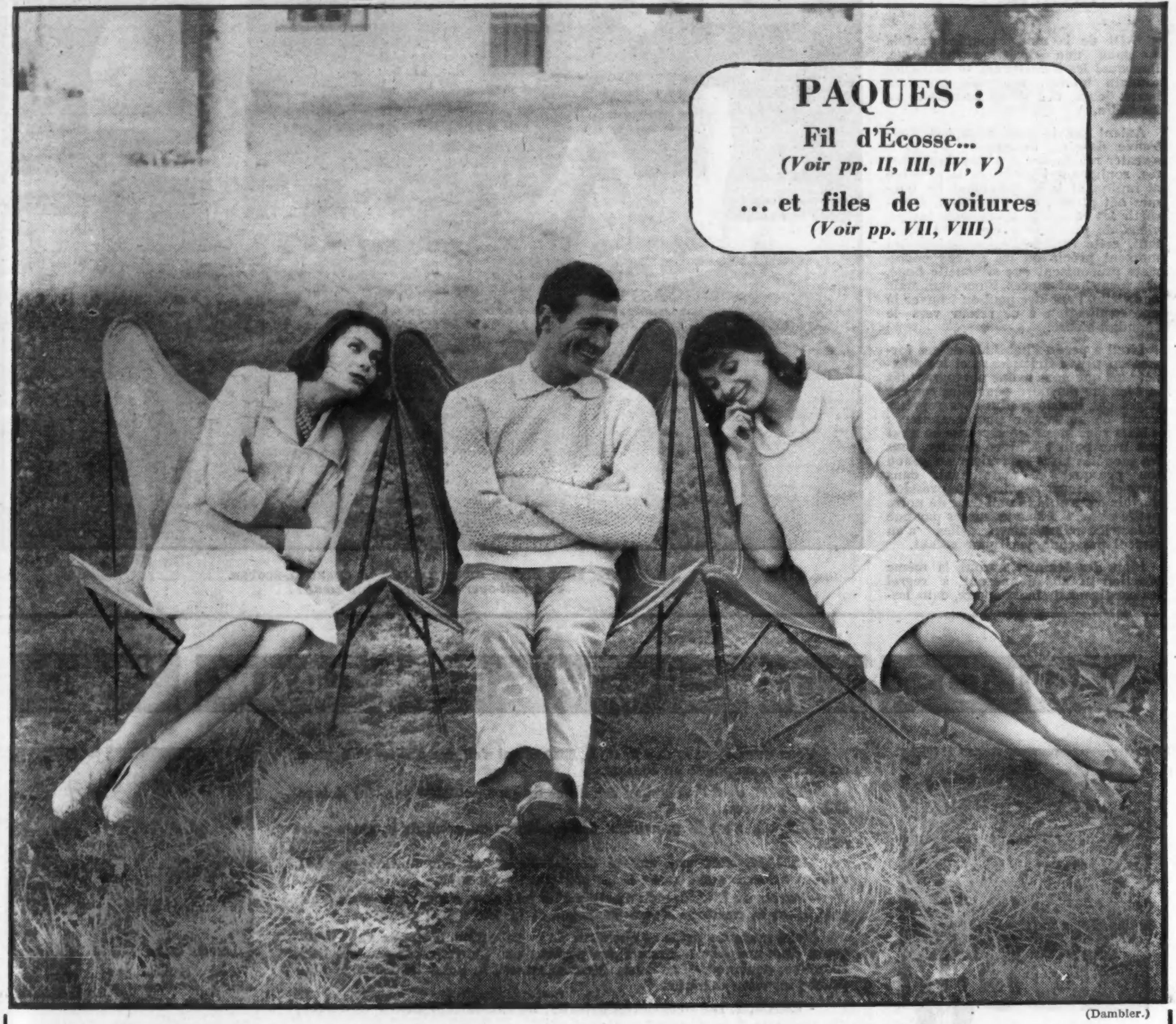
QUATRE DESSINS INÉDITS

de

GROMAIRE

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS



PAQUES :
Fil d'Écosse...
(Voir pp. II, III, IV, V)
... et files de voitures
(Voir pp. VII, VIII)

(Dambler.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Projeté*** de dissimuler, cette année, les traditionnels œufs de Pâques sous les robes de charmantes marionnettes aux couleurs luminescentes. Lorsque les œufs seront mangés, le juge, le médecin de Molière, le Chinois et le roi nègre permettront aux enfants de s'essayer dans la commedia dell' arte, décoreront les murs de leur chambre ou auront tous les usages que la fantaisie pourra leur attribuer. (Maîtrise des Galeries Lafayette, 15 NF.)

● ***Rencontré*** une jeune femme qui venait d'expérimenter à Courchevel une nouvelle formule de location meublée. Il ne s'agit pas de chalets, mais de petits appartements (du studio au trois pièces), situés dans des immeubles neufs et appartenant à des copropriétaires qui, n'occupant leur logement que quelques semaines dans l'année, les louent le reste du temps. Les avantages sont sensibles :

● Confort total : pas besoin de se préoccuper du chauffage (ou du déneigement en hiver) comme dans un chalet isolé, service de femmes de ménage à la disposition des locataires (3 NF l'heure cependant, ce qui est plus cher qu'à Paris). Téléphone dans chaque appartement. Et bientôt snack au rez-de-chaussée avec plats à emporter.

● Décor agréable : chaque logement est pourvu d'une loggia sans vis-à-vis.

● Les prix : élevés en haute saison (Noël, Pâques, février : 500 à 700 NF pour un studio de deux à quatre personnes pour les quinze jours de Noël) sont tout de même plus avantageux que l'hôtel. Mais la formule est intéressante en basse saison d'hiver (janvier) et l'été. Le même studio est loué en juillet et en août de 350 à 450 NF pour un mois entier. (Agence Jansol, à Courchevel 1850, Haute-Savoie.)

● ***Découvert*** que la peau de son visage était plutôt sèche et non « assez grasse », comme on le lui affirmait depuis des années. Cela grâce à un appareil permettant de déterminer le pH, autrement dit le degré exact d'acidité (peaux sèches) ou d'alcalinité (peaux grasses) de la peau, selon les diverses parties du visage. Le « pH-mètre » fonctionne par réaction chimique. Il suffit d'appuyer ses deux électrodes sur les diverses parties du visage (on ne sent absolument rien) pour voir s'inscrire sur un cadran le pH de la peau, qui varie de 1 à 14, le chiffre 7 étant considéré comme l'équilibre idéal entre acidité et alcalinité (c'est d'ailleurs très rare). La consultation du « pH-mètre » est absolument gratuite. Une « ordonnance » est ensuite remise à la cliente. Libre à elle de la suivre ou non. En tout cas, une fois cette mesure faite, on ne peut plus commettre l'erreur d'employer des produits qui sont faits pour un type de peau exactement opposé. (Orlane, 49, av. George-V, ELY. 61-01.)

● ***Décidé*** de ne plus s'énerver au téléphone. Tous ceux qui se servent beaucoup de l'automatique ont constaté qu'ils sont parfois obligés de composer plusieurs fois un numéro avant que la sonnerie ne se déclenche correctement, quand on ne leur déclare pas : « Il n'y a pas d'abonné... »

Pour contrôler le bon enclenchement du standard demandé, il suffit, une fois les trois lettres composées, de prêter l'oreille pour entendre trois petits « tch, tch, tch », qui annoncent que tout se passe normalement. On peut alors composer les quatre chiffres et attendre tranquillement. A condition, naturellement, de ne pas avoir fait un faux numéro !

MODE

Les «étuis» contre les «sacs»

● *Au printemps, les chandails se conjuguent au féminin. Vous direz: une brassière, une blouse, etc.*

L'AIR de la mode souffle parfois dans une direction imprévue. Pourquoi les Parisiennes se sont-elles soudain lassées, avec les premiers beaux jours, des vastes chandails au masculin ?

Autant l'envie nous manquait, l'automne dernier, de porter un petit sweater ras-du-cou et à manches courtes, soulignant légèrement la poitrine et indiquant la taille, autant les femmes ont plaisir, en ce moment, à ressortir les chandails de ce style (même vieux de plusieurs saisons). Et pourtant, cette tendance se manifeste au moment précis où les grands couturiers préconisent une silhouette floue, aux formes estompées. Floue, oui, mais pas virile. Peut-être peut-on trouver là une explication à ce retour vers le chandail-blouse.

L'œil a perdu l'habitude de ces formes un peu « étriquées », et les mannequins que nous avons photographiés la semaine dernière pour illustrer ces pages ont insisté à plusieurs reprises avant de se laisser photographier : « Mais vous êtes bien sûre que ce n'est pas trop petit ? L'hiver dernier, tous les modèles nous arrivaient au genou (ou presque) et maintenant, dans ceux-ci, nous avons l'impression d'avoir emprunté le pull-over de notre petite sœur. » Même rassurées par une rédactrice impérative, elles n'en étaient pas conquises pour autant.

Bien des femmes auront la même réaction et abandonneront à regret les cardigans de leurs époux, dans les-

1. EN FIL D'ECOSSE OU EN LAINE : LE CHANDAIL-BLOUSE.
« Le pull-over de notre petite sœur ».

POLOS ET CHEMISES ERAM 1960

Vous connaissez toutes le style ERAM qui s'efforce d'allier l'élégance au sport, la simplicité au confort.

- ERAM, c'est l'utilisation des fibres les plus actuelles par leur nature et leurs nuances.

- ERAM, c'est la promotion des tendances au seuil de la mode nouvelle.

- ERAM, c'est une qualité de fabrication et une finition qui fait « durer » le vêtement grâce à des traitements spéciaux.

- Porter un ERAM, qu'il s'agisse d'un pull-over, d'une chemise ou d'un polo, c'est la certitude d'être remarqué et la joie d'être en forme.

Voici quelques polos et chemises de la collection 1960 que vous trouverez chez nos dépositaires. Nous n'avons pas pu vous donner une liste complète, demandez-nous donc, éventuellement, le point de vente le plus proche de votre domicile.

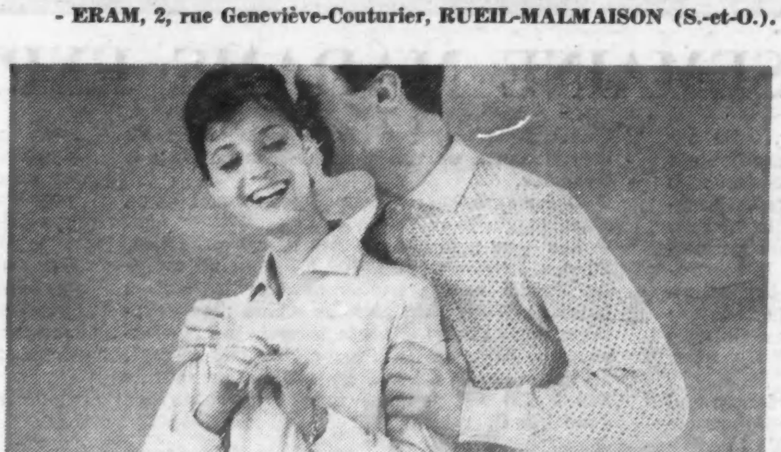
- ERAM, 2, rue Geneviève-Couturier, RUEIL-MALMAISON (S.-et-O.).

Si léger mais douillet, modèle « Alvona », en Alpaga

ERAM

Nouveau et actuel, modèle « Gardénia » en laine jarrée

ERAM



Aéré, « up to-date », modèle BORDIGHERA en Sartel Scott. Infroissable, inusable, modèle AIRGAL, en jersey de tergal et laine

ERAM

LISTE DE DEPOSITAIRES

Modèle ALVONA

AVIGNON : MORAND.
CAEN : MAILLARD.
GRENOBLE : FINET.
LENS : PERISSIN.
LIMOGES : MAGADOUX.
ROUBAIX : ALBATROS.

Modèle BORDIGHERA

LA VOGUE, 16, bd Saint-Denis, PARIS.
RYS, 17, rue La Boétie, PARIS.
BIARRITZ : COTE BASQUE.
LA BAULE : LEBATTEUX.
LYON : PALAIS DES SPORTS.
MARSEILLE : BARTHES.
NANCY : HASTINGS.
NIMES : ELSY.
STRASBOURG : IRKO.

Modèle AIRGAL

JEAN PIERRE, 16, bd Haussmann, PARIS.
MONTY, 23, avenue Victor-Hugo, PARIS.
LORIENT : HENNEQUIN.
SAINT-BRIEUC : SIM.

Modèle GARDENIA

HALPHEN, 3, rue de la Pompe, PARIS.
LA ROUTE SANS BORNE, 88, rue Pierre-Demours, PARIS.
LA VOGUE, 16, bd Saint-Denis, PARIS.
CLERMONT-FERRAND : MICHY SPORTS.
DINARD : SCORDIA.
LE HAVRE : GAY SPORT.
LILLE : AU PHENIX.
NANTES : SKOL.
QUIMPER : SEZNEC-MERLET.
SAINT-JEAN-DE-LUZ : ASCOTT.
SAINT-RAPHAEL : FREDERIQUE.

Modèle MIDDLE

ELYBER, 178, rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS.
NINO, 19 bis, rue Fontaine, PARIS.
PALU SPORTS, 11, rue de Miromesnil, PARIS.
ROMOLI, 48, rue Michelet, PARIS.
SAINT-SEVER, 19, avenue de la Grande-Armée, PARIS.
MONTPELLIER : FANTASIA.

Frais et délicatement « fini », modèle MIDDLE en Sartel Scott

ERAM

(Dambier.)

2. Crylor et laine écossais.

(Dambier.)

3. Fil d'Ecosse fleuri.

On ne résiste pas longtemps.

quels il faisait si bon vivre. Mais mieux vaut les mettre en garde : on ne résiste pas longtemps à la mode. Celles qui possèdent des pull-overs larges et confortables continueront à les porter agréablement (les ferventes de ce style sont encore très nombreuses). Mais si vous envisagez d'acheter pour le printemps ou pour l'été un chandail supplémentaire, choisissez-le plutôt dans la catégorie des étuis que dans celle des sacs.

Toujours à l'affût

Les fabricants de chandails, toujours à l'affût d'idées nouvelles (et les affûts sont particulièrement giboyeux du côté de l'Italie), ne se sont pas contentés de cette révolution dans la ligne. Ils proposent cette année plusieurs autres nouveautés. Parmi les plus réussies, il faut noter : la maille italienne, les chandails imprimés et les brassières d'été.

● La maille « italienne » : certaines boutiques, pour lui donner un petit air français, la surnomment « maille scoubidou ». En réalité, il faut bien reconnaître que cette mode nous vient d'au-delà des Alpes. Ces chandails s'inspirent plus des ouvrages de dame au crochet que du jersey classique. Leur caractéristique essentielle est d'être extraordinairement aérés. C'est également leur défaut essentiel. Pour les dames, on risque, quand la maille est trop lâche, de voir le soutien-gorge ou la combinaison en trasparence. Un seul remède: la doublure. Les modèles formant ensemble sont généralement doublés, mais les chandails solitaires ne le sont pas. Pour les hommes, cet inconvénient n'existe pas, d'autant plus que les chandails « maille italienne » sont réservés à la campagne et au sport.

Dans le même esprit, certains fabricants ont mis au point une maille « façonnée » qui forme comme un filet en relief posé sur un fond de jersey. Avantage : pas de transparence. Inconvénient : matière assez lourde qui épaissit facilement la silhouette.

● Les chandails imprimés : ils en sont cette année à leurs débuts, et descendent directement de leurs ancêtres : les chemises de soie bariolées. Presque tous les modèles existant sont à fleurs, bien que nous ayons trouvé un charmant pull-over écossais, mais les dessins varieront certainement pour l'hiver prochain. Attention : comme tous les tissus imprimés, et surtout les jerseys, ils ne sont pas spécialement discrets sur les poitrines avantageuses.

● Les brassières d'été : on appelle ainsi les petits pull-overs tout « bêtes », sans manches et sans col, un peu courts et tombant droit par-dessus la jupe ou le pantalon. Ils sont charmants, mais demandent de jolis bras et un cou élancé. Attention à la longueur, essayez-les en levant les bras pour être sûre qu'ils ne découvrent pas l'estomac.

Pas de révolution dans les matières employées ni de nouveau-né dans les fibres synthétiques, mais une grande recherche dans les coloris. En tête : le fil d'Ecosse qui arrive, dans les belles qualités, à la souplesse et au brillant de la soie. En gros progrès : le coton qui reste toujours très bon marché mais en perdant son aspect un peu pauvre. En vogue : les mélanges de laine et de fibres synthétiques qui empruntent à l'une son confort et aux autres leur facilité d'entretien. Stationnaires : les prix de la soie, qui reste malheureusement presque inabordable. Aussi, beaucoup de fabricants ont-ils mis au point des textiles artificiels à base de rayonne ou de fibranne qui lui ressemblent étonnamment.

(Dambier.)

4. Coton imprimé.
Son ancêtre était chemise.

Nous avons sélectionné, dans chacun des styles nouveaux :

Des chandails-blouses

● En coton. Sans manches, décolleté en V complété par un petit col chemisier. Boutonné devant. Blanc, ciel, parme, jaune ou marron : 19 NF. (Minny, 37, avenue Victor-Hugo.)

● En laine fine. Décolleté ras du cou, avec fermeture à glissière dans le dos. Manches très courtes. Existe en vingt coloris. Celui que nous avons photographié est rose : 38,50 NF. (Marque « Horse Guard », en vente chez Domi, 8, rue Tronchet.) (*Voir photo n° 1 à droite.*)

● En fil d'Ecosse ajouré. Forme kimono sans manches. Col chemisier arrondi. Blanc, marine, paille ou grège : 39 NF. (Marque Tricosa, chez Célimène, 14, rue de l'Ancienne-Comédie.)

● En fil d'Ecosse. Manches courtes. Décolleté en V plus petit, col chemisier. Ciel, turquoise, blanc, marine et rose : 40 NF. (Sweaters Bazaar, 83, fbg St-Honoré.)

● En rhodianyl, matière qui a l'apparence et le toucher du jersey de soie. Polo manches 3/4, sans patte de boutonnage. Ciel, nattier, rose, grège, marine et noir : 49 NF. (Florence, 14, avenue Victor-Hugo.)

● En fil d'Ecosse à mailles ajourées. Manches courtes, grand col rond fermé par un nœud de même matière. Existe en blanc, marine et marron : 79 NF. (Chez Minny, 37, avenue Victor-Hugo.) (*Voir photo n° 1, à gauche.*)

● Pour lui : sur la photo des chandails-blouses, l'homme porte un polo de banlon fully fashioned vert

→

NOUVELLE COLLECTION
ROBES - TAILLEURS
TRICOTS
Raymonde
LESCUR
125, R. DE SEVRES - FON. 87-63

FLACON WHISKY OU EAU DE VIE, GAINE ETAIN
VERRERIE BLANCHE OU VERTE ★ 70 NF
JACQUES FRANCK
372, R .SAINT-HONORE, PARIS - OPE. 34.58

SWEATERS BAZAAR
83, Faubourg-Saint-Honoré
(angle avenue Matignon)
Nouvelle formule
Nouvelle collection
TRICOTS ET ENSEMBLES
EN
Laine, Soie, Alpaga, Fil
Ouvert sans interruption de 9 h. 30 à 19 h.

ROBE EN JERSEY ALIZE
Modèle TRICOSA
EN VENTE CHEZ
CELIMENE
14, rue de l'Ancienne-Comédie - PARIS

FLORENCE

14, AVENUE VICTOR-HUGO

TOUS LES

TRICOTS D'ÉTÉ

et les jupes

Bon Voyage

Etablissements

PERFILS

MANUFACTURE DE TRICOTS

PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS

88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XI[e]

Tél. : OBE. 14-83

›mande : 62 NF. (Marque Atlanta, Monty, 23, avenue Victor-Hugo.)

Des chandails imprimés

● En coton, fond blanc, imprimé de fleurs chartreuse, parme ou turquoise, cardigan-polo à manches courtes. Boutons dorés : 32,50 NF. (Modèle Bess Art, en vente au Sweaters Bazaar, 83, fbg Saint-Honoré.) (*Voir photo n° 4.*)

● En laine et crylor. Ecossais vert, rouge et bleu, effet de fausses franges en bas des manches et du buste. Ras du cou : 149 NF. (Marque Léonard, chez Rémy, 422, rue Saint-Honoré.) (*Voir photo n° 2.*)

● En fil d'Ecosse. Fond blanc imprimé de roses turquoise ou vertes, ras du cou ou décolleté en V. Manches longues : 160 NF. (Modèle Bettina, chez Ramuz, 261, rue Saint-Honoré.) (*Voir photo n° 3.*)

● Ensemble en fil d'Ecosse, jupe unie et haut imprimé, peint à la main. Une idée amusante mais, malheureusement, assez onéreuse, car elle se fait à la commande et sur mesures, de 330 à 400 NF l'ensemble. (Renée Collard, 384, rue Saint-Honoré.)

Des chandails maille italienne

Tous les modèles sélectionnés sont en fil d'Ecosse.

● Polo à manches courtes, ciel, marine, ficelle, importé d'Italie : 65 NF. (Chez Carlo, 48, rue de Passy.)

● Ras du cou, sans manches, marron, marine et blanc : 69 NF. (Minny, 37, avenue Victor-Hugo.)

● Cardigan, col plat et large, manches longues. Coloris pastels : 70 NF. (Sweaters Bazaar, 83, fbg St-Honoré.)

● Ensemble. Haut en coton maille italienne au crochet, jupe droite tissée plate dans la même matière, entièrement doublée. Blanc, rose, vieil or : 250 NF. (Raymonde Lescur, 125, rue de Sèvres.) (*Voir photo page 1 à droite.*)

● Ensemble coton et fil mercerisé, maille « scoubidou », jupe même matière entièrement doublée, pull manches 3/4 et col important. Blanc, marine, beige, vert Nil, ciel et rose : 298 NF. (Importé d'Italie, en vente chez Griffith, 78, avenue Kléber. (*Voir photo page 1 à gauche.*)

● Pour lui : polo manches longues à mailles géantes. Ficelle, marine, ciel, vert, blanc et rouge : 99 NF. (Marque Eram, chez La Vogue, 16, boulevard Saint-Denis.) (*Voir photo n° 5.*)

Des brassières

● En coton travaillé, importé d'Italie. Décolleté bateau sans manches. (Existe en blanc, chez Marie-Louise, 52, Champs-Elysées, et en d'autres coloris chez Favella, 249, rue Saint-Honoré.) (*Voir photo n° 7.*)

● En fil d'Ecosse façonné, sans manches ; jaune, paille, marine, beige et blanc. Sans manches : 78 NF. Manches courtes : 90 NF. (Favella, 249, rue Saint-Honoré.)

● En soie ajourée, sans manches, décolleté bateau, 19 coloris dont un très joli turquoise clair : 160 NF. (Marque Korrigan Lesur, en vente chez Jean d'Estrées, 15, rue Daunou.) (*Voir photo n° 6.*)

● Pour lui. Sur la photo n° 6, l'homme porte un pull en fil d'Ecosse très fin, fully fashioned, décolleté en V, manches longues. Existe en blanc, noir, tilleul, ciel, marine : 59 NF. (Elysées Soieries, 55, Champs-Elysées.)

SANTÉ

La carte d'identité sanguine

● *Dans la poche ou sur la peau, elle peut éviter bien des morts.*

Les congrès, les réunions, les assises (nationales et internationales) sur les accidents de la route se multiplient pour tenter de limiter les dégâts, en s'attachant soit à prévenir les accidents (amélioration de l'état des routes ou des véhicules, limitation de la vitesse, sanctions contre les conducteurs imprudents, etc.), soit à réduire leurs conséquences (organisation du ramassage des blessés, perfectionnements des services de traumatologie dans les hôpitaux, etc.).

5. Ma
Certa

maintenant les hommes aussi

ont droit à la douceur et au confort

Légers, aérés, colorés: pull-overs et chemises polo Ban-Lon. Simples à entretenir, on peut leur mener la vie dure, ils gardent toujours forme et couleur.

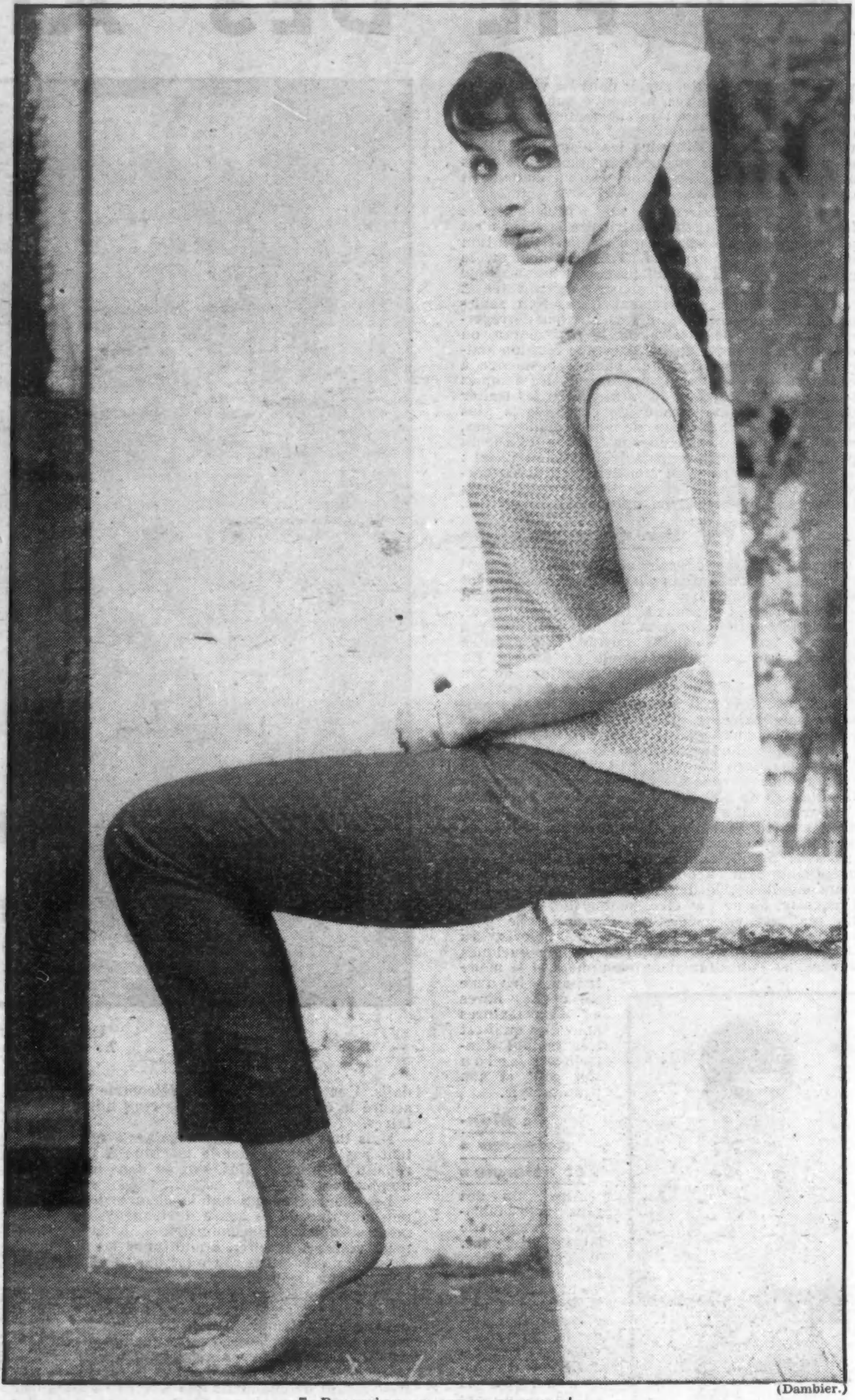
Ban·Lon
Nylfrance

6. Brassière de so
La version pl

(Dambier.)

5. Maille italienne au masculin.
Certains l'apellent « scoubidou ».

(Dambier.)



(Dambier.)

7. Brassière de coton travaillé.
Attention en levant les bras !

Dans le cadre de cette seconde partie, un projet de loi a été déposé devant l'Assemblée Nationale, demandant que le groupe sanguin soit obligatoirement porté sur la carte d'identité, comme cela se fait dans d'autres pays (aux U.S.A. et dans les pays nordiques, par exemple). Ce projet, qui doit être étudié à la prochaine session, comme tout projet, a des adversaires et des partisans. Voyons les raisons qui militent pour ou contre « la carte d'identité sanguine ».

Seul remède du « choc »

Il est important de connaitre le groupe sanguin d'un blessé de la route parce que *la transfusion sanguine immédiate et abondante est la seule thérapeutique capable de sauver un individu en état de choc*, ce qui est le cas de tous les accidents graves. Les médecins définissent le *choc traumatique* comme un état de défaillance circulatoire aux manifestations spectaculaires (sujet inerte, très pâle, refroidi, avec un pouls très faible et surtout une tension artérielle extrêmement basse, dite : effondrée). Ses causes sont complexes. Le choc peut être dû à de nombreux facteurs : pertes abondantes de sang, phénomènes nerveux ou cardiaques, intoxications, exposition au froid, etc.

Chez les blessés de la route, ce peuvent être des fractures ouvertes ou fermées des membres, des hémorragies internes ou externes. Dans les cas de blessures à la poitrine — enfoncement du thorax fréquent chez les conducteurs — le déséquilibre cardiorespiratoire peut être responsable du choc.

Dans les cas de blessures à l'abdomen, ce sera l'hémorragie interne (par éclatement de la rate, par exemple, accident relativement fréquent).

Quelles que soient les causes du choc, *la transfusion sanguine est la base essentielle de l'opération de déchoquage*. Des milliers d'expériences en ont fait la preuve : *on peut sauver un moribond en l'inondant de sang, très rapidement*, grâce à des transfusions sanguines d'un volume important, faites à un rythme rapide.

Chaque minute de retard peut être fatale. Si on connait le groupe sanguin de l'accidenté, on peut mettre en œuvre immédiatement la transfusion qui va le sauver (1).

→

(1) On sait que si l'on transfuse à un blessé le sang d'un donneur dont le groupe serait incompatible avec le sien (par exemple un groupe A à un groupe B), les sangs « agglutinent », entrainant des accidents graves, parfois mortels.

RECETTE

CORDON BLEU

Le poulet au boudin

1 poulet, 500 gr de boudin,
150 gr de crème de foie gras (ou de farce fine),
1 boîte de pelures de truffes (facultatif),
2 cuillerées à bouche de crème fraiche épaisse, 1 œuf, 1 bouteille de bourgogne,
1 cuillerée à bouche de cognac,
1 cuillerée à bouche de madère
2 carottes, 1 oignon, 1 échalote,
1 bouquet garni, 1 gousse d'ail,
50 gr de lard maigre, 50 gr de beurre,
1 cuillerée à café de fécule,
Des bardes de lard, Sel, poivre.

Vous passez au tamis le boudin débarrassé de sa peau. Vous le mélangez avec la crème de foie gras (ou la farce), la crème fraiche, le cognac, le madère, l'œuf ; sel et poivre. Ajoutez les pelures de truffes et mêlez bien le tout. Garnissez le poulet intérieurement avec les 3/4 de cette préparation, cousez l'orifice pour qu'elle ne s'échappe pas. Enveloppez le poulet dans les bardes de lard, ficelez, et mettez au frais (et même au réfrigérateur) pendant quelques heures avant de faire cuire. Dans la poêle, vous faites revenir les carottes coupées en rondelles fines, l'oignon émincé, l'échalote, le lard coupé en petits morceaux. Puis vous versez le vin de Bourgogne ; salez, poivrez, ajoutez l'ail, le bouquet garni.

Versez le tout dans un grand récipient allant au four. Faites bouillir pendant 5 minutes, puis placez le poulet dans le récipient, couvrez et mettez à four assez vif pendant deux heures. Au bout de ce temps, vous retirez le poulet, vous enlevez les bardes de lard et vous le tenez au chaud.

Vous passez au tamis fin le contenu du récipient, vous remettez cette sauce sur le feu, vous ajoutez le reste de la farce ; mélangez ; donnez un bouillon et jetez dedans 1/2 verre d'eau dans lequel vous aurez délayé la fécule. Tournez bien. Au bout de 2 ou 3 minutes, vous devez avoir une sauce épaissie. Vous la retirez du feu, vous y faites fondre le beurre et vous versez sur le poulet. Servez accompagné de chips très chaudes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

AU FIL DES AIGUILLES

UNE enquête récente, menée dans les villes et les campagnes anglaises, a prouvé que les ventes de laines à tricoter sont en constante progression dans les régions à forte densité de postes de télévision. Autrement dit, plus les heures de loisir et le niveau de vie augmentent, plus les femmes aiment à réaliser elles-mêmes leurs chandails et ceux de leur famille.

En effet, contrairement aux autres activités féminines traditionnelles, le tricot à la main n'est pas une tâche absorbante qui requiert l'attention de celle qui l'entreprend. Très rapidement, le geste des aiguilles devient purement automatique entre les mains de la tricoteuse expérimentée et laisse son esprit entièrement libre. Non seulement l'ouvrage entrepris n'empêche pas de regarder une pièce de théâtre sur le petit écran, ou de suivre une conversation dans une réunion amicale, mais encore il donne bonne conscience à celle qui tricote. Par tempérament, les femmes françaises ont horreur du *farniente*, et les traiter de paresseuses est sans doute l'épithète la plus blessante pour beaucoup de nos concitoyennes, aussi la plupart d'entre elles justifient-elles à leurs propres yeux leurs moments de détente en disant : « Tiens, je vais prendre mon tricot ! » et s'accordent-elles le droit d'allonger un moment leurs jambes en voyant courir rapidement les mailles.

UNE MÈRE DE FAMILLE MODERNE.
Le droit de se reposer un moment.

Une économie réelle

Mais la bonne conscience n'est pas le seul moteur qui fasse s'aligner les rangs. Un argument encore plus important joue en faveur du tricot « fait maison » : l'économie réelle que représente, dans une famille moyenne, le fait de tricoter à la main. Pour les enfants surtout, la différence de prix est presque du simple ou double. Un exemple : un chandail pour un enfant de six ans, dans une belle qualité de laine, coûte environ 30 N.F. Or, il ne faut que quatre pelotes au maximum pour faire le même cardigan à manches longues. Dans une qualité de laine premier choix, à torsion renforcée, comme la « Fanette » de Welcomme Moro qui vaut 2,10 N.F. la pelote de 50 grammes, l'économie réalisée par la mère de famille sera de : 30 N.F. — 8,40 N.F. = 21,60 N.F.

Pour les pull-overs de grande personne, l'argument « prix » joue aussi, bien entendu, mais dans une proportion moindre. Un nouveau « moteur » (au sens psychologique du terme) s'ajoute aux précédents pour encourager les femmes à brandir leurs aiguilles : le désir, très développé chez la Française, de ne pas être comme tout le monde. En réalisant elle-même un chandail, elle peut multiplier à l'infini les idées, les coloris, les formes et les points employés. Depuis quelques années, les laines fantaisie triomphent et la mode impose chaque saison des fibres et des textures nouvelles qu'il est très tentant d'interpréter selon son goût et son propre style.

DONALD.
Des formes classiques.

« Monseigneur » et « Parme »

Ainsi, un des plus gros fabricants français de laines à tricoter, Welcomme Moro, est obligé, pour satisfaire à la demande d'une clientèle très moderne, de renouveler presque entièrement chaque année la gamme de ses coloris et de la compléter. Cette année, la mode est aux tons violets et Welcomme Moro a mis au point quatre tons dans cette harmonie : « Myrtille », « Monseigneur », « Parme » et « Violine ».

Les coloris ne sont pas les seules nouveautés, et le triomphe du mohair, du tweed et de la bouclette dans les tissus haute-couture se répercute sur les laines « manuelles ». Welcomme Moro, grand spécialiste des laines fantaisie qui représentent presque les deux tiers de sa production, propose pour cet été deux grandes exclusivités :

● *Les « songes »* : laine bouclette chinée en camaïeu dans la gamme des tons Picasso : grès (gris et gris), marcassite (gris et roux), oasis (marron et olive), etc. (La pelote : 2,80 N.F.)

● *Les « bourgeons »* : laine « boutonnée » dans une gamme de coloris très sport : Lupin (gris et rouge à boutons paille), Centaurée (gris et bleu à boutons blancs), etc. (La pelote : 2,90 N.F.)

Des mains mécaniques

Grâce à ce constant effort de renouvellement, les femmes sont assurées de suivre de très près la mode, dans n'importe quelle ville de France. En effet, les détaillants de laine à tricoter sont beaucoup plus nombreux que les magasins de chandails. Une marque comme Welcomme Moro s'est assuré le concours de près de cinq mille dépositaires.

Mais tous les chandails « maison » ne se tricotent pas à la main, et la machine à tricoter se répand de plus en plus, surtout dans les familles nombreuses.

Les ménagères qui ont la chance de posséder une machine de ce genre deviennent immédiatement d'énormes consommatrices de laine. Comment résister, en effet, à multiplier les pull-overs de ses enfants ou de son mari quand on sait qu'il ne faut que deux heures pour abattre l'ouvrage !

Et nous touchons là du doigt le seul défaut du tricot main : aussi habile que soit l'ouvrière, il demande du temps. Aussi, beaucoup de jeunes mères de famille, surtout parmi celles qui doivent mener de front leur vie professionnelle et leur tâche ménagère, n'ont-elles pas le temps de réaliser autant de chandails que leur en réclame leur nombreuse progéniture. C'est en pensant à elles que Welcomme Moro a créé un département « Junior ». Dans cette collection destinée aux enfants, les formes classiques (qui sont toujours préférables pour les jeunes) sont interprétées dans différentes matières traditionnelles ou synthétiques.

LUDMILLA.
Des prix raisonnables.

En tête, bien sûr, la laine, absolument pure et de belle qualité : le pull-over Ludmilla vaut environ 35 N.F. en quatorze ans. Mais « Welcomme Moro Junior » propose également des modèles laine et dralon (le chandail Donald vaut 37 N.F. le quatorze ans) et des créations en banlon « diminué » (il s'agit là d'une innovation très intéressante parce que cette fibre synthétique n'avait été traitée jusqu'à présent qu'en « coupé-cousu ».)

Avec une production de 1.000 chandails par jour, Welcomme Moro essaye de mettre ainsi à la portée de toutes les mères de famille des chandails d'enfants à un prix plus que raisonnable, et de ne pas réserver à celles qui savent, ou peuvent tricoter à la main, le privilège des laines de très belle qualité.

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES

Voici quelques conseils qui vous permettront de tirer le meilleur parti possible de votre travail. En les respectant, vous serez sûre de ne pas perdre votre temps et de ne pas gâcher la laine.

● N'achetez que des laines de bonne qualité. La différence de prix est minime, et vous serez certaine de voir votre ouvrage résister au lavage. Rien n'est plus désespérant qu'un chandail qui s'abime au premier contact avec l'eau.

● Faites confiance aux grandes marques. Elles vous assurent une continuité dans la fabrication et un renouvellement constant des stocks.

● Respectez les indications sur la grosseur des aiguilles qui sont données par le fabricant ; il a étudié très précisément sa laine pour savoir comment obtenir le meilleur rendement et la plus jolie texture.

● Si vous avez une machine à tricoter, utilisez, de préférence, les laines classiques. Trop poilue ou trop grosse, la laine risquerait de se coincer dans les dents très fines de la machine et de la bloquer. De plus, ces grosses laines sont très rapides à travailler à la main.

● Pour les débutantes qui choisissent un modèle dans un magazine, suivez à la lettre la marche à suivre et faites le carré d'essai pour être sûre de ne pas avoir à défaire tout un devant qui se révélera mal proportionné.

● Pour les tricots d'enfants : commencez vos manches par le haut, cela vous permettra de les rallonger plus facilement quand ils grandiront.

● Et surtout : commencez au printemps vos chandails d'été, et en été vos chandails d'hiver. Vous serez sûre, même si vous n'êtes pas très rapide, de les porter en temps voulu.

● Soyez bien avec votre dépositaire des laines Welcomme Moro, vous pourrez ainsi lui demander de temps en temps de reprendre une pelote supplémentaire si vous avez vu grand au moment de l'achat. De plus, il vous tiendra au courant de toutes les nouveautés.

Cette page « spéciale » d'annonces est présentée par les laines Welcomme Moro.

(Suite de la page 5.)

Le projet de loi demande donc que soit établie pour chaque Français une carte nationale d'identité sanguine que l'homme aurait dans son portefeuille et la femme dans son sac à main.

On avait changé les vestons !

Mais cela suffirait-il à résoudre le problème ? Deux anecdotes tragiques rapportées par un éminent chirurgien parisien, lors d'un colloque récent sur les accidents de la route, permettent d'en douter. Un accident très grave se produit, l'été, sur une route nationale. Il y a deux passagers à l'avant de la voiture. L'un est pratiquement coupé en deux, indubitablement mort. L'autre, très atteint, respire encore, mais il est en état de choc dramatique. On l'emmène à l'hôpital, son veston avec lui (il était en manches de chemise au moment de l'accident). Dans son portefeuille, on trouve son groupe sanguin. On met la transfusion en route immédiatement : sangs incompatibles ! Le veston appartenait au mort et les sauveteurs l'avaient pris sur le siège arrière pour le jeter sur les épaules de celui qui était encore vivant.

Autre exemple. Accident grave aussi, une femme est très choquée. On ouvre son sac : elle a son groupe sanguin. On transfuse aussitôt : sangs incompatibles ! On a l'explication quand une autre passagère, moins gravement touchée, vient le lendemain réclamer son sac.

Il est vrai que les cartes portant le groupe sanguin, telles qu'on les délivre actuellement (par exemple quand on donne son sang) ne portent pas de photographies. Mais on peut être défiguré par un accident et méconnaissable. Il semblerait plus sûr que chaque personne porte son groupe sanguin sur elle, par exemple sur un bracelet-plaque d'identité qu'elle aurait au poignet, comme les soldats portent leur matricule en temps de guerre, ou avec une breloque pendue au bracelet-montre ou au bracelet. Le système peut varier, mais il semble que la solution se situerait avec plus de sécurité sur le corps même de la personne (certains ont même envisagé un tatouage des lettres du groupe : « A Rh + » par exemple !) que sur un morceau de carton toujours susceptible d'être égaré, substitué ou perdu lors de l'accident.

Est-ce à dire que, si le projet ne passe pas, notre vie soit plus gravement menacée en cas d'accident ? Rassurons-nous. Il s'agit en réalité d'un *supplément de sécurité* permettant seulement de hâter les choses. Car on peut toujours commencer une transfusion sanguine avec du sang de groupe O, celui des donneurs universels, que tout le monde peut recevoir sans danger d'incompatibilité (les ambulances d'urgence sont toutes munies de flacons de sang du groupe O). En outre, dans un hôpital bien équipé, il faut cinq minutes au maximum pour faire un groupage sanguin. La perte de temps est donc limitée. Pour les adversaires du projet, elle ne justifie pas le groupage systématique de toute une population. Celui-ci aurait, en revanche, à leurs yeux, l'inconvénient de porter en lui une source de drames. On sait, en effet, que dans certains cas, l'examen des groupes sanguins constitue une preuve formelle dans la recherche de paternité. Par exemple, un mari du groupe A et une femme du groupe O ne peuvent pas avoir un enfant du groupe B. On imagine la catastrophe si le fait se produit. L'ignorance est parfois salutaire. Il s'agit là, certes, d'un argument un peu particulier, mais il a joué, lors des premiers débats, un rôle important. Il fallait bien le mentionner.

PAQUES

Un jeu dangereux

● ***Un livre essaie de venir en aide au galérien du XXe siècle : l'automobiliste.***

LE XXe siècle a d'étranges et cruelles coutumes : à Pâques, à Pentecôte, le 14 juillet, le 15 août, les dimanches ordinaires aussi, des individus prétendus civilisés se précipitent sur les routes, enclos dans des cercueils ambulants baptisés automobiles.

Rite, mode ou snobisme ? En tout cas, c'est un jeu dangereux, même si l'on en réchappe le plus souvent. Malgré les précautions prises (signalisations, limitation de vitesse, police routière à chaque tournant), la « circulation » coûte cher en francs et en vies humaines. En 1954 et à Paris seulement, 67 milliards d'anciens francs. En 1958 et pour toute la France : 8.000 morts, 170.000 blessés pour deux millions d'accidents.

Ni chasseur, ni gibier

Ce bilan amer est particulièrement frappant, au moment où la belle saison et les vacances de Pâques donnent le départ à la «grande chasse sur roues» 1960. Comment, dans ces conditions, n'être ni chasseur ni gibier ?

Les recettes de « savoir vivre en auto » se résument en deux mots : parler raison. Et le livre de R.-C. Humbert «Conduite et circulation» (1) qui vient de paraître peut constituer un secours précieux pour s'aventurer dans l'enfer automobile des prochaines semaines. Mme Express l'a lu et médité et en a d'abord éprouvé un sentiment de découragement. M. Humbert démontre en effet que nous approchons « à tombeaux ouverts » du moment où, faute d'une infrastructure de routes appropriées, les voitures conçues pour aller vite et loin seront condamnées à rester au garage.

Cependant, R.-C. Humbert essaye aussi d'aider ceux qui n'ont pas encore renoncé à rouler. Son ouvrage contient une liste succincte de conseils judicieux que contient son ouvrage et qui peuvent aider :

- A se familiariser avec son moteur.
- A se sentir en forme au volant.
- A éviter les traquenards adminis-

(1) Gallen, éditeur. 18,60 N.F.

Pour garder des ongles longs et solides : un flacon d'AMAZING, un bain d'ongles quotidien de 2 minutes, un traitement de quinze jours, voilà la recette simple et infaillible pour rendre à vos ongles santé, solidité, beauté. Toutes pharmacies.

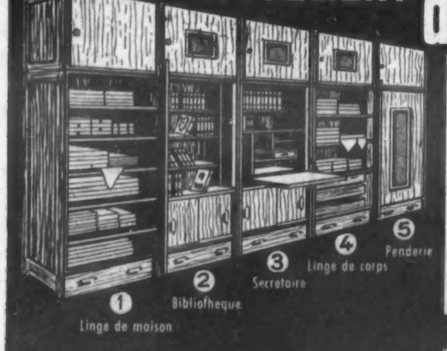
Modèle déposé.

Depuis la plus haute antiquité, la MARCASSITE est le talisman royal. Cette gemme bénéfique sertie sur métal précieux, met en valeur les merveilleuses pierres synthétiques de couleur et pierres fines. Création Bijoux Flor, en vente dans les premières bijouteries - horlogeries « Poisson Japonais » 66 NF.

FUTURES MAMANS
chez
Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
(place de la Madeleine)
Des modèles jeunes et seyants dans des tissus couture
★
Ouverture 12 avril

Miami, un nouveau modèle OYO (licence américaine Breathinbra). Fabriqué dans un tissu aéré exclusif, importé des U.S.A. Miami d'OYO est entièrement extensible : il assure à la fois un maintien parfait et une entière liberté des mouvements. Meilleurs spécialistes et grands magasins.

Cahors
11-13 Bd ST-MICHEL PARIS
présente
sa nouvelle chemisette PORTOFINO ville et sport
en coton traité grand standing REPASSAGE SUPERFLU
création AMBASSADEUR — Collection ÉTÉ 60



domani
Ces éléments permettent toutes les combinaisons suivant l'emplacement disponible.
Elément n° 2 (75x180x60) aménagé en bibliothèque, chêne massif et bois des îles, panneaux plaqués ébénisterie.
400 NF
Elément haut standard en sus.
lévitan
63, BOULD MAGENTA - PARIS-10e
BON pour un CATALOGUE GRATUIT N° 27

tratifs ou judiciaires parfois démesurés.

● A résoudre les problèmes « tactiques » de la circulation.

● A être en règle en France et à l'étranger.

● A savoir quoi faire en cas d'accident.

● A bien acheter ou à bien vendre sa voiture.

Sommaire mais pratique, un lexique pour voyager à l'étranger termine la partie pratique de l'ouvrage. Il comprend, en dix langues, les phrases inévitables en voyage (savoir dire « où se trouvent les toilettes ? » en norvégien ou en espagnol peut suffire à remettre de bonne humeur le touriste perdu en terre étrangère).

Mais la dernière partie du livre procurera de beaux rêves aux victimes habituelles des encombrements (parisiens ou autres. R.-C. Humbert, luimême urbaniste-conseil de son métier, a réuni documents et photographies (étrangers naturellement) qui montrent comment on remodèle un territoire, répartit harmonieusement les activités, les zones d'habitation, les circulations, comment on coordonne les transports logiquement, et dans l'intérêt général.

Vues de l'avenir, mais aussi, si l'on le voulait, idées immédiatement applicables. En voici deux exemples :

● Si au lieu de tracer les autoroutes suivant les grands itinéraires actuels, on reliait des villes plus ou moins délaissées actuellement, on revivifierait certaines régions que les voies actuellement prévues vont encore appauvrir (la future autoroute Paris-Lyon pourrait ainsi passer par Dijon avec un détour de 15 % maximum).

● Si on concevait les autoroutes avec trois couloirs de circulation au lieu de deux, on éviterait le navrant spectacle qu'offre toutes les fins de semaine l'autoroute de l'Ouest, par exemple : une chaussée encombrée au maximum alors que celle d'en face est vide.

Mais tout cela ne signifie rien si chaque conducteur ne prend pas les élémentaires précautions de conduite que diffuse la Prévention Routière à longueur d'année. Chaque Français, aujourd'hui, les connaît. C'est insuffisant : il faut les suivre ou bien... prendre le train.

ENFANTS

Images et histoires

● Pour les moins de quinze ans : une sélection des meilleurs livres récents

BEAUCOUP d'enfants aiment lire. Mais quels livres leur donner ?

Les parents sont généralement désemparés, au moment de choisir la nourriture intellectuelle de leur progéniture, devant l'abondance de la production. (On édite chaque mois près de ? ? livres.) Trop souvent, par ignorance, ils se rabattent sur les grands classiques (de Bicot à la comtesse de Ségur en passant par Jules Verne) faute d'informations sur les livres plus récents et parfois mieux adaptés au monde actuel.

Pour les aider dans leur choix, Madame Express a décidé de consacrer régulièrement une chronique aux livres d'enfants.

Voici une sélection de livres que les cloches (de Pâques) auront raison d'apporter.

● DE 3 A 7 ANS :

« Le plus bel arbre du monde ». Un petit arbre qui a du mal à faire sa place dans une grande ville. L'histoire est jolie, ni bébête, ni vulgaire, et le livre entier est un plaisir pour les yeux. (5,70 NF, grands albums Hachette.)

● DE 7 A 12 ANS :

« Encyclopédie de la vie sauvage » présentée par Walt Disney. De l'Arctique à l'Afrique, une passionnante leçon de zoologie et de botanique. L'ours blanc chasse le phoque, les girafes font le grand écart pour boire. Les figuiers de Barbarie ont des fleurs couleur d'or. Ce livre enthousiasme surtout les petits garçons. Mais les illustrations en couleur rappellent quelquefois les premiers films en technicolor. (Hachette, 18,50 NF.)

● DE 10 A 15 ANS :

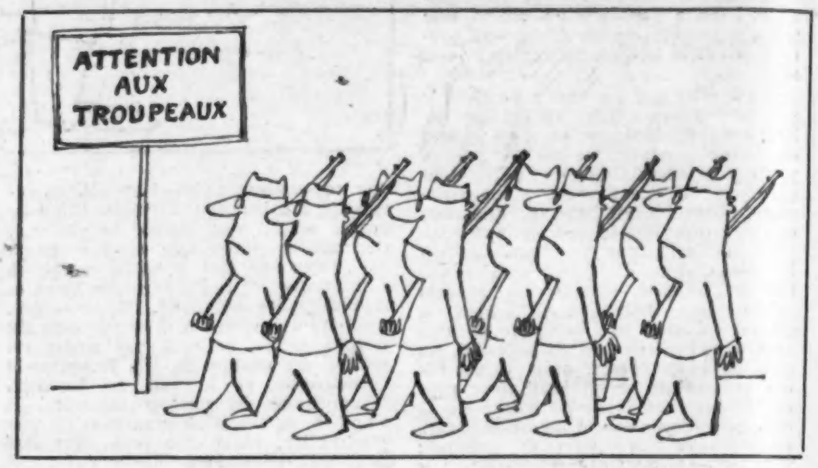
« Ma vie de clown », par Grock. Un clown, dans le civil, c'est comment ? Pour les enfants curieux, Grock soulève un coin de la toile. Le livre est vivant, plein d'anecdotes amusantes. Mais l'humour parfois un peu lourd. Il aurait mieux valu ne pas l'illustrer. (Bibliothèque verte, Hachette, 2,70 NF.)

« Contes et légendes de la Perse » : un excellent moyen de briller en histoire pour les élèves de 6e qui ont à leur programme « l'Orient, la Grèce et Rome ». La plupart des contes ne possèdent leur équivalent ni dans la littérature et la mythologie grecques ou romaines, ni dans les vieux contes français. Mais qu'il est difficile de rendre anodines certaines aventures scabreuses, voulues par les dieux. (Fernand Nathan, 5,75 NF.)

● PLUS DE 12 ANS :

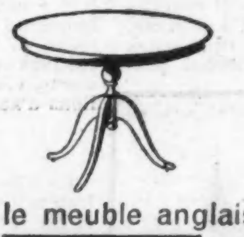
« La guerre du feu ». C'est déjà un classique. Les hommes de la préhistoire poursuivent le feu qu'ils ont perdu et font alliance avec les mammouths. L'édition est très belle (et numérotée) : reliure de toile, très bonnes reproductions des fresques d'Altamira. (19,80 NF, Editions Gautier-Languereau, collection « Jeunes bibliophiles ».)

(*Dessins de Siné.*)



Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Anouk Lautier, Gérard Lauzun, Rosie Maurel, Suzanné et Henriette.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

Unique à Paris
JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, LUNDI
4 jours de vente extraordinaires
Fred CHANTIN
EXCLUSIVITES MASCULINES
66, rue de la Chaussée-d'Antin
PARIS
offre aux lecteurs de « L'Express »
Imper Tergal .... 110 NF
Costume Tergal . 180 NF



élégant
sobre
prestigieux
de
STYLE
le meuble anglais de grand style

documentation complète adressée sur demande à
STYLE salle 11
30 rue de Miromesnil
Paris 8e ANJ. : 82-09
Agence E.P.R.I. - Paris

PERLES DE CULTURE
Técla
JOAILLIERS
2, RUE DE LA PAIX.

PRÉNATAL
195 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE ST-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

OPHÉLIA
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
LE SPECIALISTE
DU TROUSSEAU
Grand choix de chemises de nuit en coton
ROBES DE CHAMBRE D'ETE
Ouvert sans interruption de 10 à 19 h. sauf lundi

INDISPENSABLE AU PRINTEMPS
CURE XANTY
Facile à appliquer chez soi
★ DESINTOXICATION
★ RAJEUNISSEMENT
RENSEIGNEMENTS POUR UNE
SEANCE D'ESSAIS
56, rue de Dunkerque - PARIS (9e)
TRU. 84-30

Pierre Clarence
vous offre une collection exceptionnelle de tailleurs pour le printemps
9, rue St-Florentin, PARIS
OPE 09-88
présentation tous les jours à 15 h. 15

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

Aux frontières des Indes : « La Chevauchée fantastique » dans le décor des Indes de 1905. Pour les petits et les grands. (Voir p. 87.) (*Ambassade*, ELY. 19-08.)

Le Pont : l'atroce histoire de sept adolescents allemands en 1945. De terribles images contre la guerre. (*Vendôme, OPE.* 97-52, *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Soudain, l'été dernier : du Grand-Guignol intellectuel. Une histoire extravagante contée par Tennessee Williams et Joseph L. Mankiewicz. (*Mercury*, BAL. 75-90. *Madeleine*, OPE. 56.03.)

Pather Panchali : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Cinéma Caumartin*, OPE. 81-50.)

Plein soleil : trois jeunes gens et la mer d'Italie. La virtuosité technique de René Clément appliquée à une histoire policière un peu trop bien calculée. (*Marivaux*, RIC. 83-90. *Colisée*, ELY 29-46.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Balzac*, ELY. 52-70. *Helder*, PRO. 11-24. *Scala*, PRO. 40-00. *Vivienne*, GUT., 41-39.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma et du cinéma à Jean Cocteau. (*Pagode*, INV. 12-15.)

RECENT

Normandie-Niémen : l'épopée des aviateurs français qui combattirent pendant la guerre aux côtés des Soviétiques. Tonique. (*Impérial*, RIC. 72-52, *Royal-Haussmann*, PRO. 47-55.)

Les Etoiles de midi : l'amour de la montagne. (*Reflets*, GAL. 99-91).

Le bel age : un rêve éveillé de Pierre Kast où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Calypso*, GAL, 10-68.)

Et deux Bergman :

Une leçon d'amour : une comédie tendre et désabusée. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

Monika : un été avec Harriett Andersen. (*Studio* 28. MON. 36-07.)

La traversée de Paris : un extraordinaire duo Bourvil-Gabin dans le Paris de l'occupation, recréé par Autant-Lara, Aurenche et Bost. (*Goncourt Parmentier*, NOR. 31-27.)

Un grain de folie : Danny Kaye aux prises avec des espions dans un de ses meilleurs burlesques. (*Noctambules*, ODE. 42-34.)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Dossier secret : le génie de Welles dans un film d'aventures grandiloquent. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Femmes entre elles : la douleur de vivre. Une nouvelle de Pavese portée à l'écran par Antonioni. (*Quartier latin*, DAN. 84-65.)

Aventures fantastiques : les gravures de l'édition Hetzel de Jules Verne animées par Karel Zeman. Fascinant mais un peu lent. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

ANCIEN

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

télévision

Jeudi 14 avril a 21 h. 35 : « Les secrets des chefs-d'œuvre », une émission de Madeleine Hours. Réalisation : Claude Dagues. En direct de Beaune, l'histoire du rétable peint par Van der Weyden.

Vendredi 15 avril a 22 h. 05 : « Concert Wagner » par l'orchestre national de la R.T.F. sous la direction de Paul Paray : « L'Enchantement du Vendredi Saint », prélude du 1er acte de « Lohengrin », ouverture de « Tannhäuser ». Réalisation : Claude Loursais.

Samedi 16 avril a 21 h. : « La caméra explore le temps », une émission de Stellio Lorenzi, André Castelot et Alain Decaux : « Qui a tué Henri IV ? » avec Francis Claude, Yves Brainville, Jean-Roger Caussimon, Anne Gaylor, Judith Magre.

Dimanche 17 avril a 11 h. : « Messe pascale » célébrée à Montréale, à 7 km de Palerme, dans une des plus belles églises normandes de la Sicile construite en 1174. Commentaire du R. P. Avril.

Dimanche 17 avril a 18 h. 45 : « Concert du dimanche » par l'orchestre radio-symphonique de la R.T.F sous la direction de Georges Tzipine. Le jeune violoniste Georgy Pauk, lauréat du concours international Jacques-Thibaud 1959, interprète le Concerto en ré, op. 77, de Brahms.

Lundi 18 avril a 20 h. 35 : « A l'école des vedettes », une émission d'Aimée Mortimer avec Gaby Morlay, Denise Duval, Jacques Charon, etc. Réalisation Marcel Bluwal.

Lundi 18 avril a 21 h. 40 : « Knock » troisième version filmée de l'œuvre de Jules Romains, avec Louis Jouvet, Pierre Renoir, Yves Deniaud.

Mardi 19 avril a 20 h. 35 : « Le roi des palaces », comédie d'Henri Kistemackers avec Philippe Nicaud, Robert Murzeau, etc.

Mercredi 20 avril a 21 h. 35 : « Lectures pour tous ».

expositions

Trésors d'art de l'Inde : la première exposition véritable d'art indien à Paris. Une grande réussite. (*Petit Palais*). Voir page 38 la chronique de Jean-François Chabrun.

Van Gogh : manifestation exceptionnelle à ne manquer à aucun prix. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *bd Haussmann.*)

Art israélien contemporain : une nation jeune et cependant à l'heure de l'école de Paris. (*Musée d'Art Moderne*, 11, *avenue du Président-Wilson.*)

Réalités nouvelles : Salon en progrès sensible sur l'an dernier. 200 peintres, sculpteurs et graveurs d'avant-garde groupés autour d'une admirable toile de Bissière et d'un hommage à Herbin. (*Musée d'Art Moderne*, 11, *avenue du Président-Wilson.*)

Permanence et actualité de la peinture : quinze toiles choisies par un critique averti et qui forment un très intéressant ensemble. (*Cazenave*, 12, *rue de Berri.*)

Kandinsky : l'un des principaux pionniers de l'art actuel. Son époque du « Bauhaus ». (*Maeght*, 2, *rue de Téhéran.*)

Germaine Richier : l'atelier du sculpteur dont la mort, l'an dernier, a pour longtemps endeuillé le monde des arts. (*Creuzevault*, 9, *avenue Matignon.*)

Yvette Alde : des paysages et des natures mortes dans une pâte solidement et très agréablement coloriée. (*Galerie Boissière*, 52, *rue Boissière.*)

Benrath : passionné et passionnant hommage rendu au poète Maurice de Guérin par un des plus ardents « néo-romantiques » actuels. (*Breteau*, 70, *rue Bonaparte, jusqu'au* 15 *avril.*)

Philippe Bonnet : une étape importante dans l'œuvre d'un des rares jeunes peintres véritablement importants. (*Zervos*, 14, *rue du Dragon.*)

Charchoune : un peintre trop peu connu dont l'œuvre, parce que profondément sensible, survivra quand on ne parlera plus depuis longtemps, de beaucoup de gloires actuelles. (*Péron*, 5, *Faubourg Saint-Honoré.*)

Kallos : l'éblouissante mesure d'un talent sûr. (*Pierre Loeb*, 2, *rue des Beaux-Arts.*)

Jeannin : le « Tout-Paris » peint à l'huile, sans méchanceté mais non sans humour. (*Bernheim*, 35, *rue La Boétie.*)

Pignon : combats de coqs vus par le chef de file du réalisme vivant. (*Galerie de France*, 3, *faubourg Saint-Honoré.*)

Toyen : le seul peintre, peut-être, dont l'œuvre soit constamment restée fidèle à l'esprit surréaliste. (*Raymond Cordier*, 27, *r. Guénégaud.*)

théâtre

Les Amours de Zelinde et Lindor, de Stendhal, d'après Goldoni. Du marivaudage sans Marivaux. (*Théâtre du Tertre.*) (Voir page 37 la critique de Robert Kanters.)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Histoire de rire : une reprise de la célèbre pièce d'Armand Salacrou, avec Danièle Delorme et Yves Robert. (*Madeleine.*)

occasions

Je propose

Canapé Louis XV, bois doré, recouvert broché or bon état. 450 N.F. INV. 63-76.

Armoire Directoire ancienne en merisier. Pouvant faire penderie. 650 N.F. INV. 63-76.

Manteau loutre de mer, taille 42. 2.750 N.F. BAB. 97-40.

Magnifique veste de daim neuve, jamais portée, grande marque, cause double emploi, taille 42. Tailleur hte cout., taille 42. Prix très intéressants. Tél. 307-59-04.

concerts

21-22-23-25 et 26 avril a 21 h. : exécution de l'intégrale des Symphonies de Beethoven par l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction d'Herbert von Karajan. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Lundi 25 avril a 20 h. 15 : dans la série « Présence de la Musique contemporaine », l'Orchestre Philharmonique (dir. : Serge Baudo) propose des partitions de Petrassi, Nilson, Kodaly et Henry Barraud. (*Palais de Chaillot.*)

Mercredi 27 avril a 21 h. : récital du pianiste Robert Casadesus. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

messes de Pâques

Vendredi Saint a 21 h. : « Passion selon saint Jean » de J.-S. Bach, par les chanteurs de Saint-Eustache. et l'orchestre de la Nouvelle Société Bach, direction R.P. Emile Martin. (*Saint-Eustache, 2, rue du Jour.*)

Dimanche de Paques a 9 h. : Messe en fa majeur (Mozart) ; Andante de la grande Pièce Symphonique pour orgue (Franck). (*Saint-Philippe du Roule, place Saint-Philippe-du-Roule.*)

A 10 h. : Grand-Messe en sol mineur pour chœurs mixtes, cinq solistes, instruments et orgue (Marc-Antoine Charpentier), grand Alleluia du « Messie » (Hændel). Direction Guy Morançon (*Notre-Dame des Victoires, place des Petits-Pères.*)

A 11 h. : Choral de Pâques (Bach), Fantaisie en ut (Franck), le Banquet Céleste (Messiaen), Te Deum (Jean Langlais). A l'orgue, Jean Langlais. (*Sainte-Clotilde, 23 bis, rue Las Cases.*)

A 12 h. 25 : Fugue (Hændel), choral « Agnus Dei » (Bach), Cantabile (Dupré), etc. A l'orgue : Edouard Mignan. (*Eglise de la Madeleine, place de la Madeleine.*)

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 18....	20 h.	CARMEN
Mercredi 20.	21 h.	Soirée de ballets . PRINTEMPS A VIENNE - CONTE CRUEL ETUDES
Vendredi 22..	20 h. 15	LUCIA DI LAMMERMOOR (en italien) avec Joan Sutherland
Samedi 23 ..	20 h.	Soirée RAVEL : L'ENFANT ET LES SORTILEGES - L'HEURE ESPAGNOLE - DAPHNIS ET CHLOE
Dimanche 24.	20 h. 15	LUCIA DI LAMMERMOOR (en italien) avec Joan Sutherland

OPERA-COMIQUE

Lundi 18....	14 h. 30	LA FILLE DE Mme ANGOT
Lundi 18....	20 h. 30	EUGENE ONEGUINE
Mercredi 20..		Relâche
Jeudi 21 ,...	21 h.	LA BOHEME
Vendredi 22..	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Samedi 23 ..	21 h.	CAVALLERIA RUSTICANA PAILLASSE
Dimacnhe 24.	14 h. 30	LA TOSCA
Dimanche 24.	21 h.	Soirée de ballets : LA PEAU DE CHAGRIN - CONCERTO - LE BEAU DANUBE

GALERIE MAEGHT
KANDINSKY
Epoque du Bauhaus (I)

Maurice GAUBE
18, rue Montpensier
KOURSAROS
Jusqu'au 23 avril

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob - PARIS (6e) - LITtré 23-18
ANDRE BAUCHANT
« FLEURS »

MUSEE D'ART MODERNE
SALON DES RÉALITÉS NOUVELLES
Du 12 avril au 1er mai

GALERIE 135 B
135 bis, boulevard du Montparnasse
ARCHER
De 14 h. 30 à 20 heures

GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
G.-R. SIMKIN
Du 12 avril au 28 avril

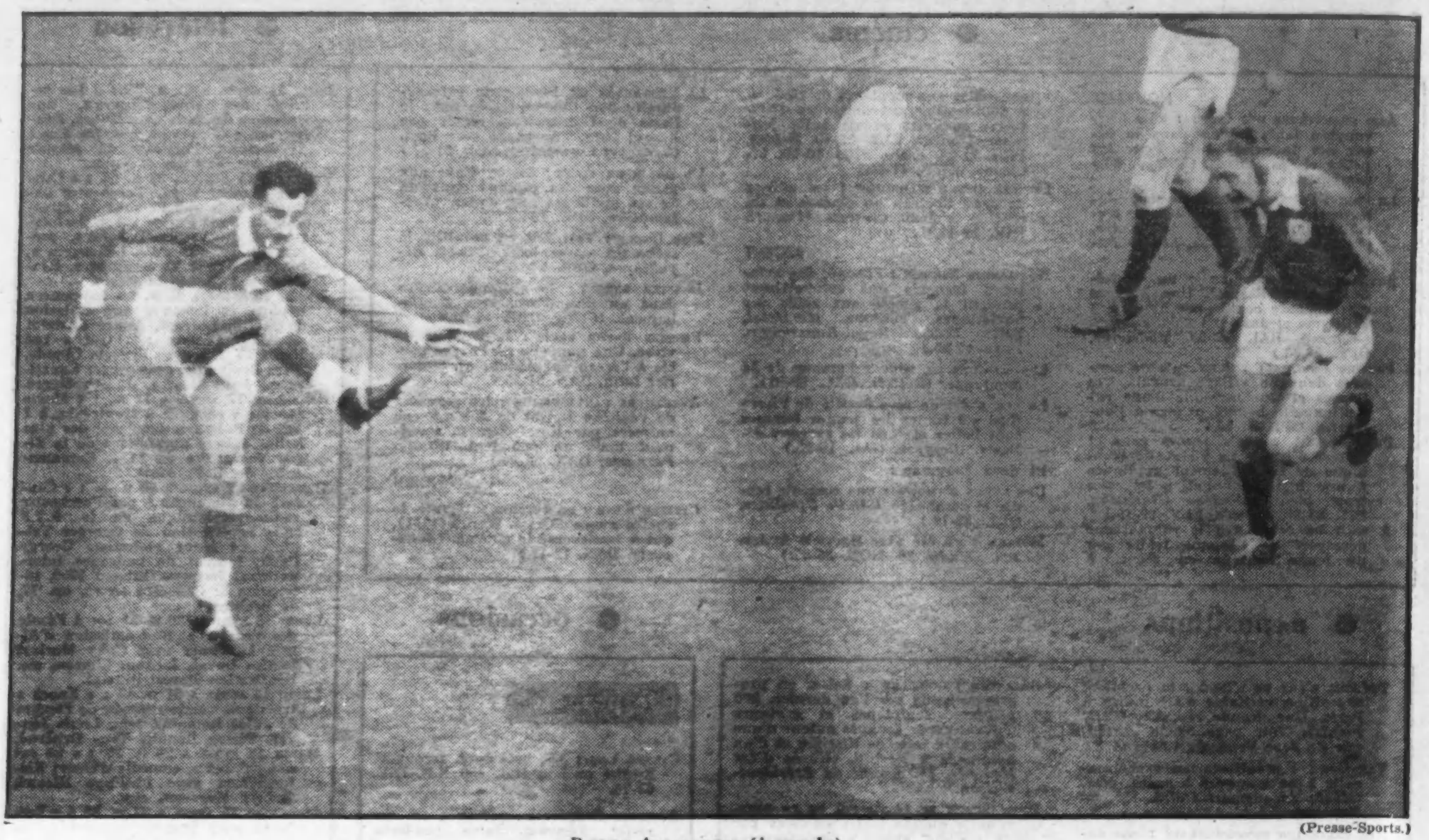
Galerie Internationale d'Art contemporain
253, rue Saint-Honoré - OPE. 32-29
MATHIEU - DEGOTTEX - COMPARD - GUIETTE
ARNOLDO et GIO POMODORO
Tableaux modernes et Arts primitifs

DENISE RENE - 124, r. La Boétie
FRUHTRUNK PEINTURES
KOSICE
SCULPTURES HYDRAULIQUES

SUR 3 ECRANS GEANTS
KINOPANORAMA
60, AV. LA MOTTE-PICQUET
Tél. : FON. 50-50
7e MOIS
2 heures en U.R.S.S.
DU 9 AU 18 AVRIL
2 MATINEES
14h30 16h50
TOUS LES JOURS
2 SOIREES
19h15 21h35

Cinémonde
publie cette semaine un reportage TROUBLANT

b.b.
TRINTIGNANT
SACHA DISTEL
CHARRIER
aime-t-elle toujours le même homme ?



(Presse-Sports.)

Pierre Albaladejo (*à gauche*).
Trois « drops » et un programme.

SPORTS

L'héritage de Lucien Mias

● *En 1957, sur quatre matches, les rugbymen du XV de France en avaient perdu quatre. Pour la deuxième année consécutive, ils viennent de remporter le Tournoi des Cinq Nations. Qu'y a-t-il de changé dans le rugby français ?*

LE rugby français est à son zénith. Après son impressionnante victoire sur l'Irlande (23-6) samedi dernier, le XV de France reste invaincu et partage la première place du Tournoi des Cinq Nations avec l'Angleterre. Déjà vainqueurs du Tournoi l'an dernier, les Tricolores améliorent encore leur performance, puisque, cette saison, ils comptent trois victoires et un match nul (7 points). Jamais ils n'ont été aussi proches du meilleur total possible (8 points pour quatre victoires). Les rugbymen français ont battu deux autres records : pour la première fois, une équipe de France a marqué plus de 20 points dans le Tournoi et Pierre Albaladéjo a été le premier joueur de rugby à réussir trois drops en match international.

Que peut faire de mieux maintenant cette équipe de France que certains spécialistes britanniques ont présentée comme *« la meilleure équipe de France et peut-être tout simplement la meilleure équipe de rugby »* ? Avec sa grande tournée en Afrique du Sud en 1958, où elle avait infligé aux célèbres Springboks leur première défaite à domicile depuis le début du siècle, l'équipe de France est entrée dans la légende du rugby. Elle vient à présent de remporter, deux saisons de suite, le Tournoi des Cinq Nations, mais son programme de l'année prochaine peut lui permettre de faire encore mieux : terminer le Tournoi avec quatre victoires, triompher des Springboks à Colombes, où ceux-ci l'écrasèrent (25-3) en 1952, enfin aller battre les non moins célèbres All Blacks l'été prochain dans la première tournée française en Nouvelle-Zélande. Redoutables épreuves pour le prestige tout neuf du XV de France, mais celui-ci peut en sortir vainqueur s'il n'oublie pas les leçons de Lucien Mias.

Car c'est sous la direction de ce très grand joueur et de ce capitaine incomparable que l'équipe de France s'est installée de façon durable au tout premier plan.

Au cours de la saison 1957, le XV de France qui avait pourtant, en 1954 et 1955, du temps de Jean Prat, terminé ex aequo en tête du Tournoi, avait subi la plus cruelle humiliation de l'après-guerre : quatre matches, quatre défaites. Les sélectionneurs avaient misé sur la classe individuelle. Une autre politique s'imposait. Par chance, Lucien Mias, forte personnalité, instituteur qui avait entrepris sa médecine après son service militaire, deuxième ligne ventripotent à 24 ans et que les sélectionneurs avaient écarté pour baisse de forme, Lucien Mias faisait reparler de lui. Dans tout le Sud-Ouest, il n'était question que de la métamorphose du grand Lucien « tombé de 115 kilos à un petit quintal ». On rappela Mias et ce fut la merveilleuse aventure. Le nouveau capitaine transforma l'équipe nationale en un véritable club, fit régner parmi les joueurs un climat de bonne humeur méridionale et sur le terrain imposa une méthode de jeu rigoureuse. Sous sa férule, les avants français firent la loi. Aujourd'hui, Mias, tenu par son travail d'externe à l'hôpital de Toulouse, a quitté le XV de France, mais le Palois François Moncla a pris avec bonheur sa succession.

120.000 licenciés

Cet esprit d'équipe, ce style personnel sont les atouts maîtres de l'équipe de France : la méthode utilisée par ses avants leur donne certainement des années d'avance sur les Britanniques. Mais les résultats des Tricolores s'expliquent aussi par la richesse du rugby français.

Les dirigeants de la F.F.R. ont su, en effet, travailler en profondeur. Le XV de France, selon les statuts de l' « International Board », n'a pas le droit d'être rassemblé plus de deux jours avant un match, ni de faire de stage : il ne faut pas trahir l'esprit d'un strict amateurisme. En revanche, la F.F.R. organise des stages d'éducateurs bénévoles réunissant nombre d'anciens champions qui sont ensuite allés enseigner le bon rugby dans leurs clubs : Matheu à Mazamet, Cazenave à Mont-de-Marsan, Dufau à Vichy, Carrère à Toulon, Barthès à Béziers, Vigier à Montferrand, etc. Le niveau du rugby s'est élevé d'une façon assez nette.

Le rugby a pénétré dans les établissements scolaires et les effectifs de la F.F.R. se sont accrus. Au dernier recensement, on approchait de 120.000 licenciés. On espère aller plus loin grâce à la propagande de la télévision. L'augmentation annuelle est d'environ cinq mille licences.

Le développement et l'amélioration du rugby ont permis au XV de France de combler aisément ses vides grâce surtout à une génération d'avants nettement supérieure à ceux que peuvent posséder les Britanniques : des piliers comme Roques ou Domenech, une troisième ligne comme Moncla, Celaya, Crauste n'ont pas leurs pareils outre-Manche et seul le grand deuxième ligne anglais Marques peut rivaliser avec Momméjat et Larrue.

Si l'on songe qu'une équipe B eût pu faire aussi bien ou presque que le XV de France, on peut dire que le rugby français mérite bien son titre (officieux) de « champion du monde ».

JEAN MEUNIER.

MÉDECINE

La dernière étape

● *Le succès d'une greffe d'un rein entre deux non-jumeaux peut ouvrir la voie à l'opération-miracle : la transplantation du cœur.*

LA grande « première » réalisée le 16 janvier dernier au Centre Médico-Chirurgical de Suresnes par le Dr René Kuss et ses collaborateurs, une greffe de rein entre deux êtres humains parents mais non jumeaux, constitue un progrès peut-être décisif sur la voie de la transplantation des organes.

Enfin se trouve franchi l'obstacle qui avait interdit jusqu'ici toute transplantation d'un individu à l'autre quand ils ne possédaient pas une identité biologique de type gemellaire ; cet obstacle était l'intolérance tissulaire, c'est-à-dire la mystérieuse réaction par laquelle l'organisme produit des anticorps qui s'attaquent au greffon étranger et l'éliminent.

Le chemin parcouru aura été remarquablement court ; la première greffe de rein pratiquée avec succès, sur des jumeaux vrais (homozygotes), ne date que de quatre ans.

Une irradiation complète

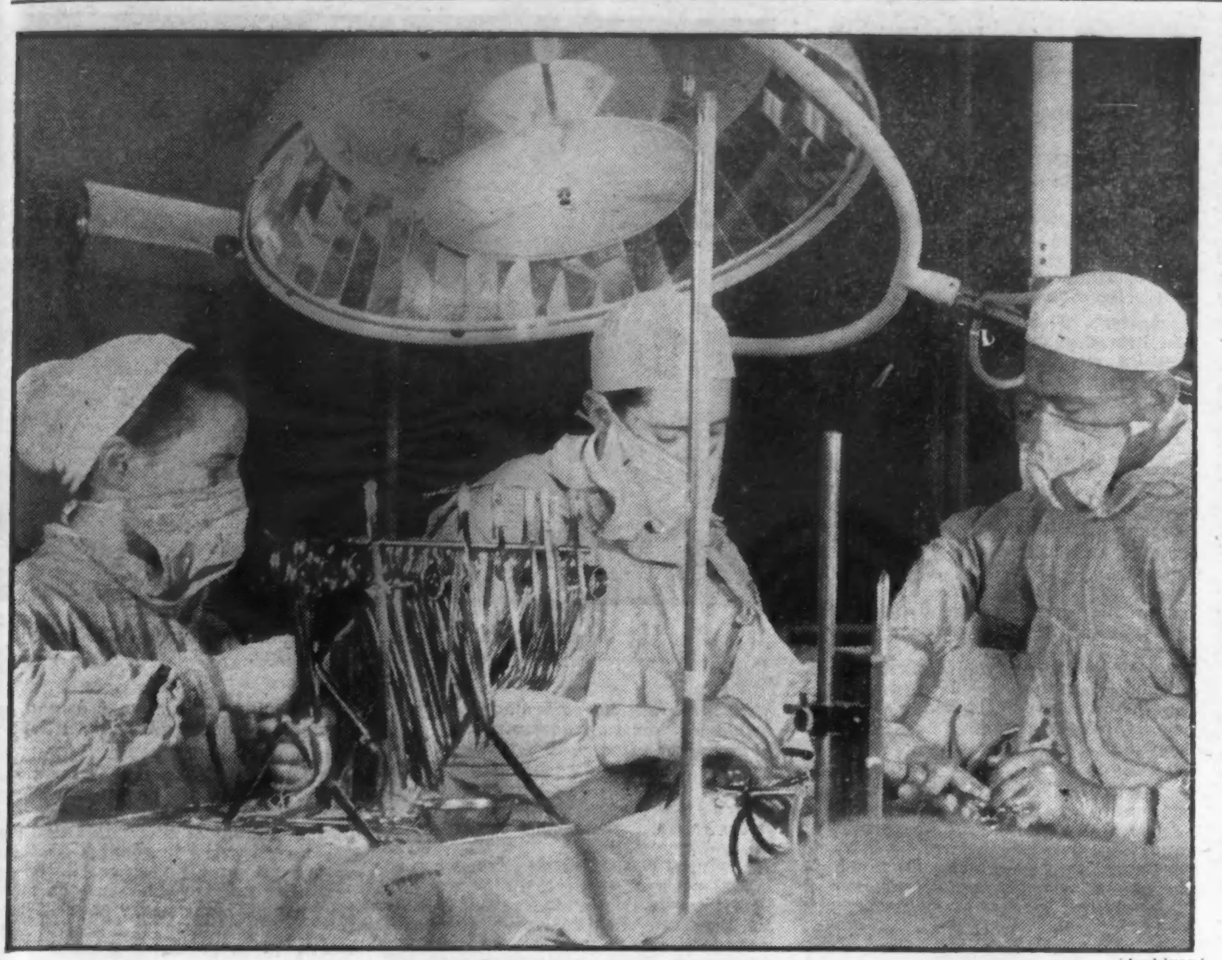
En voici les étapes :

1) En janvier 1956, deux ans après le sacrifice inutile de la mère du jeune Marius Renard, l'équipe du Dr John P. Merril, du Peter Bent Brigham Hospital de Boston, réussit, pour la première fois au monde, cette opération en transplantant le rein gauche sain de Ronald Herrick dans la fosse iliaque de son frère jumeau Richard, dont les deux reins étaient bloqués. Mais la greffe n'a pu prendre que dans la mesures où il s'agissait de frères homozygotes, c'est-à-dire issus du même œuf, nourris au même placenta et présentant par conséquent les mêmes caractères génétiques. Un problème, cependant, était résolu : celui de la technique opératoire.

2) Le 24 janvier 1959, au même hôpital de Boston, le Dr Merril réalise avec le même succès la greffe rénale entre deux faux jumeaux (hétérozygotes), c'est-à-dire entre deux frères nés de la fécondation simultanée de deux œufs distincts. Avant de recevoir le rein de son frère Andrew, John Riteris avait été soumis à une irradiation totale, à une dose calculée de manière à neutraliser sans les tuer définitivement les tissus responsables des réactions immunologiques — c'est-à-dire producteurs d'anticorps — essentiellement la moelle osseuse.

Milord présente "BLANC DE BLANC"

la chemise la plus blanche du monde en fibres nouvelles.
4 longueurs de manches — 3 ampleurs de poitrine
en exclusivité à Paris chez
MORTIMER
G.E.F.
14, RUE DE CLICHY
(près Trinité)
30, AVENUE FRANKLIN-D.-ROOSEVELT
SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE
leleu
96, BD DU MONTPARNASSE



(Archives.)

UNE OPÉRATION A CŒUR OUVERT.
Deux heures de délai.

3) C'est une opération similaire que le 29 juin 1959, le professeur Hamburger, à la tête de six équipes (trente techniciens), dont celle de l'hôpital Necker, qui avait échoué à sauver Marius Renard, parvient à mener à bien, en transplantant le rein gauche de M. André Siméon dans la fosse iliaque droite de son frère Georges Siméon qui se mourait d'urémie (1).

21 jours et 21 nuits

Comment les processus immunologiques avaient-ils été arrêtés ? Trois facteurs avaient pu jouer :

a) L'état de moindre défense d'un organisme affaibli par une affection rénale (phénomène observé chez tous les urémiques) ;

b) L'irradiation totale qui, en « sidérant » la moelle osseuse, empêche l'apparition d'anticorps ;

c) La gémellarité relative qui a permis des échanges sanguins avant la naissance et réuni exceptionnellement entre le malade et son donneur un nombre de caractéristiques communes suffisant pour équilibrer la réaction antigénique.

Si la prise de la greffe chez John Riteris et chez Georges Siméon est due aux deux premières causes, ces conditions pourront être recréées chez des individus non jumeaux. Si elle n'est due qu'à une très faible différence biologique, la portée de l'expérience reste limitée au monde des jumeaux, vrais ou faux.

C'est ce point capital que vient d'éclairer la « première » de Suresnes.

Le 16 janvier 1960, le Dr René Kuss réunit une équipe importante à l'hôpital Foch et tente de greffer sur un malade de 40 ans, atteint d'une affection rénale fulgurante et mortelle, un rein prélevé sur sa sœur cadette. Le malade a été préalablement soumis au rayonnement pénétrant de la bombe au cobalt de l'Institut Gustave-Roussy à Villejuif.

Pendant des semaines, après son irradiation, le malade a été l'objet de précautions aseptiques extraordinaires, comme ce fut le cas pour celui de Necker. Enfermé dans un bloc de réanimation entièrement stérilisé à l'aide d'un dispositif d'air conditionné, filtré, distribué sous pression, épuré par des lampes à rayons ultra-violets, médecins et infirmières ne l'approchaient que masqués et bottés. Sa nourriture était apportée à travers des sas stériles. Les sept infirmières qui l'ont veillé 21 jours et 21 nuits n'avaient aucun contact avec les malades. Cette atmosphères de claustration fut si éprouvante qu'elles ont toutes été renvoyées chez elles pour un repos prolongé dès la fin de la période d'isolement.

Privé momentanément, par l'irradiation massive, de ses globules blancs et de ses réactions de défense, le malade présentait en effet une vulnérabilité particulière aux infections. Il avait été délibérément placé dans l'état où se trouvaient les atomistes yougoslaves après leur irradiation accidentelle de l'automne 1958.

Car c'est le sensationnel sauvetage de ces Yougoslaves, réalisé le 11 novembre 1958 à la Fondation Curie par le Pr Mathé et son équipe, qui a montré la voie, et permis de passer de la première à la deuxième étape dans le domaine des greffes, singulièrement de la greffe du rein.

L'étape atteinte par le Dr Kuss et ses collaborateurs confirme la prépondérance de l'action des radiations sur le facteur génétique, puisqu'il s'agit d'une transplantation d'organe de sœur à frère non jumeaux.

Une des raisons du succès du Dr Kuss semble avoir été la nouvelle intervention qu'il a pratiquée au bout de quelques jours pour refaire les sutures vasculaires.

D'ores et déjà le fait qu'on puisse s'attaquer avec des chances de succès à la transplantation d'un organe aussi complexe, aussi délicatement vascularisé et innervé que le rein, met en évidence les immenses possibilités des techniques actuelles dans le domaine des homogreffes (d'individu à individu).

L'homme et le chien

Toutes les conditions paraissent désormais réunies pour envisager des échanges d'organes, comme le remplacement d'un cœur usé ou atteint de malformation inaltérable par un cœur sain fraîchement prélevé sur un cadavre.

1) Grâce aux méthodes de culture d'organes inaugurées par Carrel et Lindbergh et récemment perfectionnées par le Pr André Thomas, il est possible de maintenir en survie les plus gros organes, séparés du corps, et de les conserver à l'abri des processus de vieillissement et de mort qui affectent l'ensemble organique.

L'organe est placé dans un appareil à perfusion qui, à l'aide d'une pompe automatique, y fait circuler un liquide nutritif et oxygéné.

Le procédé mis au point par le Pr Thomas permet de réaliser la perfusion de gros organes dans des conditions très voisines des conditions physiologiques normales : la pompe fait office de cœur artificiel et l'oxygénation du liquide nourricier, qui peut être du véritable sang, est assurée par le jeu d'une membrane de nylon enduite d'un film de silicone et reproduisant le fonctionnement du poumon.

2) Depuis un an, la technique chirurgicale de transplantation cardiaque est expérimentée avec succès sur l'animal physiologiquement le plus proche de l'homme : le chien. En particulier, une équipe de chirurgiens et d'ingénieurs de Harvard, de l'hôpital de Boston et de l'institut de technologie du Massachusetts a greffé le cœur d'un chien sacrifié à un autre chien, après avoir imprégné l'organe de glycérine et l'avoir soumis dans une chambre sous vide à l'action de très basses températures. Le greffon a été décongelé par réchauffement au moment de son implantation dans le cou du second chien, et il a alors repris ses battements à son rythme propre, indépendamment du rythme du cœur naturel de son nouvel hôte.

Six mois à — 196°

Ces expériences complètent les essais de conservation par le froid effectués en éprouvette par le physiologiste français Louis Rey. Après avoir congelé à — 196° un cœur embryonnaire de poulet dans une solution de glycérine, le Dr Rey a gardé ce muscle à l'état cristallisé pendant six mois et lui a rendu vie et battements en le dégelant brusquement en eau tiède. Si pendant toute la durée de la congélation l'organe n'a pas évolué, il semble que la modification de sa structure physico-chimique par l'action d'un froid suffisamment intense ait entraîné une perte de spécificité qui le rend plus apte à la greffe.

3) Du point de vue opératoire, il est aujourd'hui possible d'arrêter la circulation sanguine pendant plus de deux heures — délai suffisant pour réaliser la transplantation du cœur — sans attenter à la vie de l'organisme receveur, en combinant le refroidissement du patient, pour diminuer ses besoins en oxygène, avec le cœur-poumon artificiel pour court-circuiter l'organe opéré. Le procédé mis au point depuis quelques mois par le Dr Dubost à Paris consiste à abaisser la température du sang circulant dans l'appareil et à doser le refroidissement par le réglage de l'oxygénateur. Une fois obtenue une température de 14°, voire de 12° ou même 10°, on peut arrêter complètement la circulation extracorporelle sans dommage pour l'organisme, et remettre en route le système quand la température tend à remonter.

Mais la technique opératoire du Dr Dubost nécessite la présence d'une équipe de dix-sept spécialistes. Les exploits de Necker et de Foch ont mobilisé chacun une trentaine de personnes. Leur répétition, pour ne pas encore parler de leur généralisation, soulève d'énormes problèmes pratiques et financiers, ne serait-ce que les frais entraînés par les soins post-opératoires. Le prix de revient de l'opération du 16 janvier dépasse deux millions et demi d'anciens francs. En fait, l'ère de la greffe humaine qui s'ouvrira à la chirurgie quand la biochimie aura élucidé le mystère de l'intolérance tissulaire, ne manquera pas d'entraîner, en posant avec force les questions de moyens et de personnel, un bouleversement des structures hospitalières et de la vie médicale.

THOMAS LENOIR.

(1) Voir « L'Express » du 22-10-1959.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte...

● *Henry Miller : Une nouvelle passion : le cinéma japonais*

LORSQUE le directeur de « Cinémonde » téléphona au service de presse des Editions Corrêa pour demander l'adresse de Henry Miller, membre du jury du Festival de Cannes, on répondit : « Vous vous trompez, vous devez confondre avec Arthur Miller ».

Eh bien, non ! Il s'agit d'une « idée personnelle » de M. Favre le Bret : Henry Miller, l'auteur des « Tropiques » et de « Crucifixion en rose », dont la troisième partie, « Nexus », vient de paraître en France, décernera les prix du Festival de Cannes aux côtés de Gorges Simenon, Marc Allégret, etc.

Il n'en est pas le dernier surpris. Il ne connait pas M. Fabre le Bret, qu'il doit bientôt rencontrer, et espère apprendre comment est née cette initiative.

« *Depuis toujours, j'aime le cinéma,* m'a déclaré H. Miller. *J'ai vu tous les films muets. Je crois même avoir vu le premier film, à sept ou huit ans (avant le commencement du siècle), dans une église protestante de Brooklyn. Je m'en souviens très bien : on voyait le pont de Brooklyn sous la pluie, traversé par un Chinois, avec une tresse dans le dos, et les mains cachées dans les manches. C'était tout.* »

Un Chinois de Brooklyn... C'est exactement ce à quoi ressemble H. Miller, avec ses yeux bridés, bleu clair, ses taches de rousseur, son extrême politesse.

« *L'autre jour, je suis allé à Disneyland avec les enfants. Nous sommes entrés dans un cinéma où il n'y a pas de chaises, on reste debout et l'on peut regarder sept ou huit films en même temps. C'étaient de vieux films, avec Buster Keaton, Harold Lloyd, etc. Je me suis demandé comment j'avais pu m'enthousiasmer pour toutes ces bêtises.*

« *Maintenant que j'habite la campagne, je vais moins au cinéma, car il faut faire plus de cinquante kilomètres. Ces derniers temps, ce sont surtout les films japonais qui m'ont séduit. Il y a une telle passion derrière ces visages, ces costumes, ces rites étranges... Cela nous émeut, nous touche là,* dit-il en se frappant légèrement la poitrine. *J'aime beaucoup aussi les films italiens, « Rome, ville ouverte », « Le voleur de bicyclette » ; en France, c'est surtout le comique, vous savez, le grand... Tati, « Les vacances de M. Hulot »...*

Henry Miller compte séjourner quatre mois en Europe. En août, il passera un mois à Big Sur. Puis il ira au Japon, où il restera peut-être tout l'hiver.

● *Vasco Pratolini : Pas de biographie à l'américaine*

L'ECRIVAIN italien Vasco Pratolini, auteur de nombreux romans, dont « La Chronique des pauvres amants », qui fut adaptée à l'écran par le metteur en scène italien Lizzani, vient de terminer le second tome de sa trilogie « Chroniques italiennes », qui paraîtra cette année chez Albin Michel.

A Paris pour quelques jours, mais en touriste, Vasco Pratolini, 47 ans, est un monsieur cordial aux gestes arrondis, qui comprend le français, mais ne sait parler que l'italien.

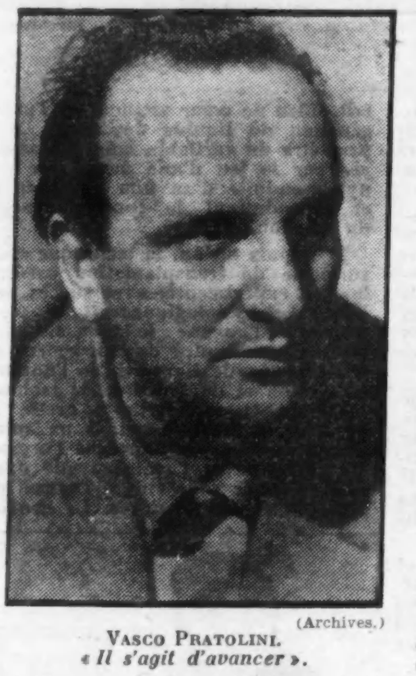
Né à Florence, de parents très modestes, il fut tour à tour apprenti typographe, liftier, garçon de café, etc.

A 18 ans, il décida d'écrire et commença à étudier. A 28 ans, il publiait son premier livre.

Elio Vittorini, « *un des hommes les plus intelligents et les plus honnêtes de la littérature italienne* », l'a beaucoup aidé et encouragé dans ses débuts. Mais il n'aime pas parler de ses difficultés : « *C'est se créer une autobiographie à l'américaine* », dit-il.

L'un des chefs de la résistance à Rome pendant la période fasciste, sympathisant communiste, Pratolini continue d'être d'accord avec les idées et l'action de la gauche italienne.

Les trois tomes des « Chroniques italiennes » commencent au lendemain de l'unité italienne et se terminent après la dernière guerre. « *Dans le premier tome, je raconte l'histoire de la classe ouvrière qui commence à s'organiser, à prendre conscience*



VASCO PRATOLINI. (Archives.)
« Il s'agit d'avancer ».

d'elle-même, parce que je pense que cette classe caractérisait l'Italie pendant cette période. Dans le second tome (1910-1930), je parle de la bourgeoisie, sur laquelle s'est fondé le fascisme. Dans le dernier tome (1930-1950), je parlerai du drame de cette génération qui fut embrigadée dans le fascisme dans sa jeunesse. »

Pour Pratolini, « *la polémique autour de la notion d'engagement est dépassée. La littérature est engagée ou ce n'est pas de la littérature. Les écrivains italiens ne se préoccupent plus de changer de route, mais d'avancer. Ils suivent l'aventure de l'homme* ».

Malgré son respect pour certains écrivains de l'école du regard, Nathalie Sarraute en particulier, il considère le Nouveau Roman « *comme une littérature d'évasion sous un prétexte avant-gardiste. Une tentative pour démontrer que l'homme n'est pas le centre de la vie, mais le sujet des objets, une façon d'escamoter le problème...* »

(U. F. P.)
MAURICE THOREZ AVEC ANNE-MARIE DE VILAINE.
Sur de Gaulle et Staline.

● *Maurice Thorez : Réédition revue et corrigée*

« J'*AI complété la précédente édition par la période qui va de* 1949 *au* 8 *février* 1960, *j'ai apporté des précisions par-ci par-là, mais je n'ai nulle part modifié mon jugement* », m'a raconté Maurice Thorez, la semaine dernière, dans un salon de l'hôtel Lutétia, au cours d'une réception donnée à l'occasion de la nouvelle édition de son autobiographie « Fils du peuple », qui commence par son enfance de « fils et petit-fils de mineur » et se termine de nos jours.

Assis sagement autour des tables, ou groupés dans le fond de la salle près du buffet, les invités — parmi lesquels je n'ai guère reconnu que Aragon et Elsa — avaient laissé entre eux et Maurice Thorez, auprès duquel j'étais venue, bravement, m'asseoir, un grand espace vide. Un regard bleu très clair, direct, M. Thorez, souriant, m'a tout de suite mise à l'aise, en me donnant avec une grande cordialité l'impression d'être de plain-pied avec lui. Au bout de vingt minutes, Mme Jeannette Vermeersch venait interrompre notre entretien en rappelant à son mari qu'il n'avait pas encore salué ses autres invités...

« *Tenez, par exemple,* me disait Maurice Thorez, *j'ai reproduit intégralement les deux pages du portrait du général de Gaulle. Les dix ans écoulés n'ont rien changé à mon opinion...* » — dont voici l'essentiel :

« Hautain, n'aimant pas les hommes, affichant pour le peuple un « mépris de fer », imbu de sa supériorité, entouré d'une cour d'aventuriers et de flatteurs, dont il n'écoutait d'ailleurs pas les conseils, le général de Gaulle se prenait pour un de ces héros prédestinés qui bouleversent l'Histoire. La France, à ses yeux, ce n'était pas le peuple des usines et des champs, c'était lui-même... Le général devait bientôt apparaître sous son véritable jour : un réactionnaire avec tous les préjugés de sa caste... Qu'espérait de Gaulle, en démissionnant le 20 janvier 1946 ? Il espérait provoquer le chaos et revenir bientôt en nouvel « homme providentiel », nanti, cette fois, des pleins pouvoirs. Après un court silence, il allait entreprendre à travers le pays une vaste campagne d'agitation... Soutenu par des hommes de main qui n'hésitèrent pas, en maintes occasions, à tirer sur les patriotes et à abattre d'anciens résistants, comme à Grenoble, de Gaulle prenait de plus en plus figure de chef factieux. »

Si le jugement de M. Thorez sur de Gaulle n'a pas changé, celui qu'il porte sur Staline au moment de sa mort, dans un des nouveaux chapitres, tout en restant positif sur certains points (« Staline a été un éminent théoricien du marxisme, un grand organisateur, un grand combattant du communisme ») apporte des réserves importantes :

« ...Staline a commis des fautes sérieuses... Les succès et les éloges lui ont tourné la tête... Staline a eu le tort de mettre au premier plan la thèse de l'aggravation de la lutte des classes en 1937, à un moment où les classes exploiteuses étaient éliminées en U.R.S.S.... Il a commis des erreurs dans l'appréciation de la situation stratégique à la veille du déclenchement des opérations militaires. Ses fautes ont causé un préjudice grave au peuple soviétique et au mouvement ouvrier... »

« *J'ai également précisé au moment du Front populaire,* reprend M. Thorez, *que j'étais pour la participation de nos ministres au gouvernement. Les camarades étaient d'un avis différent, je me suis incliné.* »

(Dans la précédente version, M. Tho-

Deux documents essentiels
pour l'histoire de notre temps

Avant la Conférence au sommet - L'Amérique en face de la nouvelle Russie

AVERELL HARRIMAN
ANCIEN AMBASSADEUR DES ETATS-UNIS EN U.R.S.S.

PAIX AVEC LA RUSSIE

illustré de 20 héliogravures

La première étude consacrée à la stratégie et aux techniques du débarquement

JOHN FRAYN TURNER

HISTOIRE DU DÉBARQUEMENT

Précédé d'une introduction de Jacques MORDAL

illustré de 44 héliogravures

ARTHAUD

POUR CONNAITRE CHAQUE SEMAINE
LES ANALYSES POLITIQUES - LES POSITIONS
LES CAMPAGNES - L'ACTION DU

PSU

PARTI SOCIALISTE UNIFIÉ

REGULIEREMENT
LISEZ
SON
HEBDOMADAIRE

Abonnement :
Un an .... 19 NF
Six mois .... 10 NF

TRIBUNE SOCIALISTE
54, boulevard Garibaldi
PARIS (15e)
C.C.P. 5.826-65

TRIBUNE Socialiste

rez écrivait : « Nous n'estimions pas opportune la présence des communistes dans le gouvernement. Elle serait exploitée par les ennemis du peuple ; elle servirait de prétexte à des campagnes d'affolement et risquerait d'amoindrir les forces du Front populaire... »

A peine perceptibles, quelques autres corrections modifient certains passages de la précédente édition, concernant Staline. Dans le chapitre consacré à la guerre (dernière édition), M. Thorez écrit : « Le 19 novembre 1942, l'Armée rouge prenait l'offensive devant Stalingrad », supprimant « d'après les plans de Staline lui-même », qui figurait dans l'ancienne édition.

C'est la quatrième fois que l'on réédite « Fils du peuple ». Le premier tirage est de 20.000 exemplaires. Les trois éditions précédentes : en 1937, 1949 et 1954, se sont vendues, ensemble, à 650.000 exemplaires.

A.-M. DE VILAINE.

ESSAIS

« Histoire et conscience de classe »
« La signification présente du réalisme critique »
par Georges Lukacs

● *Admiré par Thomas Mann, condamné par Staline : un des plus grands penseurs marxistes vivants.*

« *IL apparut que l'étranger qui pouvait avoir l'âge de Settenbrini était son voisin : le second sous-locataire du tailleur pour dames Lukacek, un nommé Naphta, autant que le comprirent les jeunes gens. C'était un petit homme maigre, rasé, d'une laideur si aiguë, on serait tenté de dire : si corrosive... Tout était acéré en lui...* » La légende veut que ce personnage qui intervient au milieu de « La Montagne magique » de Thomas Mann soit, par certains de ses traits, le philosophe hongrois Georg Lukacs. Deux traductions appellent aujourd'hui l'attention sur la carrière et la pensée d'un des idéologues les plus surprenants de ce moment...

Heidegger et Bela Kun

Le jeune philosophe hongrois n'était pas un inconnu lorsqu'il arriva en Allemagne aux alentours de 1910 : il venait de publier un essai sur « L'Evolution du drame moderne » qui lui donna accès aux brillants groupes intellectuels qui entouraient Max Weber, Simmel, Jaspers ou son contemporain Heidegger.

Dans ce climat de haute réflexion phénoménologique et hégélienne, Lukacs publie deux livres sous le nom de *von* Lukacs : « L'Ame et les Formes » et « La Métaphysique de la Tragédie ». Ce dernier ouvrage le met en rapport avec Thomas Mann et les deux hommes resteront liés par une estime réciproque.

En 1914, Lukacs remet en question sa pensée de jeunesse, rentre en Hongrie, adhère au parti communiste naissant et devient commissaire à la Culture dans l'éphémère « République soviétique » de Bela Kun. La répression militaire le contraint à fuir à Vienne. C'est là qu'il écrit cette « Histoire et conscience de classe » (1) que Kostas Axelos vient de présenter au public français.

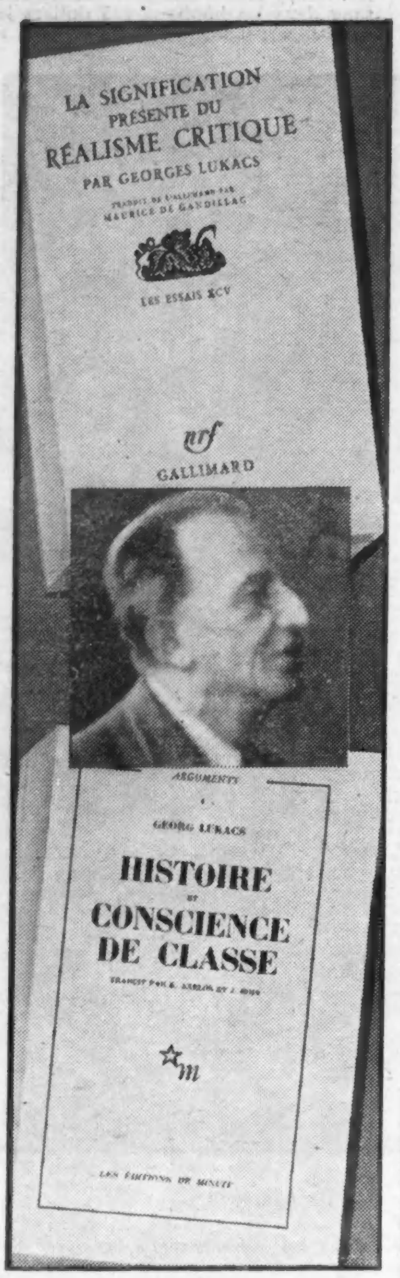
Le nazisme le fait fuir à Moscou, qu'il ne quittera qu'après la libération de sa patrie. A ce moment, il publie les très nombreux travaux qu'il a écrits durant ces années de réflexion et qui sont consacrés à l'histoire de la littérature.

Sa gloire est grande. Trop grande sans doute et son succès en Occident trop profond. La dernière répression stalinienne le prend pour cible : Lukacs écrit autocritique sur autocritique et publie « La Destruction de la raison » (2).

Pourtant, il se trouve tout naturellement porté à la tête du gouvernement par le « cercle Petöfi », dans le cabinet Nagy dont il partage les illusions sur un socialisme marxiste indépendant. On connaît la suite, la fuite à l'ambassade de Yougoslavie, son enlèvement par les Russes, sa déportation en Roumanie...

Cette fois, le vieil homme n'a pas fait d'autocritique. Mis à la retraite, il mène une vie effacée dans le pays dont il est le plus illustre représentant.

Thomas Mann évoquait ces « individualités de grand format » dont le destin est en marge de celui des autres hommes. Kostas Axelos a également raison d'évoquer dans sa préface le « Galilée » de Brecht qui s'écrie : « Un homme tel que moi ne conserve sa dignité qu'en rampant à plat ventre ».



GEORGES LUKACS.
Imperméable à Kafka et à Proust.

Fétiches et ombres

Lukacs, dans « Histoire et Conscience de classe », part de la pensée de Marx elle-même, non de celle des marxistes qui embrouillent tout. C'est qu'il prétend retrouver le sens profond de la raison dialectique et, pour ainsi dire, son noyau essentiel.

Aussi s'attache-t-il à la conscience de classe, à la naissance de l'esprit dans les limites de la division sociale du travail et de la propriété privée, comme pour prolonger « Le Capital » que la mort de Marx avait laissé inachevé.

On ne peut ici résumer ce livre dont la richesse est grande, tout au plus rappeler les thèmes du chapitre principal, « la réification et la conscience du prolétariat ». Lukacs tente d'y ressaisir le sens de la vie et de l'esprit dans le mécanisme de la structure marchande propre à la civilisation industrielle. On reconnaît ici le disciple de Max Weber et de Simmel, soucieux d'examiner les attitudes mentales au même titre que les implications économiques.

Dans les « structures marchandes », la conscience de l'homme est mutilée; elle souffre d'une souffrance infinie mais dont les causes sont limitées par le mystère même de la circulation des produits. Au mouvement de la « plus-value » répond en effet un mouvement de destruction de l'existence qui transforme l'homme en « chose ».

L'homme - chose, c'est - à - dire l'homme « réifié », est malade car il est arraché à lui-même et son existence semble lui promettre la plénitude quand elle est encore emprisonnée dans d'étroites limites. Aussi projette-t-il son supplément d'être dans des fétiches et des ombres. Ainsi naissent les mythes de ce monde qui, agissant à leur tour sur l'homme et la structure marchande tout entière, constituent alors, au niveau le plus élevé, la société et la « culture » industrielles.

Il faut briser la structure marchande elle-même pour qu'apparaisse dans sa plénitude la liberté humaine dont nous ne savons point ce qu'elle sera puisque nous sommes encore embrouillés dans le monde marchand.

Ainsi se développe la première phase de la prise de conscience marxiste...

L'histoire commence pour le prolétaire lorsqu'il se dévoile à lui-même la nécessité qu'il subit. Mais cette histoire est encore celle de la bourgeoisie et la conscience que le prolétaire prend de sa condition, aussi longtemps que sa condition n'a pas été transformée à l'échelle planétaire, est seulement provisoire.

L'objet matériel, le monde que voit le prolétaire, même révolutionnaire, est encore un objet et un monde bourgeois. Et, sans doute, à l'histoire de la conscience bourgeoise empêtrée dans ses difficultés et ses mystères (insondables pour elle), répond une longue histoire, à peine commencée, celle du prolétaire se délivrant peu à peu de sa « réification ».

Si Lukacs avait été un artiste, il est vraisemblable qu'il n'en serait pas resté là. Dans une optique semblable, Dos Passosa, lui aussi, longuement décrit la « réification » de l'homme. Mais l'homme devenant action et pensée au niveau individuel.

Lui, Lukacs, a été condamné à rêver à cette aventure de l'art. Sa nostalgie s'exprime tout au long des grands textes qu'il publie sur Goethe, Kleist, Thomas Mann, etc. C'est qu'il rivalise avec les romanciers en rêvant d'une méditation imaginaire qui l'eût délivré de la nécessité de confronter sa métaphysique à la pensée *actuelle* de ceux qui prétendent représenter les intentions profondes du prolétariat.

Car c'est ici que gît la vraie difficulté : Lukacs doit répondre de sa pensée devant une pensée partielle — la tactique du Bureau politique. Il ne le discute pas. Il éprouve silencieusement, depuis que son « Histoire et Conscience de classe » a été condamnée par des hommes, condamnés depuis par Staline, le malheur même de la conscience qu'il accordait au penseur bourgeois. Libre à lui d'imaginer que ce malheur est compensé par la certitude utopique d'une transition nécessaire !

Brecht, artiste, s'est mieux tiré des difficultés momentanées du communisme : dans le monde où le procès politique est devenu la seule manifestation culturelle et esthétique, il place le procès au centre de son théâtre et chacune de ses pièces est, comme celles d'Eschyle, un tribunal.

Le mythe réaliste

Lukacs n'avait pas ce recours. Il ne pouvait renverser les termes du problème dans l'imaginaire, il fut donc condamné à imaginer des variations autour du problème. « La signi-

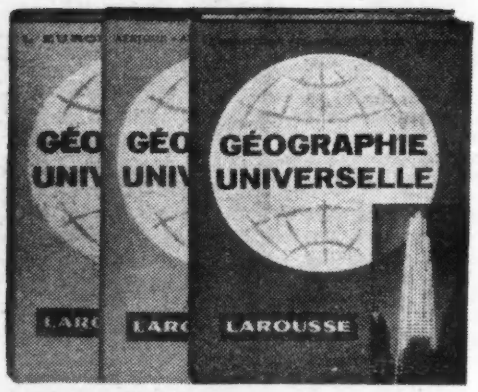
→

(1) Ed. de Minuit, Coll. de la revue « Arguments », trad. Kostas Axelos et J. Bois, 383 pages, 19 NF.

(2) Traduit aux Editions de l'Arche.

profitez des derniers jours du

prix de faveur



GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LAROUSSE

en 3 volumes

sous la direction de Pierre Deffontaines, agrégé d'histoire et de géographie, avec la collaboration de Mariel Jean-Brunhes-Delamarre et de 62 spécialistes.

Le Tome III et dernier vient de paraître : Extrême-Orient, Plaines Eurasiatiques, Amérique. Ainsi s'achève un passionnant tour du monde : pays, paysages et leurs habitants. Cartographie originale; admirables illustrations.

Un texte facile à lire, mais qui fait autorité; un livre d'évasion aussi bien qu'un livre de référence et qui instruit.

*

dans la même collection
paraît actuellement par fascicules
prix de faveur de souscription

HISTOIRE UNIVERSELLE

en 2 volumes - sous la direction de Marcel Dunan, membre de l'Institut.
Toute l'aventure humaine : époque par époque, l'évolution historique des peuples du monde.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

COLLECTION IN-QUARTO LAROUSSE

fication présente du réalisme critique » (3) dont M. de Gandillac vient de donner une belle traduction est comme l'aboutissement de ce mal inhérent à la conscience de Lukacs.

A lire cet essai consternant, on est effaré : quoi ! s'agit-il du même homme qui a écrit « Histoire et Conscience de classe » ? Le stalinisme a-t-il été capable de faire *cela* avec une des plus hautes intelligences de ce temps ?

D'où vient cette incompréhension totale de Kafka, de Musil, de Broch, de Proust ? D'où vient que l'étude sur Thomas Mann soit tellement plus faible que celles que Lukacs a consacrées jadis à son ami ? Pourquoi cette valorisation brutale d'auteurs soviétiques qui, mis à part Cholokhov, ne sont pas de grands écrivains ? Pourquoi Lawrence et Miller sont-ils réduits au rôle de pornographes officiels de la bourgeoisie ?

Alors, il faut relire le livre avec attention et le déchiffrer comme un palimpseste : on y verra Lukacs subir les conséquences de cette excessive valorisation de la conscience métaphysique (que nous avons constatée dans « Histoire et Conscience de classe ») et transporter sur les représentants actuels de la classe ouvrière la raison elle-même. C'est pour cela qu'il admet cette distinction scolastique entre littérature bourgeoise, littérature bourgeoise consciente de sa décadence, littérature prolétarienne inconsciente et littérature prolétarienne consciente...

Et une lecture complète nous livre alors un secret plus profond : le grand rêve de Lukacs, le seul auquel il n'ait jamais renoncé et qui a justifié à ses yeux tous ses reniements, est une certitude religieuse, quasi mystique, dans la plénitude existentielle promise à l'homme par l'Histoire. Ce grand rêve explique et excuse que Lukacs classe les artistes en deux groupes : ceux qui élargissent l'expérience humaine et ceux qui l'appauvrissent.

Ainsi présenté, ce livre sur le réalisme critique doit être dépouillé des idéologies partielles qui l'encombrent. D'abord il ne s'agit plus de ce réalisme confus qui signifie n'importe quoi, mais de la frémissante expérience de l'homme qui, à travers l'imaginaire, se cherche et se perd. L'homme alors trouverait dans l'art une consolation au malheur de sa condition limitée et, justement, c'est de n'être pas artiste qui a manqué à Lukacs...

Du moins, au vieillard de Budapest qui, pour la première fois, n'a pas troqué sa liberté contre une autocritique, faut-il ne pas ménager le respect qu'on doit à une conscience douloureuse et déchirée.

JEAN DUVIGNAUD.

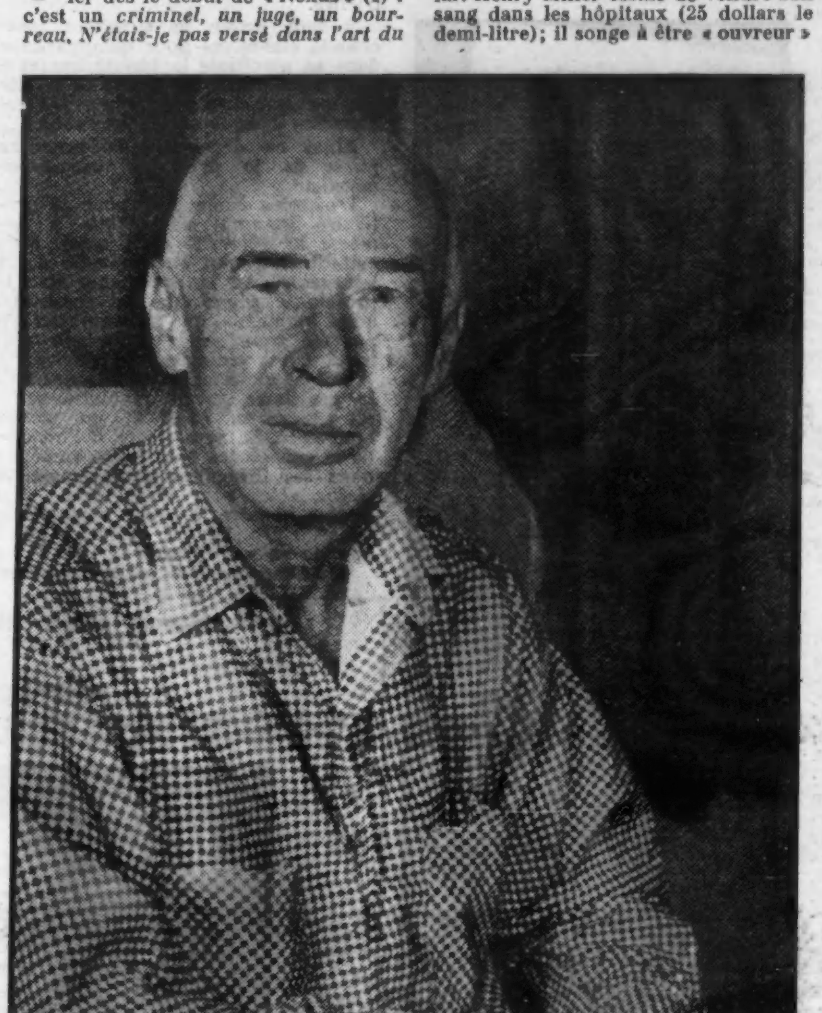
(3) Ed. Gallimard. Trad. M. de Gandillac, 276 pages, 9 NF.

ROMANS

« Nexus », par Henry Miller

● *Le début d'un voyage au bout de la nuit dont l'auteur a déjà raconté la fin*

UN écrivain ? se demande Henry Miller dès le début de « Nexus » (1) : c'est un *criminel, un juge, un bourreau. N'étais-je pas versé dans l'art du mensonge depuis l'enfance ? Ne suis-je pas perclus de traumas et de complexes ? N'ai-je pas été souillé de toutes les fautes et de tous les péchés d'un moine du moyen âge ? Quoi de plus naturel, de plus compréhensible, de plus humain et pardonnable que ces monstrueuses divagations du poète solitaire ?* Ces monstrueuses divagations du poète solitaire, Henry Miller en a entrepris l'exploration quasi systématique à travers le récit de sa propre existence — récit auquel il a déjà consacré les « Tropiques » et « Crucifixion en rose », dont « Nexus », après « Sexus » et « Plexus », est le troisième volet. Avec l'obstination d'une taupe qui creuse son tunnel, Henry Miller fouille son passé, le perfore de mille galeries : il continue sa lutte pour la recherche de *sa* vérité, de *la* vérité. Le but de la littérature n'est-il pas d'aider l'homme à se connaître, et à fortifier sa foi en lui, quelle que soit l'horreur de ce qu'il découvre ?



(Archives.)

HENRY MILLER.
« Un criminel, un juge, un bourreau ».

New York, à l'époque du triomphe de Lindbergh et de la prohibition. La bohème de Greenwich Village. Henry Miller est un de ces « artistes » torturés nuit et jour par leur vocation, et auxquels il manque toujours quatre-vingt-dix-neuf cents pour faire un dollar. Henry Miller essaie de vendre son sang dans les hôpitaux (25 dollars le demi-litre); il songe à être « ouvreur » dans un « burlesque », garçon d'ascenseur ; il se retrouve un moment fossoyeur, puis bureaucrate à l'administration des parcs de la ville. La plupart du temps, il parasite, tantôt aux crochets d'admirables amis un peu fous qui rêvent de *se* réaliser à travers l'écrivain Henry Miller, tantôt entretenu par Mona, sa femme, qui est un des personnages les plus attachants de la littérature américaine d'aujourd'hui.

Qu'on ne s'attende pas à une description pittoresque de New York pendant les années folles. Ce n'est pas cela qui intéresse Miller, c'est Miller enfoui au plus profond de l'enfer d'une grande ville, ce cauchemar climatisé, que double l'enfer d'un grand amour, celui de Miller pour Mona.

(1) Ed. Buchet-Chastel, 458 p., 16,50 N.F.

On comprend que Henry Miller rêve de s'évader. Il rêve même de vider cet immense désert appelé l'Amérique, de le nettoyer de tous ses visages pâles, d'arrêter cette absurde agitation. Ah ! restituer le continent aux Indiens... Recommencer tout. A zéro. Ce n'est pas que Miller ne se sente pas Américain. Il l'est, mais il lit trop et ne va pas à l'église. Ce n'est donc pas un bon Américain. Au fait, il est fait pour un autre monde, le vieux ; il partira pour l'Europe. En Europe, tout est différent, et c'est de cela que Miller a besoin : quelque chose de différent de l'Amérique. L'impression qu'il a de se trouver hors la loi en Amérique, en porte-à-faux, est si forte qu'il se sent *juif*, Isaac Poussière.

Un clown et une maboule

Au fond du trou foré dans les horreurs familières, Miller connait une existence faite de scènes extravagantes, navrantes ou bouffonnes. Mona est violemment amoureuse de Stasia, femme peintre, qui entend être Picasso ou rien, et qui est, en attendant, ce que Freud appelle une « perverse polymorphe ». Coincé entre ces deux femelles délirantes, Miller s'abandonne au fleuve de ses phantasmes et de ses boues. Têtu, pitoyable, admirable, il se débat dans un univers labyrinthique (Nexus signifie à la fois étreinte et complications), composé de misère, de supercherie, de falsifications. Miller piétine, rabâche, ressasse avec tant d'acharnement et un tel appétit de lucidité que son tunnel finit par déboucher, sinon sur le jour, du moins sur une espèce de lumière : il partira pour l'Europe.

Il est proprement passionnant de voir fonctionner ce que Miller appelle sa « machine mentale ». Le récit, heurté, violent, est souvent coupé de méditations torrentielles sur l'amour, l'art, la civilisation, le travail de l'écrivain, son apprentissage et ses lectures (« Nexus » chante un hymne à Dostoïevski). Au fur et à mesure que se développe l'œuvre de Miller, elle se présente de plus en plus — au-delà d'une apparence « scandaleuse » à laquelle s'arrêtent les seuls imbéciles — comme un réconfortant acte de foi dans la vie : Miller se révèle le seul écrivain moderne à être, dans le sens plein du terme, *rabelaisien*, c'est-à-dire rangeant la grossièreté de la vision et du langage (ce que les imbéciles précités appellent la pornographie) au service d'une conception résolument humaniste de l'univers et d'un optimisme violent.

Quant à son art poétique (art poétique étant aussi synonyme d'art de vivre), le voici en deux citations : « *Plonge tout au fond et ne remonte pas !... ce n'est que dans les tranquilles profondeurs que l'on peut voir et entendre, se mouvoir et être. Quelle bénédiction de descendre tout au fond de son être et de ne plus bouger !* »

Et : « *Pourquoi suis-je obsédé par la vérité ? Et la réponse me vint spontanément, nette et sans bavure : parce qu'il y n'y a que la vérité et rien d'autre que la vérité. Mais une toute petite voix m'objectait : il y a aussi la littérature. Au diable la littérature ! Le livre de la vie, voilà ce que j'écrivais.* »

JEAN-LOUIS BORY.

Fini le Guide de "Papa"
A VOYAGE MODERNE
GUIDE MODERNE
FODOR
joint à la documentation habituelle mille renseignements pratiques qui épargnent tous tracas.
GRÈCE
parus dans la même série
HOLLANDE - ITALIE - SUISSE - YOUGOSLAVIE
ALLEMAGNE - AUTRICHE - GRANDE-BRETAGNE
ESPAGNE ET PORTUGAL
Dans toutes les librairies
Exclusivité VILO

ÉDITIONS SOCIALES
l'histoire vécue des débuts du siècle à nos jours
FILS DU PEUPLE
Maurice Thorez
nouvelle édition revue et mise à jour
un volume 372 pages 24 illustr. 5NF
EN LIBRAIRIE ET
ODÉON-DIFFUSION — 24, RUE RACINE — PARIS 6e

Vous ne pouvez plus ignorer...
SAKI
le plus grand humoriste anglais
lisez ses "MEILLEURES NOUVELLES" présentées par Graham Greene
ROBERT LAFFONT

Trois romancières

● *Un but mais pas de chemin.*

PROMENEUR à la curiosité jamais satisfaite, le liseur de romans avance sur la route où le conduit la main sournoise du romancier. Ce n'est pas le dénouement qui compte, mais le plaisir d'aller vers lui. L'issue la plus banale — la mort, un mariage — fera l'affaire, du moment que chaque pas renouvelle ce plaisir.

Ainsi l'amateur le plus naïf ne se fera-t-il aucune illusion sur le sort qui attend, au terme de leur fuite, la vieille Om Hassan et son petit-fils malade du choléra. L'aube du « Sixième Jour » ne peut se lever que sur un cadavre. Le roman d'Andrée Chedid (1) est une histoire sans histoire : on sait bien qu'il n'y a pas de miracle dans les vrais romans. A ceci près que l'œuvre réussie est elle-même miracle. La beauté du récit se mesure à cet éveil de l'imagination qui fait de la lecture une attente heureuse. Nous devinons ce qui va arriver et pourtant nous l'attendons. Comment le romancier parvient-il à nous mettre en état d'alerte, on le voit d'autant mieux ici que les moyens utilisés sont plus simples. La folle obstination de la vieille qui espère, en arrachant l'enfant aux infirmiers, l'arracher aussi à la mort rend immédiatement sensible le mouvement imaginaire dont le roman est l'histoire symbolique. Ce thème de la *traversée* — marche clandestine, voyage accompli au milieu d'un monde qui assiste impavide ou hostile à l'entreprise — se retrouve dans tous les romans de « conquête » et d' « apprentissage ». « Il y a un but, dit Kafka, mais pas de chemin. » Le romancier invente le chemin. Celui que trace sous nos yeux Andrée Chedid est discret et poétique. On y rencontre des mendiants, un étudiant, un montreur de singes, une noce, un barbier — tous personnages fugitifs et cocasses qui dessinent, à l'arrière-plan du livre, le décor d'un Orient immobile, pour qui misère et mort sont compagnes quotidiennes et où il n'est pas difficile de reconnaître la réalité même.

(New-York Times.)

« Cesse donc de te plaindre et commence à prendre des notes pour ton livre. »

Le secret d'un charme

Plus sombre et plus romanesque à la fois, le chemin d'Irène Monesi, dans « Cet acte tendre » (2), aboutit, lui aussi, à la mort. L'enfance de Charles a été marquée par un accident : la mort de ses parents. Mais il les avait déjà perdus avant de les voir disparaître dans la tourmente de la guerre. L'oubli dont il s'est toujours senti victime, un professeur qui l'adopte parviendra à le combler un moment. Mais Herzen, bientôt, se marie, et c'est comme si Charles était oublié une seconde fois. L'adolescent tourne alors ses regards vers une beauté italienne, Laura Zanucci, hautaine et fragile comme une héroïne de Gobineau, qui l'éconduit avec un sourire. « Berné, repoussé fermement du monde des adultes », il ne lui reste plus qu'à mourir.

La grâce sévère de ce roman ne se laisse pas facilement cerner. On y trouvera des longueurs, des maladresses ; mais on sera saisi par la force avec laquelle cette romancière encore inconnue sait conduire son récit, plus encore par l'aisance avec laquelle elle passe de la plainte à l'espérance, d'un romanesque de la solitude à un romanesque de la passion. Les deux scènes où Charles essaie de persuader Laura de l'aimer offrent le rare exemple d'un lyrisme exact. Et voici peut-être le secret de ce charme : une certaine audace, non pas dans les sentiments ou les propos, mais dans l'écriture, une liberté dont le roman actuel — si bien surveillé par ses propres créateurs — a perdu l'habitude. Irène Monesi écrit vivement, amplement, et l'on éprouve à la lire le sentiment de curiosité mêlé d'inquiétude que donnent, dès le premier regard, certains êtres à la sensibilité excessive.

Une jeune fille curieuse

Le récit d'Anne-Marie Supervielle, « La Quinta » (3), dénote une sensibilité non moins aiguë, mais, à coup sûr, plus dominée. Il y a de l'exercice intellectuel dans cette histoire gracieuse autant que perverse d'une jeune fille de seize ans qui, le jour, fait de la balançoire avec ses cousines, et, la nuit, reçoit la visite d'un amant inconnu. Comme Anne-Marie Supervielle est adroite et qu'elle écrit naturellement dans une langue précise et poétique, son petit conte se lit avec plaisir. Comme tous les contes, il comporte une moralité. D'ordinaire celle-ci ne nous apprend rien, parce qu'elle est trop explicite. J'en vois une à « La Quinta » qui justifierait que ce récit séduisant fasse aussi réfléchir. L'amant nocturne, invisible et muet, c'est l'*autre*, dont le romancier et le lecteur — sur cette route dont je parlais — poursuivent vainement l'image, l'autre qui est l'impossible devenu réel, qui fait imaginer, donc vivre. Que la jeune fille trop curieuse allume la lampe, et l'autre, dévoilé, deviendra ce qu'il est : quelqu'un. Quelqu'un, c'est un personnage sur qui l'on s'interroge et avec qui l'on peut communiquer, mais en qui il faut renoncer à se fondre : vous ou moi, le familier, le voisin, le prochain. La lumière revenue marque la fin du romanesque, et si Mira ne se réfugie pas dans la mort, c'est sans doute qu'elle mettait un certain humour à se laisser aimer ; c'est aussi qu'autour d'elle, trop de bras confortables se tendent, prêts à lui assurer un oubli sans souffrances. Les poèmes innocents de l'oncle Hipolito, ses fantaisies vestimentaires et ses soupirs indignés sont tout ce qu'une société bien tenue peut se permettre en fait d' « autre ». La mort ici s'appelle convenances et compromis. Mais l'existence ne commence-t-elle pas au moment où l'on a accepté de mourir, autrement dit : de ne jamais se perdre ?

Tranquille chez Andrée Chedid, orageuse chez Irène Monesi, narquoise et mélancolique chez Anne-Marie Supervielle, la même loi s'affirme qui veut que le roman mène à sa propre négation en nous rendant au monde quotidien. C'est pourquoi, finalement, le dénouement compte si peu.

BERNARD PINGAUD.

(1) Ed. Julliard, 192 pages, 7,50 N.F.

(2) Ed. Buchet-Chastel, 236 pages, 6,90 N.F.

(3) Ed. Julliard, 168 pages, 6,60 N.F.

RJ

ANDRÉE CHÉDID, une voix pure

Andrée Chédid n'est pas une inconnue. Elle a déjà pénétré dans le monde des lettres avec deux romans et des poèmes. LE SIXIEME JOUR affirme définitivement la maturité et la pureté de son talent.

Andrée Chédid appartient à cette famille de romanciers méditerranéens chez qui se perpétue et se renouvelle sans cesse la tradition tragique grecque. Tout comme Albert Camus, l'auteur du SIXIEME JOUR concilie l'exaltation et le dépouillement. La réalité humble et discrète échappe au folklore bien qu'elle y ancre ses racines. Le roman progresse avec un laconisme passionné et se dessine finalement telle une épure. Le sujet est d'une simplicité qu'on peut presque qualifier de biblique : une vieille femme, Om Hassan, tente de soustraire son petit-fils atteint par le choléra, au Service d'Hygiène, car accepter que l'ambulance enlève un malade aux siens, c'est symboliquement accepter la mort elle-même. De toutes ses forces, pathétique dans le contraste entre son obstination farouche et son impuissance, la grand-mère essaie de faire gagner à l'enfant le sixième jour à partir duquel le mal sera vaincu. Elle le cache, demeure près de lui, mais évite en même temps de trop le regarder, comme s'il fallait le rendre invisible, invisible au destin lui-même. Au sixième jour, la mort emporte l'enfant et la femme.

Il y a de brefs éclats de lyrisme aux moments culminants de la souffrance, quand il faut bien que l'âme s'arrache à l'insoutenable réalité ; mais la tristesse est dépassée. Le regard posé par l'auteur sur ses personnages leur donne, au-delà de leur singularité, de l'émotion qu'ils nous inspirent, une dimension presque symbolique, une austérité grandiose.

APRES LA GANA

● *Un compositeur yougoslave a demandé à Pierre BOULLE l'autorisation d'extraire de son roman LES VOIES DU SALUT un livret d'opéra.*

LA DOUCEUR DE VIVRE

Patientez avec le roman de LO DUCA en attendant le film de Fellini

"LA DOLCE VITA"

Madeleine Chapsal *présente* "LES ÉCRIVAINS en PERSONNE"

Madeleine Chapsal a rencontré quelques grands écrivains et leur a posé les questions que nous voudrions leur poser nous-mêmes. Pourquoi écrivent-ils ? Que pensent-ils de leur métier et de leurs livres ? Le résultat de ces dialogues inhabituels, constitue un document unique sur la littérature telle qu'elle est conçue et vécue par ceux qui la font. Confidences passionnantes, parfois inattendues. Simone de Beauvoir écrit, dit-elle, afin de savoir pourquoi elle est une femme, tandis que Jean-Paul Sartre constate que la littérature, c'est d'abord l'impuissance. Madeleine Chapsal dans LES ECRIVAINS EN PERSONNE, a également réuni les confidences de Blondin, Butor, Céline, Chardonne, Graham Greene, François Mauriac, Merleau-Ponty, Moravia, Françoise Sagan et Roger Vailland.

LE NOUVEAU NOUVEAU MONDE

de Claude Julien

II

Après le premier volume paru en février et qui était consacré à l'étude de l'Elite gouvernementale des U.S.A. menacée par la poussée des syndicats ouvriers Claude Julien publie la seconde partie de son étude du NOUVEAU NOUVEAU MONDE - Races, Mœurs, Religions.

L'Amérique aime à se considérer comme la dernière citadelle de la civilation chrétienne. De Billy Graham au cardinal Spelmann, que représentent les grandes figures religieuses américaines, et quelle est leur audience ?

Pourquoi les Etats-Unis accusent-ils un net retard scientifique sur l'Union soviétique ? Quelle est la part du mirage dans les définitions habituelles de l'« American way of life » ?

Claude Julien achève ici le portrait rigoureux et contrasté des Etats-Unis d'aujourd'hui.

La confession anonyme

roman

l'amour qui ose dire son nom

JULLIARD

LE PRINCE ET LE MAL

le nouveau roman de Jean **SULIVAN**

« L'énorme divertissement d'un monde qui refuse d'assumer sa liberté ».

6,90 NF

EDITIONS SPES

PERSPECTIVES POLONAISES

« Nous n'hésitons pas à recommander cette revue dont le ton libre, varié, sérieux, séduira tous ceux qui s'intéressent au dynamisme prodigieux dont la Pologne fait preuve depuis la guerre... »

(Journal de Genève, 25-2-60).

Dans notre numéro d'avril :

- ★ Manfred Lachs commente le rôle de l'O.N.U. dans la coexistence pacifique.
- ★ Bohdan Bednarski analyse le problème du contrôle des naissances.
- ★ AU SEUIL DE L'EXTERMINATION : LE JOURNAL DU PETIT DAVID.

Nous avons présenté dans les numéros précédents :

- ★ LE TEXTE INTEGRAL DE L'EXPOSE DU MINISTRE RAPACKI.
- ★ Un essai sur l'histoire et la coexistence.
- ★ Un compte rendu des recherches atomiques en Pologne.
- ★ Une étude sur la « nouvelle vague » de la littérature polonaise.
- ★ La critique du nouvel ouvrage du professeur Oscar Lange.
- ★ Une analyse du rendement de travail en Pologne.
- ★ Un bilan du cinéma polonais.

La revue PERSPECTIVES POLONAISES est distribuée en France, à Paris et dans les grandes villes de province par les Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne (N. M. P. P.).

Pour l'abonnement s'adresser à NOUVELLES MESSAGERIES DE LA PRESSE PARISIENNE

Pour le numéro spécimen :

PERSPECTIVES POLONAISES - PALAC KULTURY I NAUKI, XVII p. Varsovie Pologne

profitez des derniers jours du

prix de faveur

GRAND LAROUSSE

encyclopédique

tome I

L'ouvrage complet comportera 10 volumes

Il est possible, maintenant que le premier tome est paru, d'apprécier pleinement les qualités de cette œuvre monumentale, actuellement en cours de publication :

format maniable (21 × 27 cm) ; reliure solide et élégante

lisibilité parfaite (imprimé en offset)

illustration abondante à chaque page et en hors-texte ; cartographie originale

tous les mots de la langue française : 400.000 acceptions

toutes les connaissances du passé et du présent ; les hommes, les œuvres, les événements en France et dans le monde

dictionnaire entièrement nouveau, incomparable instrument de travail et de culture, placement sûr, garantie d'avenir.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

« Le Baron perché » par Italo Calvino

« L'Ecroulement de la Baliverna » par Dino Buzzati

● ***La brillante fantaisie de deux romanciers italiens révèle le malaise de la littérature néo-réaliste.***

ALLONS bon ! encore des risettes, de l'eau de rose, du bichonnage mignon, se dira, non moins agacé que diverti, le lecteur du dernier roman italien publié en France (1). Les éditeurs de Paris ont habitué leur clientèle à considérer un certain ronron comme le fin du fin de la production italienne d'après guerre, et voici qu'à Italo Calvino, un des plus doués de la jeune génération, on joue le même tour de le présenter par une bluette. « Le Baron perché » est une pochade brillante sur un thème facile : à douze ans, en 1767, Côme du Rondeau, après s'être brouillé avec son père, châtelain des environs de Gênes, décide de passer le restant de sa vie dans les arbres. Et là, sautant d'une branche à l'autre, à quelques mètres du sol, il découvre à quel point l'existence qu'on lui faisait mener par terre était sotte, et combien il est plus attrayant de s'occuper des plantes, de la nature, des cours d'eau, des pauvres gens qui vivent dans la forêt, etc. Certes... mais tant d'invention, de brio, d'enjouement n'arrive pas à cacher un profond malaise chez l'auteur. La parabole du petit baron à queue poudrée est mille fois moins intéressante que la trajectoire de Calvino lui-même, pour qui ce livre n'est qu'une étape, un déguisement, une fuite.

Les grandes espérances

A vingt-quatre ans, en 1947, il s'imposait, dès son premier roman, « Le Sentier des nids d'araignée », comme le chef de file de la seconde génération néo-réaliste, et c'est bien ainsi que le présentèrent au public ses deux maîtres, Cesare Pavese et Elio Vittorini. Centrés sur l'expérience de la guerre et de la résistance, les ouvrages de Calvino, alors membre du parti communiste, illustraient, sous la forme de documentaires lyriques, la grande colère des exploités et des humiliés, leur lutte pour accéder enfin, après des siècles d'aliénation, à la dignité humaine. Poèmes de l'offense du monde, chants de révolte, d'indignation, d'espoir : la voix du jeune Calvino s'unissait au chœur âpre et fervent des écrivains qui avaient préparé le réveil de la culture italienne. Sans doute, dans l'orchestre, c'était lui déjà qui faisait entendre ce petit air de flûte pimpant : l'agilité, la désinvolture le distinguèrent aussitôt. De Pavese : alors que le problème du mal et de la souffrance devenait pour l'auteur du « Métier de vivre » une obsession mortelle, Calvino en tirait des variations alertes. Et tandis que le monde clos et primitif de la Sicile inspirait à Vittorini les sombres fureurs d'un pathétique concentré, Calvino, homme du Nord, jetait les regards plus loin, prenait l'Europe dans ses filets. Justement, vers les années 50, on attendait de lui, de son aisance, de sa mobilité, de sa culture, comme une ventilation du néo-réalisme : toujours menacé de s'enliser en de provinciales ornières, celui-ci allait peut-être obtenir ses passeports pour les grandes routes du continent.

Il n'en fut rien. Calvino n'a point élargi le néo-réalisme, il l'a contourné par la fantaisie, la facétie, l'astuce, le privant à la fois des attaches concrètes qui faisaient son originalité et de la tension qui faisait sa grandeur. « Le Vicomte pourfendu », « Le Baron perché » et « Le Cavalier inexistant » forment une trilogie de moralités voltairiennes, aussi plaisantes qu'inutiles. Ces atours, ces perruques, ces menuets, souhaitons que Calvino ne s'y attarde pas. Probablement il s'est lui-même travesti pour surmonter une crise qui est non seulement la sienne propre, mais celle de sa génération : les grandes espérances de 1945 sont mortes, le mythe communiste s'est affaissé, le sentiment de la misère et de l'injustice sociales n'a pas suffi à promouvoir une nouvelle culture. Pavese s'est donné la mort, Vittorini, Carlo Levi, Pratolini gardent le silence depuis des années. Italo Calvino a tenté crânement le sauvetage : intégrer le roman italien dans la culture européenne, par le biais de l'allégorie et de l'humour. Il a échoué. Non point qu'il y ait laissé de son talent : mais le rêve collectif dont il se réclamait semble bien s'être évanoui pour toujours. Le néo-réalisme a fait son temps. Que sera la nouvelle époque littéraire ?

Un Ionesco italien

Pour le moment les anges du rêve et du bizarre déploient leurs ailes fantastiques. On vient de traduire de Dino Buzzati un nouveau recueil de nouvelles (2). Buzzati, né il y a cinquante ans environ dans les Dolomites, est considéré de plus en plus comme un des maîtres de la littérature italienne d'aujourd'hui. C'est un homme du Nord, et résolument du Nord : toute la problématique liée à l'existence misérable des paysans du Sud ne le concerne point, cas unique chez les grands écrivains de l'après-guerre. Autre particularité : il a subi des influences anglo-saxonnes et slaves — Poe, Hoffmann, Gogol, Hamsun — imperméable au roman américain moderne. Il a collé au mur, dans son bureau du « Corriere della Sera » à Milan, une affiche de la belle époque : une longue automobile décapotée pleine de jolies femmes en grande toilette bascule avec lenteur dans un ravin. Est-ce horrible ? Est-ce risible ? Les histoires que conte Buzzati soulèvent la même équivoque.

Il n'a écrit qu'un seul roman, « Le Désert des Tartares ». On y voyait à la frontière d'une étendue désertique des officiers guetter en vain l'horizon du haut d'une forteresse inutile, et se préparer sans fin à une guerre qui n'aurait jamais lieu. Dans « L'Ecroulement de la Baliverna », la nouvelle qui donne le titre au recueil, une maison colossale s'effondre à cause d'un seul moellon déplacé. Description à la fois minutieuse et visionnaire, où le sentiment ironique de l'absurde se mêle à la hantise des bâtisses décaties. On dirait que Buzzati se représente le monde entier comme une vétuste caserne, où des ordres solennels et vains claironnés à travers les couloirs essayent à grand-peine de couvrir le sinistre craquement des murailles.

Bien mieux : tout cet humour militaire, déjà fort curieux en lui-même, devient, par un tour de passe-passe encore plus surprenant, une manière d'appréhender l'au-delà. Esclave obtuse du règlement, la créature humaine court vers une mort invisible (« Il était arrivé quelque chose ») ; mais à peine veut-elle s'émanciper, la voilà qui se heurte, en de terrifiants colloques, à Dieu ou au diable (« Le Chien qui a vu Dieu », « L'Homme qui voulut guérir », etc.). Sans compter les catastrophes imprévisibles qui transforment un vieux général en moineau, qui livrent une famille aux rats ou réduisent une fillette en cendres. Rire jaune et peur bleue secouent les acteurs de cette comédie onirique, anxieux de se protéger du délire qui les guette par une discipline qui le leur fait regretter. Tout le grotesque et tout le pathétique de la vie moderne évoqués avec une verve qui rappelle le meilleur Ionesco.

DOMINIQUE FERNANDEZ

(1) Editions du Seuil. Traduit par Juliette Bertrand. 290 pages, 8,50 N.F.

(2) Robert Laffont, 336 pages, 12 N.F.

LES EDITIONS G.-P. MAISONNEUVE PARIS

(BESSON ET CHANTEMERLE)
198, boulevard Saint-Germain (VII^e)

annoncent, pour paraitre en juin 1960 la version française intégrale du texte essentiel de la pensée religieuse hébraïque **LE TALMUD** de Jérusalem (comprenant en parallèle le Traité des Bérakoth du Talmud de Babylone), traduction et notes par M. Schwab. Douze parties en six volumes in-8, 4.200 pages, reliés pleine toile. Prix de faveur avant publication : 240 NF (à la publication le prix sera porté à 300 NF).

Une édition complète du Talmud en langue française répond au besoin sans cesse croissant de se référer au texte même plutôt qu'à des extraits ou des commentaires.

Renseignements et conditions chez votre libraire habituel.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Au théâtre : Difficile de passer la frontière.*

LA consultation du tableau des recettes dans les théâtres parisiens est toujours un peu surprenante, et confirme qu'il n'y a vraiment pas de recette pour le succès.

Que les «Chœurs de l'Armée rouge» (180 exécutants) attirent 5.000 personnes chaque soir depuis le 7 mars (jusqu'au 27 avril) et que Fernand Raynaud (un seul exécutant) ait prolongé de vingt représentations un récital qui lui a rapporté environ 1 million d'anciens francs tous les soirs, ne permet pas de cerner très exactement ce que le public recherche. (Saluons au passage le flair et l'audace de Fernand Raynaud qui a financé lui-même son affaire et sa publicité (10 millions.)

Les spectacles triomphants sont ceux qui marchent aussi bien en semaine que le samedi soir. Depuis le 10 novembre 1958, « Pacifico », avec Bourvil et Guétary, est un de ces spectacles-champions.

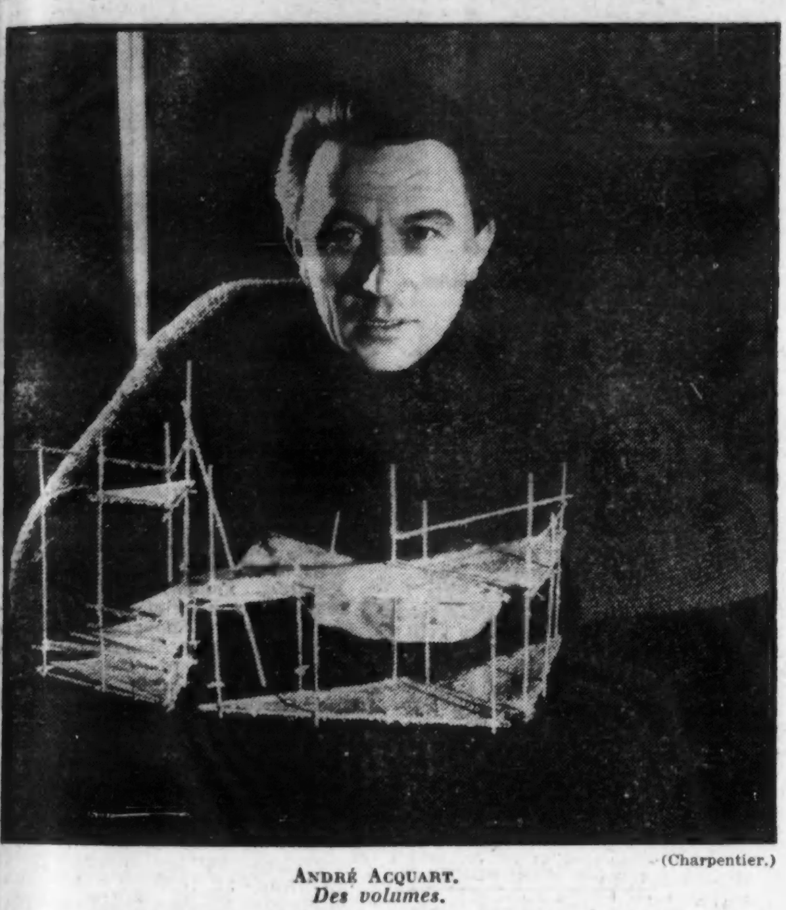
« Becket », de Jean Anouilh, et « Château en Suède », de Françoise Sagan ont également des recettes qui s'établissent régulièrement autour de 820.000 (*Michodière*) et 610.000 anciens francs (*Atelier*). La Sagan anglaise (Shelagh Delaney), malgré une bonne critique et un immense succès en Angleterre, a eu moins de chance : « Goût de miel » s'est effondré au bout de cinquante représentations. Ce qui prouve qu'il est difficile de passer les frontières, mais « Patate », qui n'a tenu que trois jours à Broadway, continue de faire les beaux jours du théâtre Saint-Georges (550.000 anciens francs de recette le samedi 12 mars).

A titre d'exemple, voici quelques chiffres relevés le samedi 12 mars et le mercredi 16 mars :

	Samedi	*Mercredi*
Pacifico	1.314.000 (1)	526.000
F. Raynaud	1.024.000	1.010.000
Madame Sans-Gêne	918.000	309.000
La Jument du Roi	901.000	544.000
Becket	820.000	795.000
Gog et Magog	820.000	819.000
Vive de ! (revue de chansonniers)	753.000	623.000
La Bonne Soupe .	678.000	336.000
Carlotta	672.000	309.000
Les Séquestrés d'Altona	627.000	395.000
L'Hurluberlu	621.000	308.000
Château en Suède	619.000	610.000
Patate	551.000	399.000
Chérie Noire	545.000	419.000
Bon week-end ...	501.000	623.000
Les Trois Sœurs .	425.000	323.000
Histoire de rire ..	421.000	213.000
Les Bâtisseurs d'Empire	420.000	395.000

(1) En anciens francs.

Les spectacles gais l'emportent sans doute, mais « Les Séquestrés d'Altona » poursuivent régulièrement une excellente carrière. « Les Trois Sœurs » font le plein et la petite salle Récamier montre que l'avant-garde a aussi ses adeptes. Depuis trois ans également, « Ouragan sur le Caine » occupe le Théâtre en rond.



André Acquart. (Charpentier.)
Des volumes.

● *Cyrano de Bergerac: Dix hommes se font raser le crâne.*

A ce jeu de hasard qu'est le succès d'une pièce de théâtre, un jeune garçon se risque cette semaine avec un courage particulier. D'avance, il vise le plus difficile.

Antoine Bourseiller, vingt-huit ans, assistant d'Yves Robert, une mine sage de premier communiant, monte au Studio des Champs-Elysées une tragédie du XVII[e] siècle jamais représentée jusqu'à ce jour. L'auteur est très connu, mais plutôt grâce à Edmond Rostand qu'à ses œuvres. Il se nomme Cyrano de Bergerac, et sa tragédie, « La Mort d'Agrippine », fut interdite à l'époque pour athéisme et libertinage. L'année suivante, en 1655, Cyrano de Bergerac devait d'ailleurs trouver la mort dans des circonstances étranges, à l'âge de trente-six ans.

Explorateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, Antoine Bourseiller n'en est pas à sa première découverte. Il a présenté il y a deux ans, au Théâtre du Tertre, « Marianne », de Tristan L'Hermite. Les comédiens jouèrent un mois devant une salle vide jusqu'au soir où Armand Salacrou vint voir la pièce et écrivit le lendemain dans « France-soir » que le meilleur spectacle de Paris se trouvait au Théâtre du Tertre.

Au Théâtre de Poche, il a monté un spectacle, « Patrice de La Tour du Pin », et il prépare pour le concours des Jeunes Compagnies une pièce de Nikos Kazantsaki, « Melissa ».

Antoine Bourseiller n'a pas donné de nom à sa troupe, mais c'est une troupe prête à tous les sacrifices. Cette semaine, pour jouer « La Mort d'Agrippine », histoire de complots, paraît-il, très actuelle, tous les hommes n'ont pas hésité à se faire raser le crâne.

● *Ionesco : Premier ballet dans un jardin-clinique.*

PARMI les révélations de cette saison théâtrale, il faut encore signaler un nouveau nom, celui d'André Acquart, décorateur originaire d'Alger, dont les constructions très architecturales se sont installées, depuis trois ans, sur plusieurs scènes parisiennes.

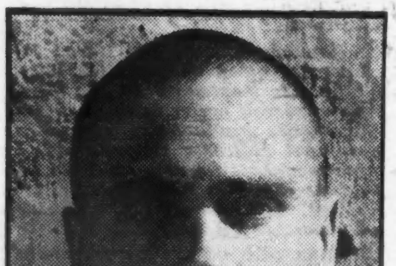
Dans un garage de Levallois, il réalise lui-même ses décors. Il a façonné ainsi, cet hiver, ceux de « Barrage contre le Pacifique », des « Bâtisseurs d'Empire », de Boris Vian, et des « Nègres », de Jean Genet.

(Archives.)
Bernard Chardère.
Des fidèles.

Avec un accent chantant, il explique : « *Je suis peintre d'abord, mais j'ai été aussi décorateur privé. Je faisais un peu n'importe quoi : le dessin d'un sol pour la terrasse d'une villa, une pièce mauresque pour un monsieur qui revenait de Turquie, ou un décor de rue chinoise pour un autre qui avait gardé un souvenir inoubliable de Hong-Kong.*

« *Tout cela me permettait de vivre, sans être vraiment compromettant. C'est amusant d'imaginer ce genre de composition pratique. Je suis attiré par la construction des volumes et par l'utilisation des matériaux. La décoration permet de réaliser ce que je trouve en peinture. Il y a un rythme en soi que l'on projette partout.* »

Cette semaine est chargée pour André Acquart. Il a construit le décor d'une clinique qui se transforme en jardin pour le premier ballet d'Eugène Ionesco, « Apprendre à marcher ». Ce ballet sera présenté le 26 avril au Théâtre de l'Etoile. Le même jour (aux mardis du Studio des Champs-Elysées), un autre décor à transformations d'André Acquart, un décor gigogne, servira de cadre aux cinq petites pièces de Tennessee Williams, présentées par Robert Postec.



(Agnès Varda.)
Antoine Bourseiller.
Des découvertes.

● *Ce qui restera de notre temps : Ni Eisenhower ni de Gaulle, mais...*

LE Festival de Cannes, qui débutera le 4 mai, se prépare activement. On annonce des « Floralies » superbes.

« A bout de souffle », qui représentera la France (avec « Le Trou », de Jacques Becker, et « L'Amérique vue par un Français », de François Reichenbach) occupe déjà, au bout de trois semaines d'exclusivité, la vingtième place sur la liste des meilleures recettes depuis le 15 août 1959. Ce film continue de susciter les exégèses les plus variées.

Tandis qu'Art Buchwald, dans le « New York Herald Tribune », s'étonne qu'une vendeuse de son journal puisse s'acoquiner avec un meurtrier, voleur de voitures, tandis que Gérard Bauer s'indigne au nom de la jeunesse, on peut lire, en petits caractères et en douze pages, les considérations de Luc Moullet dans « Les Cahiers du Cinéma ». Je cite :

« *Cela veut dire que ce qui restera de notre temps, ce sera « A bout de souffle », mais certainement pas de Gaulle ni Eisenhower, pitoyables et nécessaires figurines comme le sont tous les hommes d'Etat (...).*

« *Autre supériorité de Godard (sur Resnais), c'est qu'il s'attaque à quelque chose de concret, tandis que le souvenir, l'oubli, la mémoire, le temps, sont des choses qui ne sont pas concrètes, qui n'existent pas, et qui, comme le didactisme chrétien ou le communisme, ne sont pas assez sérieuses pour être traitées par ce langage profond qu'est celui de l'écran.* »

Ni plus ni moins.

● *Ciné-clubs : Des vocations en province.*

CE n'est pas non plus à la légère que le 15[e] Congrès des ciné-clubs vient de tenir ses assises en fêtant le 40[e] anniversaire de la première séance de ciné-club, organisée par Louis Delluc. Le congrès a aussi rendu hommage à Jacques Becker et déterminé « le rôle et la place du ciné-club dans la Cité ».

Rôle important si l'on en juge par la prolifération des ciné-clubs et leur activité.

Le ciné-club de Nancy annonce sa Grande Quinzaine du Cinéma (19 avril-3 mai).

Le ciné-club des Cent-Fleurs annonce ses premières séances. Ce ciné-club consacre ses efforts à la présentation de films venant des pays de l'Est. Pour la première séance, au Musée de l'Homme, on a refusé du monde. (On peut écrire 87, boulevard Saint-Michel, à Paris, pour obtenir les programmes.)

Ces ciné-clubs, non contents de grouper les fidèles, suscitent aussi des vocations. A Lille, Jacques Morin tourne un court métrage sur les ouvriers du textile. Il veut promouvoir un cinéma du Nord.

Comme Bernard Chardère veut créer à Lyon un cinéma régional. A l'exemple de Planchon, il voudrait que Lyon soit, pour le cinéma, un point de décentralisation, et se servir, comme on l'a déjà fait à Limoges, des ressources locales.

Bernard Chardère, qui avait déjà créé à Lyon, lorsqu'il était élève de khâgne, une revue de cinéma, « Positif », dirige maintenant « Premier Plan ».

Chardère explique ainsi son propos : « *Il faut renverser la vapeur. Par exemple, Chabrol a tourné « Le Beau Serge » à Sardent. S'il avait investi les gains du « Beau Serge » à Sardent, un cinéphile de la Creuse aurait pu tourner un film. Des indigènes y auraient travaillé. Il devrait pouvoir y avoir des organisations locales auxquelles les producteurs parisiens pourraient même avoir recours pour leurs films en extérieurs* ».

Chardère lance son expérience en tournant un court métrage on ne peut plus lyonnais, intitulé : « Autrefois, les canuts... ».

MICHELE MANCEAUX.

ENTRETIEN

La Signoret raconte...

Yves et Marilyn, comment ça marche ? Et ton Oscar ? Et tes ennuis avec les maccarthystes ? Enfin l'Amérique, qu'est-ce que tu en penses ? Simone Signoret, en répondant à toutes les questions de Jean Cau, raconte aux lecteurs de « L'Express » son étonnante aventure américaine.

COMMENT c'était, les Etats-Unis ? Heureusement, il y a une paie que je connais la Signoret (comme on dit « La Callas » ou « La Magnani » : Simone Signoret est, à mon avis, la seule actrice française qui mérite la gloire de l'article défini devant son nom), sinon j'aurais l'air fin avec mes questions. Comment c'était l'Amérique ? Et l'Oscar ? Et Hollywood ? Et Marilyn ? Et mon... ? comme dirait Zazie. Parce que la Signoret, c'est une dure. Intelligente, oh là là ! je vous le dis. Et des yeux bleu et mauve aux paupières lourdes qui sont le miroir d'une âme. Et une voix un brin zézayante dont elle joue avec un art, je ne vous dis que ça. Et je m'amuse de l'inflexion juste, et je te place l'argot, et je te « gouaille » sans prévenir, et je te balance mes phrases avec l'extraordinaire élégance d'un prolo ou d'un marin qui balance ses épaules. Pas un brin de vulgarité. Par un couac. Ce qu'elle conçoit bien, Simone l'énonce clairement. Ça, elle me plait beaucoup !

Comment c'était, l'Amérique ? Par où allons-nous commencer « l'interview » ? Tu as bouffé ? Oui. Tu veux un café ? Oui. Tu veux une fine ? Bon, par où on commence ? On a eu une panne avec le Boeing au Canada. C'est chouette, le Canada. Après ma série de conférences en Sorbonne sur les Etats-Unis, *dit, pince-sans rire, Simone*, moi, j'ai décidé de m'installer au Canada. J'aime la culture canadienne, l'esprit canadien : c'est plus fort que moi, j'adore le Canada. On ne peut pas se refaire, hein ? Les Etats-Unis, je vais te dire franchement, pour un acteur... Bref, si tu triomphes quelque part, n'importe où, tu trouves ce n'importe où formidable. Alors, moi, je te dis que les Etats-Unis, c'est magistral, c'est formidable, c'est comme ça !

(La Signoret s'amuse ; elle exagère exprès. Elle rattrape son lyrisme à coups de mimiques, de balancements d'épaules, de canaillerie joyeuse dans la voix).

Ah oui, hein, magistral !

(Le plus dur est fait. Nous avons démarré. Paulette Dorisse, l'impresario de Simone, enfourne des contrats dans une serviette et salue la compagnie. Des copains s'installent. Il y a toujours des copains, chez Simone. Aujourd'hui, pour fêter le retour, il y a Crolla, le guitariste d'Yves ; et Castella, le pianiste d'Yves ; et Roger Pigaut, qui est acteur ; et un grand gaillard qui est le fils de Bunuel.)

Dans la poche

Je continue ma conférence, *dit Simone*. Je répète pour la Sorbonne. Donc, nous étions partis, Yves et moi, pour trois semaines. Yves, hélas ! personne ne le connaissait. Si, quelques isolés, quelques « intellectuels » ; une poignée d'acteurs, de Français, de petits malins de Greenwich Village. Mais pour le grand public, Yves, c'était zéro. Il fallait voir les questions : *« Et c'est de l'opéra que vous chantez ? »*. Le père Montand, j'aime autant te dire que le soir de son « show », il était plutôt vert épinard... de frousse. Et puis il y a eu la première. Et en une soirée, c'était emballé, dans la poche. Là-bas, à neuf heures, tu peux n'être personne. Mais, à minuit, si ça a marché, tu es un génie. En une soirée, c'est quitte ou double, c'est le triomphe ou l'écroulement. Deux heures et demie après le spectacle, les critiques sortent et c'est fini. Tu n'a pas deux chances. Tu en as une et si tu la loupes, valises s'il vous plait ! Par ici le porteur !

(Marquis.) (Marquis.)

SIMONE SIGNORET, CHEZ ELLE, A PARIS...

« J'étais redevenue la dame de Monsieur. » *« Avec son Arthur, elle est merveilleuse. »*

(Je dis à Simone que c'est terrible, c'est féroce. Dis donc, le sort d'une guerre qui se joue en une seule bataille ! Je savais que l'Amérique, c'était comme ça mais mais... Je bafouille.)

Mais mais, *dit Simone*, les Ricains ont un truc merveilleux. D'abord, personne n'est invité à une première. Tout le monde paie. Ensuite, ils ne viennent pas pour assister à une mise à mort. A priori, ils font confiance. A priori, ils sont pour. Ils ont même une espèce de naïveté enfantine très bath. En France, tu comprends, nous sommes très intelligents, très fatigués, très pardon-c'est-à-moi-que-tu-causes... Eux, non. Ils y vont franchement du collier. Remarque, ça a son côté terrible parce que s'ils ne t'adorent pas, ils te tuent.

(Simone, qui est une dure, est heureuse qu'on n'ait pas tué Yves. « Le père Montand » est son mari. Elle pourrait parler de lui et de ses triomphes pendant des heures en oubliant l'affreuse statuette dorée prénommée « Oscar » qu'elle a ramenée dans ses bagages. En s'oubliant elle-même. Ça s'appelle l'amour. Je dis...)

De mon côté, ça allait, *dit Simone*. Nous sommes arrivés au moment où mon film était le plus... « hot » et, au début, le père Montand jouait le Monsieur de Madame. Et tu le connais, il n'aime pas trop ça ; il n'est pas très doué pour ce rôle. Alors, la Simone, elle priait le ciel (*dit Simone en levant les yeux*) auquel elle ne croit pas en disant : « Pourvu, pourvu que ça marche !... ». Ouf, le lendemain de la première, j'étais la dame de Monsieur.

(Ça s'appelle l'amour, pense — in petto — Cau qui ne dit rien et laisse Simone poursuivre.)

Au bout de trois semaines, *dit Simone*, la location du théâtre étant terminée, il a fallu déménager et changer de boutique. Le producteur, qui s'était pris pour un héros en louant le premier théâtre pour trois semaines, s'en mordait les doigts jusqu'à l'épaule. Et toujours le triomphe. Je ne connais que trois villes au monde où les gens soient aussi avides de spectacle. Où ils aient un tel amour du cinéma, du concert, du théâtre et où ils soient si contents d'applaudir ensemble quelque chose qui leur plaît. C'est New York, Moscou et Tel-Aviv.

(Tiens, je dis, bizarre ! Et pourquoi ? C'est marrant, ça.)

Parce que, *dit Simone*, je ne sais pas, ils sont neufs. Jeunes. A New York, à Tel-Aviv, c'est le mélange, la salade, la mentalité d'immigrants. Ils viennent de partout. Dans ces villes, les gens sont fiers à la fois d'être ce qu'ils ont été et de ce qu'ils deviennent. A New York, par exemple, ce mélange de fidélité aux racines et cette joie d'être amerloque, c'est... c'est formidable ! Dis, où j'en étais ? Oui... Après le deuxième théâtre, en route vers l'Ouest. Là, il faut dire qu'il y a une cloison étanche entre l'Est et l'Ouest. Les Etats-Unis, c'est un continent. Tu peux être un caïd à New York et un minable à Los Angelès... Mais le coup du père Montand a quand même transpiré jusqu'au Far-West. Et c'est comme ça qu'il a fait un nouveau malheur à Hollywood. Sur ce, Dinah Shore lui demandé de « faire une télé »...

« Mon bonhomme »

(Hé, mais qui c'est Dinah Shore, dont le nom a soudain empli la bouche de Simone comme le respecté nom du Très-Haut emplit celle du croyant ? Quoi! je ne connais pas Dinah Shore ? Ni Jack Benny ? Ni Mary Martin ? Ni Ethel Merman ? Ben non, je suis désolé.)

En Amérique, *dit Simone*, c'est fou, ce sont des institutions. Grâce à la télé. Mais vraiment, des institutions, des puissances incroyables ! Donc Dinah Shore demande à mon bonhomme de passer dans son show...

(Simone dit « Mon bonhomme... ». *Au bord de dire, comblée de bonheur et de fierté:* « Mon homme... ». *Ça s'appelle toujours l'amour. cette manière d'être la femme d'un homme et de dire* « Mon bonhomme » *avec cette tendresse très pudique de se savoir infiniment « femelle ».)*

Il en a mis un coup, *dit Simone*. En cinq jours, il répète, chante, danse, apprend en anglais — il n'en connaissait pas une broque — à réciter ses petits compliments. Et... il est merveilleux, formidable. C'est le paquet emporté devant soixante millions de téléspectateurs.

(Simone et Yves restèrent huit jours à San Francisco. Et c'est comment, San Francisco ? Inouï. C'est exactement comme tout ce que l'on a vu au cinéma. Il y a des rues qui se croisent comme ça, des tramways ; il y a le Golden Machin, le Golden Gate, il y a des restaurants damassés de rouge ; il y a... On proposa même à Yves et Simone de coller leur œil à une longue-vue très puissante braquée sur un ilot noir qui s'appelle Alcatraz. Pour quelques cents, ils auraient pu apercevoir les prisonniers de la célèbre forteresse qui, minuscules, marchent le long des murs. Ils refusèrent. Cette attitude étonna les Américains. Ensuite, Yves et Simone, crochetant par New York, allèrent chanter à Toronto et à Montréal. Triomphe. Ensuite retour à New York et en Californie.)

C'est que, *dit Simone*, pendant notre absence, Dinah Shore avait reçu un énorme courrier. *« Il est bien, le grand, on en reveut »*, disaient les lettres. Et voilà Yves embauché pour un deuxième show, mais, cette fois, sous la pression des masses. Tu vois ce que je veux dire, pas ? Et c'est à ce moment qu'en quatre heures il a été décidé qu'il serait le partenaire de Marilyn. Vraiment, ça s'est réglé en quatre heures.

(Et Marilyn, elle est comment ? Et Arthur ?)

Arthur, *dit Simone*, il est bon, très bon. Mais *bon*, tu comprends. C'est la bonté, l'intelligence, l'amour. Marilyn, nous la connaissions déjà parce qu'elle était venue à la première d'Yves, à New York. Mais, ce soir-là, elle était venue en Marilyn. Robe de « Some like it hot », renards blancs... quand elle sort en « Marilyn », c'est l'embouteillage, le délire. Elle était revenue trois jours plus tard avec un foulard sur le nez, pas maquillée, avec deux copains. Après le spectacle, nous avions retrouvé Miller et fait connaissance. Aussi, à notre deuxième rencontre en Californie, c'est allé tout seul. Alors Yves a commencé le film. Marilyn ? Une fille parfaite. Le genre brave, tu vois ; le genre « partageuse ». Tu veux l'adresse d'un coiffeur ? Tu veux ce chapeau ? Tu veux cette recette de ci ou de ça ? La partageuse. Avec son Arthur, elle est merveilleuse. C'est l'amour. Pas une bavure. On fait de l'œil à personne. On s'aime. C'est très joli de les voir ensemble. Lui n'en revient pas d'être avec elle et elle n'en revient pas d'être avec lui. Ils s'épatent à longueur de journée. Nous étions très copains. Nos bungalows étaient situés l'un en face de l'autre. Toc, toc... « *Je peux entrer ?* » Et c'était Marilyn qui venait te demander un peu de beurre... Comme ça... Timide.

Dix gars et deux [illegible]

(Moi, dis-je à Simone, *j'ai mon idée sur Hollywood. Une cité de toqués, de drogués, de malades,*

(Marquis.)

« Hollywood, c'est Le Vésinet ! ».

...RACONTANT SON ÉPOPÉE AMÉRICAINE.

(Marquis.)

« Le soir de l'Oscar, je n'en menais pas large. »

d'hystériques, d'angoissés. Bourrée de commères venimeuses et de journalistes au stylo entre les dents. Où l'argent est roi. Où la publicité fabrique à l'aurore un Dieu qui se retrouve clochard au crépuscule. Où l'on mène une vie... J'ai lu ça dans « Confidential » *et partout.*)

Hollywood, *dit Simone,* c'est Le Vésinet. On y travaille comme partout. On s'y lève à cinq heures et demie. Les acteurs ont leur femme, leurs mômes, leur villa, leur boulot. A cette différence qu'ils s'aiment beaucoup entre eux, ne se filent pas de coup en vache, ne sont pas jaloux les uns des autres. Seules différences avec Le Vésinet.

(*Moi,* dis-je à Simone, *j'ai mon idée sur Hollywood. Il y a Jayne Mansfield...*)

Extraordinaire, *dit Simone,* comme tout est faussé lorsqu'on regarde ça d'ici, de France ! Mansfield, c'est rien. Mais rien ! Là-bas, l'échelle des valeurs s'établit tout autrement. Tiens, tu as dix gars et deux filles sur lesquels les producteurs bâtissent une affaire. Pas plus. Comme ici. Les dix gars sont : Wayne, Brando, Kirk Douglas, Sinatra, Gary Cooper, Tony Curtis, Rock Hudson, Burt Lancaster, Clark Gable et Gregory Peck. Les deux filles : Taylor et Monroe. Pour les autres, c'est comme en France. Mais ici tout s'amplifie, tout se déforme. Ici, Paul Anka, c'est quelqu'un. Là-bas, qui est-ce ? On croit que les Américains « consomment » des acteurs à la journée.

Alors, pourquoi Cooper et Douglas et Wayne et Clark Gable tiennent-ils depuis des années ? Toujours comme ici. Pareil.

(*Et la grève, c'était comment ?*)

Pas comme à Montceau-les-Mines, évidemment, *dit Simone.* Mais moi, je n'y ai rien compris et eux non plus, je crois. Tout ce que je devine, c'est que leur système me semble plus corporatif que syndical.

Le visa

(*Mais Simone, qui est une dure mais aussi une rusée, me voit venir de loin. Je vais — elle le sait — lui parler politique. Je vais lui demander si les Américains n'ont pas remué quelques cendres tièdes en voyant Yves et Simone débarquer. Est-ce qu'ils ne les ont pas pris pour des diables un peu rouges ?*)

Dès novembre, *dit la Signoret, fort à l'aise,* les choses ont été claires. Murrow... Tu sais qui est Murrow ? Non. C'est lui qui a tué McCarthy. Tout simplement en utilisant la télé. Il l'a interviewé et ça a été un massacre. L'autre a bavé, hurlé, craché, et Murrow lui a soigné des gros plans terribles. Il l'a tué. Donc, Murrow me demande de passer dans son émission, « Small World », où je devais discuter avec Hedda Hopper qui est columniste et maccarthyste et Agnès de Mille, la fille de Cecil B., qui est chorégraphe et « libérale ». La mère Hopper était à un bout des Etats-Unis, Agnès de Mille à un autre et moi à New York. Tu discutes, mais tu n'as pas les interlocuteurs en face. Murrow lui-même, à l'époque, se trouvait à Londres et c'est de là-bas qu'il lançait les questions. C'est un drôle de truc très impressionnant, ces bagarres contre des interlocuteurs sans visage. Bon, la mère Hopper me cherchait et Murrow voulait que ça chauffe. D'où question : « *Un acteur, un créateur, etc... a-t-il le droit d'avoir des idées politiques ?* » « *Oui,* répond Hopper, *à condition qu'elles soient les bonnes* ». La bagarre éclate entre la Hopper et la De Mille. Moi, prise en sandwich, je les laisse s'expliquer. Je flaire le vent. J'entre dans la danse quand c'est mûr... Alors là, j'ai été admirable — comme d'habitude, pas vrai les enfants ? Merci ! — et je leur ai brossé un tableau de l'occupation nazie. Je leur ai raconté: il y avait les Bons et les Mauvais. A l'intérieur des Mauvais, des variétés. A l'intérieur des Bons, ceux qui peut-être demain ne le seraient plus pour un kilo de beurre ou une paire de chaussures. Etc. Je leur ai appris un peu d'histoire. Drôle d'effet ! Alors la De Mille attrape la balle au bond et lance : « *Oui, nous aussi, nous avons connu le maccarthysme* ». La Hopper prend la mouche : « *Oui, j'ai été maccarthyste et j'en suis fière...* » A partir de là, j'avais gagné. Bien sûr, par la suite, ils interrogeaient toujours par la bande : « *Pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ?* » Nous répondions : « *Parce que vous nous refusiez les visas* ». Alors, on s'expliquait. Ils convenaient avoir changé. Moi, j'étais très forte puisque je pouvais leur dire que j'avais obtenu le visa sans modifier une seule de mes réponses par rapport aux précédents questionnaires. Ils convenaient aussi que le monde avait changé...

(*Jusqu'à ce jour de gloire où Simone reçut l'Oscar. Et comment ça se passe « l'Oscar » ? En janvier, intervient le vote d'un premier jury composé de 25.000 personnes appartenant à la profession. Acteurs, metteurs en scène, machinistes, habilleuses, maquilleuses, etc. Suit le résultat au terme duquel cinq noms sont sélectionnés pour chaque catégorie. C'est « la nomination ».*)

J'étais donc « nominée » avec quatre autres actrices, *dit Simone.* Nouveau vote par 2.500 électeurs, seulement, cette fois. Un huissier, enfermé pendant deux jours, dépouille le résultat final qui désigne l'élu pour chaque catégorie. Enfin, arrive le jour du bachot. Moi, je me disais : « *Simone, fais gaffe ! Tu n'as qu'une chance sur cinq. Garde ton sang-froid. Résigne-toi à l'avance. N'y compte pas...* » Et puis, lorsque pour le grand soir j'ai mis ma belle robe, c'était fichu, j'avais le trac. Comme j'avais bradé les tranquillisants, j'étais encore plus angoissée. Yves avait le trac ; moi, je l'avais. C'était du propre.

Une enveloppe à la main

(*Ce soir-là, Simone, soutenue par Yves, arriva au « Pantage R.K.O. Theatre ». Des projecteurs croisaient leurs feux au-dessus du sanctuaire où quelques élus allaient connaître une folle et fabuleuse gloire. A un journaliste qui lui dit :* « Vous aurez l'Oscar », *Simone répondit :* « Qui l'a eu il y a trois ans ? » *Le journaliste ne sut que répondre. Donc, pense Simone, tu vois bien que ça n'a aucune importance de l'avoir ou pas. Donc, c'est idiot d'avoir un trac pareil. Donc, te fais pas de souci car tout n'est que vanité ici-bas. Donc, Simone avait quand même — malgré ces raisonnements à la Sénèque — le cœur tordu par l'attente. La foule, dehors, hurlait au passage des acteurs. Yves et Simone, braves petits Français, n'en menaient pas large.*)

Nous étions vraiment à Hollywood, *dit Simone.* Toute la légende dorée s'abattait sur nos têtes. Tout ce que j'avais lu dans « Pour Vous » devenait brusquement un rêve vrai. J'étais comme une môme au bras de mon grand. Et le truc commence, réglé comme un suspense à la Hitchcock. « Oscar » des costumes, « Oscar » des effets spéciaux... Soudain, « Oscar » du court métrage au « *Poisson Rouge* » ! J'applaudis à mourir. C'était la France ! Et je me soulageais... « Oscar » du meilleur film étranger à « *Orphée Noir* » ! Encore la France ! Gordine, le producteur — qui, le jour précédent, sillonnait la ville en tous sens avec une voiture où flottaient des drapeaux français, inénarrable ! — s'avance. J'applaudis encore. L'angoisse montait... Je n'en pouvais plus. Yves, présenté par Fred Astaire, chante et ramasse un triomphe. Bon, je me dis, il y en a toujours un de la famille qui se sera tiré d'affaire. A un quart d'heure de la fin, Rock Hudson entre en scène, une enveloppe à la main. Il la déchire, sort le papier et dit: « *Simone Signoret*! »

Alors, j'entends un rugissement qui devient l'ovation la plus terrible que j'aie jamais entendue. Je reçois dans le dos une tape à jeter un bœuf à terre. Je me lève. Je cours. Je pleure. Je cours, je cours comme une folle. Adieu le sang-froid, le contrôle... Les nerfs craquent. Les clameurs me coupent les jambes. J'aperçois dans les vapeurs le père Montand qui sanglote comme s'il avait enterré ses douze meilleurs amis. Et j'ai le machin doré sur les bras. Et je reste muette. Voilà, Ensuite, ç'a été la folie... Toutes les télés du monde, les vagues de journalistes et radio Guatemala et radio Vatican. Enfin... presque. Voilà...

(*Quand elle est partie pour Londres tourner* « Les Chemins de la Haute Ville », *Simone* « ne valait pas trois francs ». *Elle ne tournait plus guère. On disait qu'elle avait tort de refuser les propositions qui lui étaient faites, tort de se sacrifier* « pour Montand ». *Elle lassait les producteurs.*)

Le pont de Brooklyn

De la blague, *dit Simone,* le coup du sacrifice. La vérité, c'est que j'aime choisir mes films ; c'est que j'ai la patience d'attendre le bon scénario du bon metteur en scène ; c'est que j'aime me balader avec mon bonhomme et vivre et me marrer avec lui. Je vis, et une sensibilité, ça se développe en vivant, pas en jouant. Mais lorsqu'on joue, je crois qu'on fait alors, ce jour-là, du meilleur boulot. (*La bonne entre.*) Non, je suis à la campagne. Ce téléphone !... Coupe-le ! Oui, ne lésinons pas, envoie tout chez le teinturier. Le manteau blanc aussi. Madame qui ? Elle demande si je suis rentrée ? Cette dame ne se tient pas au courant de l'actualité ? Ben merde ! Je me croyais fameuse, pourtant ! Non, dis que je suis pas là. A la campagne. (*La bonne sort.*) Ç'a été trop chouette, l'Amérique, pour que je sois objective. Ç'a été trop merveilleux comme dans un mauvais scénario. T'sais, c'est comme en U.R.S.S. où c'est le réac' qui est séduit et pas forcément le type de gauche. En Amérique, le père Montand et moi, c'était un peu l'inverse. Quand je pense qu'on a pleuré une nuit, ensemble, en regardant New York du pont de Brooklyn... Ça existait tellement et c'était tellement beau.

Simone se secoue. Et c'est la voix canaille qui dit... et c'est la voix « balancée » au roulis des ironies qui rattrapent — hop ! voici l'équilibre ! — l'émotion :

Bon Dieu ! Faut dire qu'on a beaucoup pleuré en Amérique ! On est sensible ou pas, dans la vie, non ?

JEAN CAU.

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION d'Audiberti

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince Amb. Esp.-Sud-Am.
CARROLL'S Célèbre cabaret de FREDE 36, r. de Ponthieu. ELY. 46-40
René - Louis LAFFORGUE CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35
THÉ DANSANT Thé à 17 h. CLARIDGE
Serge GAINBBOURG COLLEGE 28, rue Vavin
ROYAL LIEU 2, r. des Italiens DANCING

Cette célèbre cave de Saint-Germain-des-Prés, le
CLUB DU VIEUX-COLOMBIER
change de ton et d'ambiance. Jusqu'ici temple du jazz New-Orleans, le
CLUB DU VIEUX-COLOMBIER
présente désormais chaque soir un spectacle de cabaret qui enchante les Parisiens les plus exigeants. On y danse, on y applaudit des attractions de grande classe (21, rue du Vieux-Colombier. Réservez à LIT. 30-09).

Variétés

LeGLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!" de P.L. GUERIN et R. FRABAY (3.000 francs) 30 N.F. par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61

LA CASCADE
Bois de Boulogne - TRO. 83-00
Cadre unique...
par tous temps
DEJEUNERS - DINERS
MENU DE QUALITE au choix (vin compris) .... 25 NF
ET SA GRANDE CARTE

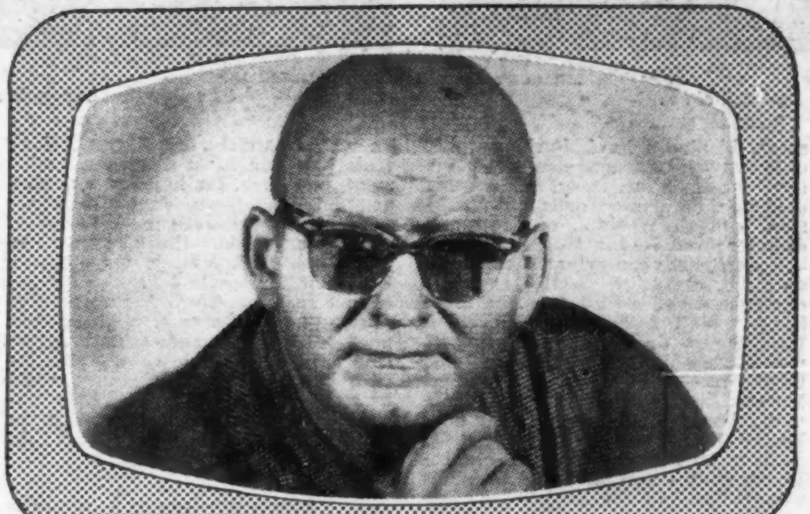
TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *De Gaulle à Londres: le jeu compliqué de la mésentente cordiale. — Henry Troyat : le caractère, c'est la destinée. — Howard Griffin : les Blancs payeront.*

LE petit écran, cette semaine, a débordé de choses et d'êtres : que d'histoires et que d'Histoire ! De Gaulle à Londres : quel téléspectateur n'a été étonné de ce qu'il a vu ? La dernière vieille monarchie qui subsiste au monde a fait défiler en notre honneur ses vieux carrosses, ses vieilles têtes à perruque et ses soldats de parade, vrai corps de ballet. Quel spectacle ! Il faut des siècles pour atteindre à cette perfection. Que la reine d'Angleterre ressemble si peu à l'idée que nous nous faisons d'une reine apparaît ici comme un suprême raffinement. Quant à de Gaulle, vous pouvez vous moquer de l'idée qu'il a de la grandeur ; mais cette idée, il l'incarne sous nos yeux, il nous oblige et il oblige le monde entier à y croire, tant qu'il est là.

A travers une figuration fastueuse, nous suivions le jeu compliqué de la mésentente cordiale des rapports franco-anglais. A Westminster, ce chef gaulois qui s'adressait en français au peuple anglais aurait pu dire : « *Moi, la France...* » sans faire sourire personne, car il l'était vraiment — la France de l'Histoire, mais aussi celle d'aujourd'hui, sortie de cet abîme dont le premier, lui, de Gaulle, l'a fait remonter.


(A.P.)

HOWARD GRIFFIN.
Un verre d'eau partout refusé.

Une méthode perfectionnée

Ceux des téléspectateurs qui ont de l'affection pour lui (je suis de ceux-là), quelle joie ils eurent à imaginer ce que le général ressentait à Carlton Gardens où nous l'avons retrouvé, avec l'Association des Français Libres, au lieu même de son combat solitaire durant les sombres années. Sans doute, remerciait-il dans son cœur tous les saints de France, mais sans céder à l'orgueil. Il sait qu'en politique rien n'est jamais gagné, que le malheur est toujours aux portes et que les patries aussi sont mortelles.

Et puis nous avons eu, en marge de cette grande Histoire, de belles histoires inventées. Je ne sais pourquoi ce film d'André Cayatte, « Le Dossier noir », est moins célèbre que « Justice est faite » et que « Nous sommes tous des assassins ». Il nous oblige à voir de nos yeux ce qui se passe chaque jour dans tous les bureaux de police du monde et dans les nôtres. L'idée fixe d'obtenir des aveux, la recherche de l'aveu en soi, même provoqué par la souffrance et sans aucun souci des rétractations inévitables, c'est un de ces points où la stupidité de l'homme et sa férocité se recoupent et se fortifient l'une l'autre. La torture est éternelle, liée à une méthode pour faire avouer les gens malgré eux, qui a été perfectionnée au cours des siècles, que notre génération de techniciens a fignolée, mais qui existe dès le départ, dans la première question anodine que le commissaire pose au prévenu.

De ce cauchemar, un autre nous console : ce vaudeville de Feydeau « La main passe ». Oui, un cauchemar. On rit, bien sûr, de ces pantins qui couchent ensemble, se perdent, se retrouvent ; mais le terrible, c'est qu'ils finissent par devenir vrais. Les vaudevillistes ont plus qu'on ne pourrait croire le sens du réel.

Une blessure secrète

Comment parler de tout ? Deux émissions ont dominé toute la semaine : « En français dans le texte » de Louis Pauwels et « Cinq colonnes à la une ». Pauwels, que la spiritualité hindoue fascine, a eu la pensée, après une évocation de la mystique du yoga, de nous introduire brusquement dans une Trappe, de nous faire entrevoir ce qu'est la prière du trappiste, sa communion de tous les instants que le travail manuel n'interrompt pas, et ce qu'est la mort dans un cloître, et l'ensevelissement, et le sommeil à même la terre de ces corps sanctifiés. Et moi, je me souvenais d'une retraite que j'avais faite à vingt ans à la Trappe de Sept-Fons. Je remerciais Pauwels de m'avoir aidé à retrouver dans mon vieux cœur ce souvenir étrange : un effroi, un désir de fuir... mais aussi la blessure secrète reçue en ces jours-là et qui ne s'est jamais refermée.

A l'autre extrémité de ce dont l'homme est capable, voici Casanova que Pauwels ressuscite. Vivre comme un trappiste, vivre comme Casanova : nous aurons végété dans l'entre-deux.

L'entre-deux pour notre cher Troyat, chez qui Pauwels nous conduit, c'est l'Académie française. Homme de lettres sans aucun des défauts de l'homme de lettres, Troyat raconte son histoire d'enfant russe exilé et pauvre : rapide montée dont il s'étonne lui-même. « Le caractère, c'est la destinée. » Le naturel de Troyat appelle ces sourires de la vie. Mais il n'aurait pas écrit de beaux livres s'il n'avait souffert lui aussi...

« Cinq colonnes à la une » : chaque numéro de ce programme admirable mériterait des commentaires sans fin. D'abord le vieux Dominici dans sa prison, et son accusateur qui revient l'accabler devant nous et le chemin qui a vu la fuite de la petite fille assassinée.

La cour du Négus, Hollywood, Agadir, tout est pour moi éclipsé par l'extraordinaire reportage de Pierre Dumayet au Texas : un journaliste blanc, Howard Griffin, a pris des drogues pour devenir nègre, il l'a été le temps de quelques semaines. Il a su vraiment ce que c'était d'être un Noir dans un Etat du Sud, que de trembler pour sa vie, au point de ne respirer librement que la nuit, lorsque les Blancs dorment. Le pire, selon lui, c'est leur regard qui vous traverse et qui vous supprime. Et ce verre d'eau partout refusé ! Ce crime indéfini commis par une race tout entière, il va falloir l'expier. Les Blancs payeront jusqu'à la dernière obole.

FRANÇOIS MAURIAC.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Le Baron de l'Ecluse » : Vous vous souvenez de Gabin dans « Quai des brumes» ? Eh bien, comparez !*

CERTAINS cinéastes nous font penser quelquefois à ces vieux peintres ambulants qui, avant de prendre leurs pinceaux, achètent un cadre doré puis, entourés de badauds, choisissent un beau sujet... Bonaparte ou Madame Récamier. On n'invente pas non plus Jean Gabin. Il est là, survivance d'un monde ancien, avec son énorme talent qu'il porte comme des favoris, personnage historique, stylisé dans le marbre de la gloire. Figure inépuisable dans tous les genres et pour mille sujets, indifférent, lointain, il pose comme un seigneur dans l'habit qui lui plaît.

Le voici donc dans « Le Baron de l'Ecluse » (1). Il faudrait comme au théâtre frapper trois coups pour l'annoncer. Delannoy éteint la lumière, et jusqu'à la fin c'est à peu près tout ce que Gabin lui laissera décider.

Dès le début, il commande et, d'avance, il a gagné. Mais lui connaît-on un rôle où jamais il fut battu et dont il sortit diminué. L'écran lui appartient. Il est ici chez lui ; le public n'a qu'à s'incliner, et d'autres aussi que l'on ne voit pas, ceux qui le suivent avec la caméra. Il est là, plein de naïveté, pourri d'orgueil, comme nous l'avons connu autrefois, baron d'occasion, portant monocle comme un crachat, une insulte aux imbéciles qui s'intéressent encore à Deauville, aux salles de jeux, aux femmes du monde qui n'en sont pas, et peut-être s'imaginent qu'il est bon de nous montrer ce monde-là pour comprendre ce qu'est un « sale bourgeois ». Vision navrante, avouons-le, d'un univers qui, s'il existe, ne nous concerne plus, et Gabin pas davantage que l'on charge, suprême ironie, de réveiller pour nous ce monde de l'ennui. Mais ne fut-il pas déjà l'interprète de Philippe Hériat ?

Le baron, il est vrai, quittera Deauville et le hasard le ramènera près de ces gens, de ces bistrots qu'il aimait autrefois. On nous explique cependant qu'il n'y restera pas, comme si Gabin lui-même n'était plus fait pour ces endroits, et ne supportait

(1) Paris, Berlitz, Wepler-Pathé.

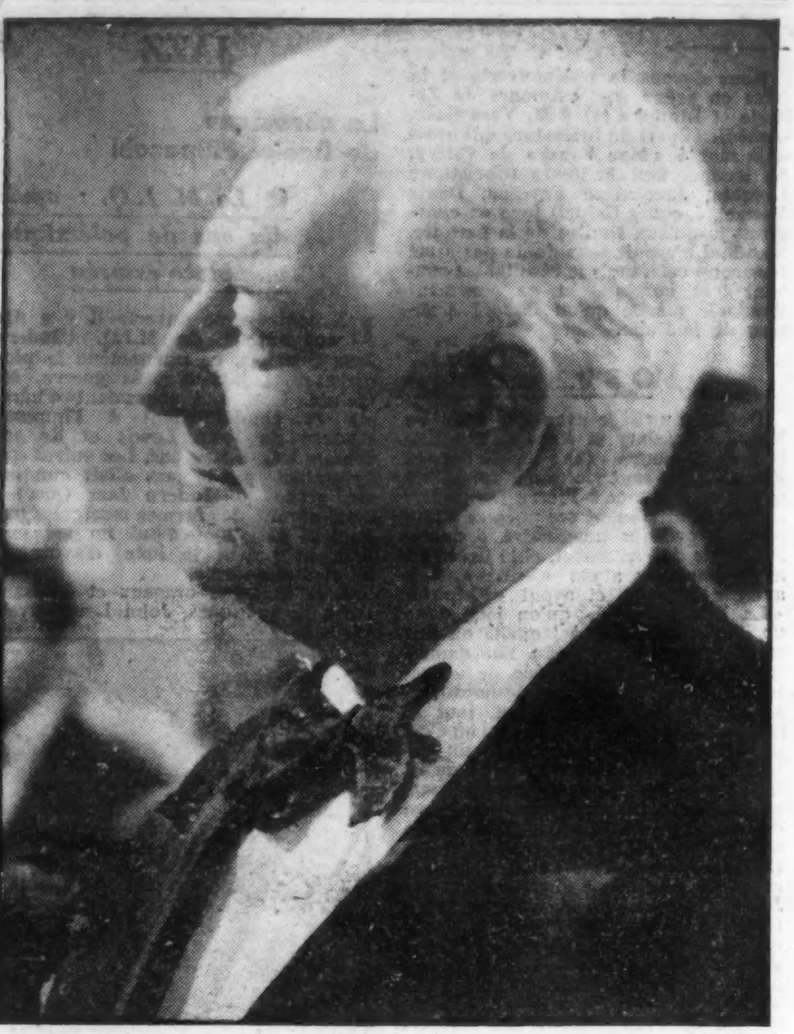
STUDIO BERTRAND
MA TANTE
avec ROSALIND RUSSEL

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

ELLE ET LUI s'habillent chez
Deylo
4, bd des Capucines, Paris - OPE. 47-45
PLUIE ET SPORT
VETEMENTS DE PEAU
TENNIS
PANTALONS
JUPES - PULLS
ET CARDIGANS

(Archives.)

JEAN GABIN DANS « QUAI DES BRUMES » (1938)...



(Archives.)

...ET DANS « LE BARON DE L'ECLUSE » (1960).

Un regard bleu qui n'oublie pas le passé.

plus l'odeur d'un certain tabac. Etrange destin de cet homme qui n'ose plus incarner aujourd'hui ce dont il est sorti et se plaît comme un roi dans le confort Louis-Philippe, tout en gardant, il est vrai, cet air guindé et un peu gêné des gens déguisés. Car le Gabin que nous avons aimé, celui de « Remorques » ou de « Quai des Brumes », l'homme « du peuple » aux doigts maladroits, qui cherche des rêves, le paria, il reste là devant nous, vieilli, gonflé d'aisance et aussi de regrets sous le costume trop bien coupé. Et son regard bleu n'oublie pas la crasse et le brouillard du passé, les filles gentilles, les cafés, l'accordéon, l'odeur des mégots d'où s'élevait dans la misère et le tracas le parfum délicieux des beaux sentiments.

Un bon tailleur

Aussi, sommes-nous bien gênés pour raconter l'histoire de ce baron ruiné qui est aussi celle d'un acteur arrivé et qui s'ennuie de n'avoir plus rien à gagner. Aussi pour nous empêcher de bâiller et se distraire de son côté, demande-t-il à Micheline Presle de nous montrer son charme et sa gaieté. Alors, en observant ce visage ravissant, on dirait qu'il se souvient du temps où il avait vingt ans, les mains sales et un blouson. Absent, le regard vague et pourtant à lui seul occupant tout l'écran, il dégorge sans y prendre attention, avec un naturel ébouriffant, un flot de mots préfabriqués pour gens de salon, attendant, dirait-on, sans trop se biler, la fin d'un numéro qu'il semble parfois regretter de nous jouer si distraitement, en jetant vers les coulisses ce regard triste des animaux savants.

Delannoy, comme un bon tailleur, a pris les mesures de son modèle qui, parfois, d'un mouvement brusque, fait craquer les coutures de son veston. Mais qu'importe l'habit ! Car voici au cinéma une mode bien vieillie, celle qui fait de l'acteur le patron de l'écran, le chef d'orchestre, dont les gestes, la voix, le ton fixent comme les fanfares du cirque l'émotion du spectacle. Delannoy n'a plus rien à nous apprendre sur Gabin, mais Gabin, de son côté, ne nous dit rien sur Delannoy. Et cette méthode, avouons-le, qui consiste à fabriquer des films pour embaumer un acteur ou l'éclairer comme un objet de musée, ne comble plus aujourd'hui notre curiosité. L'acteur, n'est-ce pas d'abord la caméra, la main qui la conduit, ce tyran, le metteur en scène qui se sert des talents, les adapte à sa vision, les épuise, les déchire et les broie pour, s'il le faut, les rejeter après emploi ?

Voilà pourquoi ce cinéma, dont Gabin est aujourd'hui l'un des derniers habitants, nous fait songer à la peinture de Largillière plus qu'à celle des Flamands, et aussi à ce théâtre qui vécut avec Victor Boucher ou Louis Jouvet, pour s'enfoncer avec eux dans le néant. De même, avec Gabin, tombera dans l'oubli le « film portrait », vieille survivance balzacienne qui consiste à découper des types sociaux sur la figure d'un acteur de talent. Alors le cinéma retrouvera enfin sa vraie vocation pour s'élancer à la recherche de l'univers incohérent de son temps et d'un nombre d'or qui peut-être n'existe pas.

BRUNO GAY-LUSSAC.

La critique de René Guyonnet

● *« Aux frontières des Indes » : une locomotive nommée Victoria.*

« AUX Frontières des Indes » (1), de J. Lee Thompson, est d'abord un amusant film d'aventures. C'est la transposition exacte, dans l'Inde de 1905, de « La Chevauchée fantastique » : plusieurs personnages traversent une province en rébellion à bord d'un wagon traîné par une locomotive nommée Victoria. Il est facile d'imaginer, sur leur chemin, toute une série d'embûches, et les scénaristes s'en sont donné à cœur joie. Le clou est, bien sûr, l'attaque des... Indiens, mais nos voyageurs auront dû auparavant forcer un siège, reposer des rails sur la voie coupée par un attentat, traverser un pont vertigineux, lui aussi saboté. Raffinement supplémentaire, le danger vient également de l'intérieur. Si nos voyageurs se sont lancés dans cette périlleuse entreprise, c'est pour sauver la vie d'un petit prince et, avec lui, le principe dynastique, seul facteur d'unité dans cet Etat imaginaire d'Haïserabad, divisé entre Hindous et Musulmans. Or, parmi eux, s'est glissée une brebis galeuse, un complice des Musulmans révoltés, qui n'hésitera pas à attenter de ses mains à la vie du petit prince...

Sans rancune

Dans « La Chevauchée fantastique », le danger dans lequel se trouvaient plongés les passagers de la diligence agissait comme un révélateur, il mettait à nu leur valeur humaine profonde. Ici, rien de tel : les différents personnages sont des symboles. Nous n'avons pas un heurt de caractères, mais un conflit idéologique. Chacun défend ce qu'il représente : le capitaine, l'ordre colonial ; l'Américaine, l'humanitarisme ; le journaliste, les idées avancées, etc. Ainsi avons-nous, curieusement, en filigrane de ce film d'aventures à grand spectacle, une sorte de réflexion sur l'impérialisme britannique aux Indes : une nostalgie du temps de Kipling et de la reine Victoria, et, en même temps, une manière de dire à l'Inde indépendante : « Sans rancune ».

Il est intéressant de trouver ce détachement à l'égard du passé impérial dans un film visiblement destiné à flatter les goûts du grand public britannique.

RENE GUYONNET.

(1) Ambassade Gaumont.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *Une semaine frivole : un marivaudage sans Marivaux. — La Grèce et Pierre Louys : deux viols. — Des « dingues » à l'américaine.*

LE jeune sous-lieutenant de l'armée d'Italie Henri Beyle, qui prendra quinze ans plus tard le pseudonyme de Stendhal, voit jouer à Bergame, le 29 floréal an IX (19 mai 1801), « Zelinda e Lindoro », de Goldoni, se dit qu'on en pourrait faire une bonne pièce française, et passant à l'action, il en broche la traduction en quinze jours entre le 27 mai et le 12 juin, tout en vaquant à ses devoirs militaires et en prenant des leçons de clarinette avec le chef de musique de la 91e.

Il avait dix-huit ans, et il faut bien dire qu'à part le prénom de Fabrice, on ne trouve rien là-dedans qui annonce l'auteur de « La Chartreuse de Parme ». Tout au plus peut-on croire qu'il avait des dons d'adaptateur : son texte est preste, vif, coloré. Quant à la pièce de Goldoni elle-même, avec ses multiples intrigues amoureuses, ses ruses, ses quiproquos, elle est bien agréable, dans son style habituel, celui du marivaudage sans Marivaux, de la comédie italienne ancêtre de notre comédie de Boulevard.

→

ODEON - THEATRE DE FRANCE
Renaud - Barrault
présente A PARTIR DU 16 AVRIL
le Théâtre de la Cité de Villeurbanne
Direction : ROGER PLANCHON
« LES AMES MORTES »
d'Arthur ADAMOV, d'après Nicolas GOGOL
Soirées 20 h. 30 - Matinées 14 h. 30 - Location DAN. 58-13

STUDIO de l'ETOILE
14, RUE TROYON
le beau Serge
UN FILM DE
CLAUDE CHABROL

HOTEL
Les Libellules
**** B
Duingt - Lac d'Annecy
SEJOUR IDEAL
POUR VACANCES AGREABLES
Son restaurant sur pilotis
Tél. 96-63

→

Nous devons la redécouverte et la mise en scène des « Amours de Zelinde et Lindor » (1) à M. Yves Gasc, comédien épris de littérature qui avait déjà monté « Mon Faust » de Valéry. Sa troupe, fort brillante (Christiane Lasquin, Jacqueline Feydieu, Denis Manuel, Jacques Gripel) joue en chargeant jusqu'aux limites de la parodie. Stendhal n'aurait sans doute pas aimé beaucoup cela, mais le résultat est souvent très comique et ce charmant spectacle mérite qu'on fasse l'ascension de la Butte.

● Bilitis et l'Amour

Double sacrilège avec l'opérette de MM. Jean Valmy et Marc Cab « Bilitis et l'Amour » (2) : la Grèce et Pierre Louys sont violés à la fois. Mais quelle importance ? Pierre Louys lui-même, en attribuant ses poèmes à une poétesse grecque imaginaire, a donné l'exemple de l'irrespect, et la Grèce en a vu d'autres : avant « Bilitis », il y a eu « Phiphi », et avant « Phiphi » « La Belle Hélène » qu'on joue dans un autre théâtre et à laquelle on fait un clin d'œil en disant à une dame : « Tu es ma (Geori) bouée de sauvetage. » Les femmes se déshabillent, les hommes se travestissent, tout le monde fait du texte et même ici où c'est plutôt les jambes qu'on lève, un acteur est sûr de faire rire en lançant les bras en l'air pour dire : « Je vous ai compris. » Si on ne comprend pas, d'ailleurs, c'est sans importance, parce que les jeunes personnes sont jolies (Brigitte Mars, Nadine Tallier), le chanteur de charme charmant (André Jobin), la musique de Kosma spirituelle. Les auteurs savent trousser une opérette, comme on dit, et ce mot déjà montre qu'ils ne visent pas bien haut. Et toute l'ambition du Petit Théâtre de Paris est sans doute d'être cet été un Petit Théâtre des Nations où les nobles étrangers seront dans la salle au lieu d'être sur la scène.

● De doux dingues

Pour achever cette semaine frivole, on peut voir encore « De doux dingues », de M. Michel André, d'après Joseph Carole (3). Michel et Sophie, qui se sont mariés pendant les vacances, rentrent à Paris pour continuer à vivre leur grand amour. Mais Sophie est distraite : elle a oublié de dire à Michel qu'il est son quatrième mari, que le troisième vit toujours près d'elle comme un frère ou comme un parasite, qu'elle a un petit garçon (un affreux Jojo) et deux grandes filles (une oie blanche et une vierge folle, d'ailleurs pas tellement vierge puisqu'elle est mariée et mère d'un bébé). Agitez beaucoup tout ce petit monde et deux ou trois comparses et vous avez une comédie sans doute d'origine anglo-saxonne, dans le goût des films américains que jouaient Cary Grant, Irene Dunne, Billie Burke, etc.

Ce n'est pas grand-chose, mais c'est transformé par le brio de l'interprétation : Suzanne Flon, inimitable, irremplaçable ; Guy Tréjan, sensible, drôle, qui n'appuie jamais ; Jean Le Poulain, qui charge toujours, fait n'importe quoi, mais finit aussi par faire rire ; Alice Tissot, toujours dame au chapeau vert ; Sylvie Favre, qui sacrifie son charme mais non son talent pour jouer la pensionnaire hébétée ; Roger Pelletier, Jean-Pierre Moulin, dont les caricatures sont pleines d'humour. Bref, comme il arrive souvent au Boulevard, la façon de jouer vaut mieux que ce qu'on joue.

● Le Rossignol errant

Les soirées du Théâtre des Nations, toujours très riches d'enseignements, passent trop vite. La Troupe Nationale d'Iran est une jeune compagnie fondée il y a quatre ans, une sorte de T.N.P. de la Perse, dont le jeu et le style m'ont paru fort occidentalisés. On n'en est que plus frappé par le caractère traditionnel du « Rossignol errant », œuvre d'un jeune auteur-comédien contemporain. Pas la moindre odeur de pétrole, pas la moindre odeur de révolte. Un drame paysan qui devient une légende et s'élargit jusqu'à devenir une sorte de manuel d'initiation qui prêche une seule délivrance, la délivrance spirituelle par l'ascétisme et la prière... (4).

ROBERT KANTERS.

(1) Théâtre du Tertre.
(2) Petit Théâtre de Paris.
(3) Edouard VII.
(4) Sarah-Bernhardt.

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

● *Le M. J. Q. : après dix ans de polémique, une place assurée*

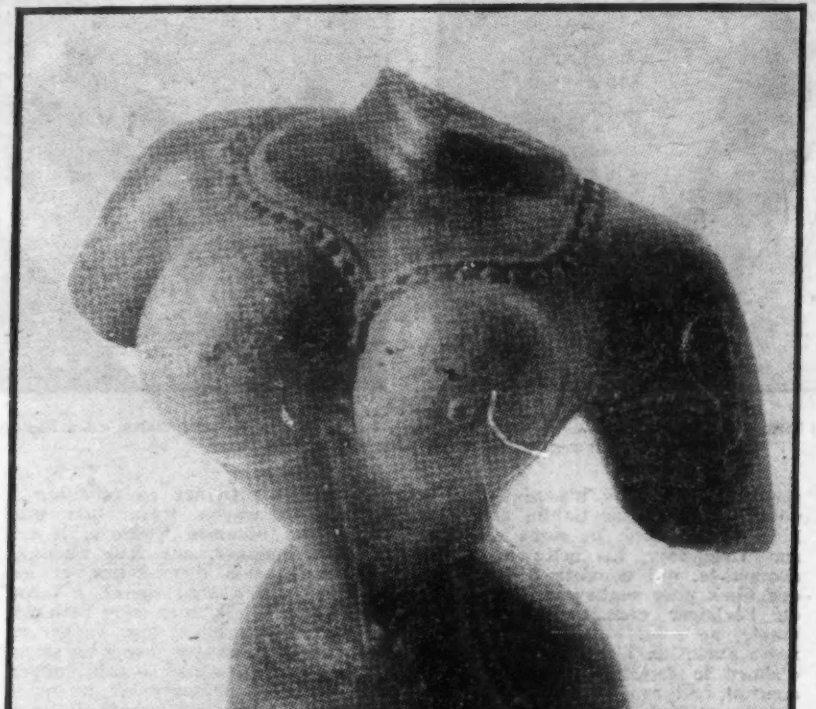
La controverse ouverte il y a dix ans autour du M.J.Q. (Modern Jazz Quartet), ce phénomène le plus discuté du jazz d'après guerre, est éteinte. Ceux qui accusaient d'hérésie et condamnaient à l'impasse l'œuvre de John Lewis et de ses camarades, se sont tus. Les autres qui assuraient que le jazz allait conquérir, grâce au Modern Jazz Quartet, cette dignité des formes musicales par quoi il est aujourd'hui un art majeur, se paient le luxe d'avoir le triomphe modeste.

A ce dialogue orageux et épuisant entre les critiques, John Lewis avait longuement parler son clavier. Il *ose* enfin jouer à égal avec Milt Jackson.

Cette évolution de Lewis se reflète tout naturellement à l'intérieur du M.J.Q. lui-même. A l'atmosphère guindée et un peu contrainte des premiers temps a succédé une sérénité bon enfant, voire souriante. Ayant abandonné « queues de pie » et plastrons glacés, le M.J.Q. se présente aujourd'hui en complet veston et cravate de rouge. Il y a décidément quelque chose de changé au temple de l'Impassibilité.

La grande tradition

Il faut aussi noter la même évolution dans les programmes présentés. Les deux compositions inédites jouées à l'Olympia — « The Cylinder » et « Pyramid » — sont construites sur le blues, comme l'étaient la grande majorité des autres morceaux. Après avoir été accusé de « corrompre » le jazz en le rattachant à Bach et à Vivaldi, John Lewis ferait-il un pèlerinage aux sources en revenant à la grande tradition du blues ? Le M.J.Q. y gagne en tout cas, et personne ne



(Archives.)

TORSE DE RADHA (XVI^e-XVII^e SIÈCLES).
Comme les fenêtres chez nous.

choisi depuis longtemps de répondre par un inaltérable sourire, où se lisent à la fois l'amour de la non-violence, la certitude tranquille d'être à une place *nécessaire*, et aussi l'absence de tout dogmatisme.

On a souligné à plaisir les affinités classiques du *compositeur* John Lewis, sa volonté de faire du jazz un autre art de la fugue et du contrepoint. Cette tradition musicale à laquelle se réfère le M.J.Q. paraît cependant quitter peu à peu l'avant-scène, à mesure que s'affirme et se dégage la personnalité du *pianiste* John Lewis. John va à la rencontre de ses détracteurs d'hier et les concerts de samedi dernier à l'Olympia en ont donné une illustration saisissante : le M.J.Q. a gagné incontestablement en simplicité et en efficacité.

John Lewis s'est épanoui physiquement (on a beaucoup remarqué son air jovial, éclatant de santé) et a élargi sa conception même du jeu pianistique. Il n'hésite plus à faire pourrait aujourd'hui sans mauvaise foi affirmer que sa musique est synonyme d'ennui, qu'elle s'obstine à des recherches stériles, des procédés sans issue.

Les enregistrements célèbres du M.J.Q. — « Concorde », « Vendôme », « Django » — sont déjà anciens. Un superbe disque — « Pyramid » — va bientôt sortir sous la marque *Atlantic*. Nous conseillons aux amateurs du M.J.Q. de se procurer sans faute ce disque. Voici d'autres titres récents :

— « Odds against to-morrow », *Voix de Son Maître*, FELP 217 (musique du film « Le Coup dans l'escalier ») ;

— « Improvisations et Méditations de John Lewis », *Atlantic*, 332.008 (un disque qui livre l'âme de John Lewis, ici en trio).

Et pour ceux qui ne l'auraient pas encore :

— « Sait-on jamais... », *Versailles*, MEDX 12.008 (musique originale du film de Vadim).

DANIEL FILIPACCHI.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Les Trésors d'art de l'Inde : « Alors, Madame, vous organisez des expositions lascives ? »*

Grace à cent cinquante enluminures et à plus de deux cents tonnes de pierre sculptée — en tout : 950 pièces se distribuant à travers 16 salles du musée du Petit-Palais — les Parisiens peuvent, depuis la semaine dernière, faire connaissance avec cinquante siècles d'un art dont, en Occident, seuls quelques spécialistes étaient jusqu'à maintenant susceptibles de mesurer et l'importance et la beauté.

Il s'en fallut de peu que l'entreprise n'échouât. Ou, du moins, que l'inauguration ne coïncidât pas, comme le souhaitait le Premier indien, Jawaharlal Nehru, avec l'éclosion des premières feuilles sur les bords de la Seine.

Les sous-sols du Petit-Palais durent en effet être consolidés (le fragment de « barrière » de temple qui figure dans la première salle mesure 2,50 m sur 2 m et pèse 6 tonnes) et l'on construisit un pont roulant extérieur pour amener à la hauteur du premier étage la plupart des statues. On n'avait oublié que la visite de M. K. Or, il était inconcevable que ce pont roulant défigurât une façade devant laquelle le Premier soviétique passerait plusieurs fois par jour, lors de son voyage en France. Mais les dieux de l'Inde veillaient. M. Krouchtchev eut la grippe, son voyage fut retardé et les divinités plusieurs dizaines de fois centenaires pénétrèrent en temps voulu dans le temple qui leur est, à Paris, solennellement affecté pour quelques mois.

Leur premier grand rendez-vous avec l'Occident avait été un rendez-vous manqué. C'était en 1947-1948, à la « Royal Academy » de Londres, et les Anglais se montrèrent extrêmement réservés à l'égard de ces dieux dont le pays était en train d'obtenir l'indépendance.

« Chez nous, on ne voyait pas »

Augmentée de quelques-unes des grandes pièces que possède le musée Guimet, l'exposition actuelle ne vient d'ailleurs pas de Grande-Bretagne. Elle vient d'Allemagne et, plus particulièrement, d'Essen, via Zurich. Ce sont des orientalistes allemands qui l'ont conçue avec le concours de savants archéologues indiens, en choisissant une à une les statues de pierre ou de bronze, les gouaches, les tentures et les objets populaires de fabrication récente dans cette mine inépuisable que représentent les musées de l'Inde.

Et pourtant, la semaine dernière, les organisateurs conviés à venir voir « leur » exposition l'ont à peine reconnue. A Suzanne Kahn, qui vient de succéder à André Chamson comme conservateur du Petit-Palais, ils ont dit : « *Tout est beaucoup plus beau ici ! Chez nous, on ne voyait pas.* » Pourquoi ?

Parce que ni à Essen ni à Zurich on ne disposait de la place suffisante pour « déployer » les pièces monumentales dans un ordre à la fois harmonieux et rationnel. Ce qui n'est pas, même quand on a de la place, une tâche simple. Mais avec l'aide de l'orientaliste française Jeannine Auboyer, Suzanne Kahn est parvenue à transformer ce long exposé d'histoire de l'art en une véritable promenade à travers les siècles.

Dès après le vernissage (5.000 personnes), 1.500 visiteurs devaient se présenter en moyenne par jour aux guichets. Samedi dernier, alors que ces visiteurs étaient de toute évidence en nombre beaucoup plus grand, il n'y avait aucune bousculade et l'on pouvait flâner à son aise entre les statues. C'est une réussite.

Un rêve, une vision

A l'exception de la treizième salle qui, selon le vœu d'André Malraux, constitue une sorte de « digest » de l'art indien par le regroupement de quelques œuvres caractéristiques de ses principales époques, toutes les autres s'efforcent de correspondre chronologiquement à une civilisation, c'est-à-dire aussi à un style donné.

Car dans ce vaste subcontinent où se sont au cours des siècles mélangés le brahmanisme, le bouddhisme, l'islamisme, les Grecs, les Turcs, les Arabes, les Anglais, et tant d'autres peuples, il est juste de parler de *civilisations.*

« *Tout en ne laissant pas d'être très réelle,* a dit Nehru, *l'Inde est une idée, un rêve, une vision...* »

Cette idée, ce rêve, cette vision, le ferment en somme de sa réalité et de son unité, rien ne l'exprime mieux qu'un art dont les constantes sont évidentes malgré le mélange grouillant de croyances et de races que représente l'Inde.

S'il est, par exemple, une fois pour toutes, entendu que les femmes auront les mêmes seins sphériques et posés de façon identique — comme on sait, chez nous, que les fenêtres doivent avoir telle dimension et non telle autre pour équilibrer les volumes d'une façade donnée — c'est parce que, dans l'éthique comme dans l'esthétique indiennes, le corps h u m a i n participe essentiellement d'une architecture universelle.

Comme tout art traditionnel, l'art indien n'échappe pas à une certaine monotonie. Encore ne faut-il pas oublier que les figures détachées ici en « gros plan » faisaient partie de grands ensembles décoratifs d'une harmonie rigoureusement définie. Il faut attendre l'art roman pour que les sculpteurs, profitant du fait qu'ils travaillaient à des endroits pratiquement invisibles (chapiteaux, hauts de portails, flancs de tours), se livrent à des fantaisies personnelles qui constituent les premières velléités de l'art individualisé tel qu'on le pratique aujourd'hui.

Jeannine Auboyer lève d'ailleurs l'équivoque en soulignant que l'art indien ne saurait obéir à des préoccupations esthétiques du type contemporain, « *le conformisme aux traités et aux canons étant la condition essentielle de sa réussite... et* (puisque) *toute œuvre est conçue dans un but utilitaire devant être bénéfique du point de vue religieux. Du reste,* ajoute-t-elle, *le beau n'a pas de nom dans le vocabulaire indien.* »

Psychanalyse des dieux

Encore qu'il soit impossible d'exposer dans le pudibond Occident les exemples qu'en donne Max-Pol Fouchet (1), le message fondamental de l'art indien est, à jamais, celui du plaisir physique magnifié, divinisé, esthétisé, moralisé.

Cela est si vrai que, les gros titres des journaux du soir aidant, la respectable et charmante Mme Kahn s'est vu aborder, au marché, par une commerçante qui lui a demandé, l'œil gourmand : « *Alors, Madame, vous organisez des expositions voluptueuses et lascives ?* »

On a, en effet, beaucoup parlé d'« érotisme » au sujet de l'art indien. Mais même en lui apposant l'adjectif « sacré », « érotisme » est encore un mot beaucoup trop faible — ou beaucoup trop brutal — pour définir cette expression de joie sensuelle qui signifie, sur les corps et les visages immobilisés en plein mouvement par la pierre, « l'état de grâce ». Aucun art au monde n'a été aussi exemplairement ni aussi naturellement détendu dans ce domaine.

Deux admirables têtes d'amoureux s'embrassant sous un palmier, ou l'enlacement aérien de Vishnou et de Lakshmi suffiront à en convaincre les visiteurs du Petit-Palais.

Si l'art de l'Inde était plus répandu, les psychanalystes seraient peut-être obligés de faire de la médecine.

Descendus de leurs piédestaux ou des corniches de leurs temples vides, jamais des dieux qu'on croyait oubliés n'ont été si près de nous.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Dans le très bel et très intelligent ouvrage illustré qu'il a consacré à « L'Art amoureux des Indes » (Ed. Claire Fontaine).

les Reproductions
Spitzer
sont les meilleures
14, rue la Boétie - ANJ.00-38

(Archives.)

COUPLE D'AMOUREUX SOUS UN ARBRE (ENV. XI[e] SIÈCLE).
« Beau » n'est pas un mot indien.

(Agip.)

ÇIVA, ROI DE LA DANSE (NATARAJA).
Une architecture universelle.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 AVRIL

LONGUE vie au parti socialiste unifié ! C'est de tout mon cœur que je jette ce cri. Car sur un point je suis d'accord avec les adversaires de la Cinquième République et je les trouve même bien peu pressés : il est temps et il est grand temps de songer aux lendemains d'un règne qui ne sera pas éternel. Règne réparateur, selon moi, et c'est ce qui me sépare de vous, mais qui devrait être « préparateur », annonciateur d'un nouvel ordre.

Cette nativité éveille donc mon espoir — un espoir un peu tremblant. Ce nouveau-né, qu'il a mis de temps à naître ! Même en politique, la mortalité infantile fait des ravages. Hélas ! que j'en ai vu mourir de ces partis !

Celui-là, s'il eut des commencements difficiles, ce ne fut pourtant pas la faute des princes qui nous gouvernent. Tout comme Blaise Pascal, le général de Gaulle a un abîme à sa gauche — qui en vérité ne lui donne pas le vertige et qu'il ne demanderait pas mieux que de voir se combler. Dans les profondeurs de ce vide, sous le nom de parti socialiste unifié, nous regardons quelque chose qui point, un je ne sais quoi d'un peu hybride, sans beaucoup de corps mais avec beaucoup de têtes. Si elles agitent toutes les mêmes pensées, et si elles conçoivent des plans qui s'équilibrent, c'est ce dont je doute fort, et qui me retient de trop céder à la joie.

Il reste que nous vivons sous le prince le plus libéral qui ait jamais régné au doux royaume de France. S'il daignait se pencher sur ce nouveau-né, ce ne serait sûrement pas avec l'idée de serrer son petit cou dans sa dextre puissante. Soyons sérieux : a-t-il jamais mis des bâtons dans les roues de cette vieille gauche si lente à démarrer ? Il a d'autres soucis, « ce souverain prestigieux », comme vous l'appelez, dont vous osez écrire, cher Jean-Jacques, « qu'il règne sans gouverner » et que « son action se réduit à mettre les problèmes de côté pour ne pas avoir à les résoudre, à ne rien trancher, pour conserver aussi longtemps que possible autour du trône l'apparence de l'unité nationale (...). Chaque problème pourrit. »

JE ne vous cite que pour vous faire sentir à vous-même votre propre injustice. Conclure de ce que tout n'a pas été fait, que rien n'a été fait, c'est tout de même bien fort. Vous pouvez penser tout le mal qu'il vous plaira de ce régime, sauf qu'il a laissé tout pourrir : ce qui fut précisément le cas de la République défunte. La guerre d'Algérie dure, il est vrai, et menace de s'enliser. Sur ce point, nous avons tour à tour, vous et moi, cru triompher ou dû baisser pavillon. Mais enfin la partie continue, elle n'est pas jouée. Le serait-elle, allez demander partout dans notre ancien Empire, de Dakar à Tananarive, si rien n'a été fait. Je me tairai sur ce qui touche à l'économie et aux finances. Mais convenez-en: vous dressez avec une tranquille audace un tableau où ne figure que la colonne du débit (1).

Je me crois bien revenu de toutes les vanités nationales. Il n'empêche que les honneurs dont nos alliés, en ce moment, comblent le Président de la République française, nous devons les interpréter. Ils sont tout de même le signe de ce qu'en dix-huit mois la France est devenue. Il n'appartient à personne de s'inscrire en faux contre ce que trace l'aiguille du baromètre enregistreur.

IL reste que ce régime est sans prolongement imaginable, hors celui que vous lui assurerez, vous les hommes de gauche, ou celui qui cuit à feu doux en Algérie, dans certaines popotes. L'avenir est à vous, ou à eux. Il ne dépend plus, en tout cas, de l'homme qui n'est le maître que du présent et qui vous aura laissés libres de vous organiser, de vous adresser au pays, de l'endoctriner par la plume et par la parole.

Plus j'y songe et moins j'entre dans les raisons de votre hargne contre lui. Ce n'est pourtant pas à vous, qu'en ce fameux 13 Mai, ses partisans ont damé le pion. Seuls, les activistes furent dindonnés. Pour vous, comment l'eussiez-vous pu être ? Si en politique exister c'est agir, vous auriez dû, en ces jours-là, penser de vous ce que disait d'elle sainte Catherine de Sienne : « Je suis celle qui n'est pas ».

LE général de Gaulle serait heureux de voir surgir à sa gauche un grand parti unifié, s'il y discernait une promesse de stabilité, de permanence ! C'est cela qui compte pour lui. Hier, à Westminster, il louait le peuple anglais de n'avoir eu recours, durant les vingt dernières années de la plus tragique histoire, qu'à quatre hommes d'Etat. Vous avez beau dire : toute la question est de savoir si vous êtes sages de considérer la situation présente comme une honte et comme un malheur, et si vous avez raison d'aspirer au paradis perdu de cette foire d'empoigne des partis dont nous avons manqué périr : à mes yeux, la forme la plus basse de la démocratie ; le souvenir que j'en ai gardé me rend indulgent à notre régime un peu trop monarchique, j'en conviens, avec ses fastes qui se déploient en ce moment sur tous les écrans du monde. Un ministère Depreux nous ressemblera davantage, bien sûr ! Mais je ne trépigne pas d'impatience.

Ce qu'un seul homme peut faire, Charles de Gaulle l'aura tenté : il n'aura pas toujours maîtrisé l'enchevêtrement des motifs et des causes. Du moins l'analyse qu'il en fait et qui inspire sa politique étrangère n'est-elle pas comme la vôtre — et comme celle des gens de droite que vous rejoignez sur ce point — altérée et faussée par des idées fixes et par des phobies.

UNE lecture, ces jours-ci, me rend plus sensible à cette déformation de la réalité dont vous vous rendez coupables, à ce péché contre l'esprit de l'écrivain politique : c'est l'admirable correspondance (publiée chez Plon) du poète autrichien Hugo von Hofmannsthal, disparu en 1929, et de son cadet Carl J. Burckhardt, que j'ai bien connu lorsqu'il représentait la Suisse à Paris ; et certes, il nous apparaissait déjà un peu comme une réincarnation du jeune Gœthe ; mais sa formation germanique me le rendait étranger ; et j'étais loin d'avoir décelé en lui ce que révèle cette correspondance : le don d'analyser l'histoire quotidienne la plus dramatique (1920-1929) non, certes, sans passion ; mais ici la plus haute culture est au service de la clairvoyance, parce qu'à aucun moment l'esprit ne pèche contre la justice. J'y reviendrai.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

(1) *Voir, en page 5, la réponse de J.-J. Servan-Schreiber.*

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef: Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF. (Etudiants : 50 NF.)**
Belgique : 1 an : **625 francs belges.**
— 6 mois : **325** — —

Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

André Pignarre, « Monsieur Tour Eiffel », nous informe que ses restaurants « En plein ciel » du 1er étage de la Tour Eiffel, sont ouverts à déjeuner, ainsi que la salle spécialement réservée aux banquets.

C'est le samedi 23 avril que reprendront les dîners en musique avec l'excellent orchestre de Jean Dranow.

Mais si André Pignarre règne « En plein ciel » à la Tour Eiffel, il possède aussi des Caves et des Bateaux...

Les Caves de la Tour Eiffel (square Charles-Dickens, au bout de la rue des Eaux) constituent un décor extraordinaire sous la colline de Passy.

Dans ces authentiques caves du 14e siècle, se succèdent les réceptions et les manifestations les plus diverses, élégantes ou pittoresques, au milieu d'une exposition permanente de tableaux (peintures modernes) et de vins (100.000 bouteilles)...

André Pignarre nous propose également ses bateaux sur la Seine, les ravissantes et confortables « Vedettes Paris Tour Eiffel » (pont d'Iéna, rive gauche, port de la Bourdonnais, en face de l'avenue La Bourdonnais) dont le nombre va s'augmenter cet été de trois unités et qui permettent de visiter Paris par la Seine de la façon la plus reposante, la plus intéressante et la plus agréable grâce aux promenades commentées en plusieurs langues. Le soir, du 1er mai au 20 septembre « Croisières des illuminations ».

Communiqué.

Mots croisés n° 235

Horizontalement : 1. Résultat intéressant d'un conseil qui rapporte. — 2. Ville d'Orne, dans sa plaine. — 3. D'où partent des ordres. Contient un futur combattant, dont le sort est réglé d'avance. — 4. A donné une occasion à Charpentier de satisfaire nos oreilles. — 5. Partie méridionale de la Suède (pas dans le P.L.). — 6. Laisse passer le plus menu. Traverse ses deux lacs, en pays vert. — 7. Peut servir pour la pluie et le beau temps. A vu une grande terreur. — 8. Son rôle est de concentrer et de ne pas garder. Fit un aveu imprudent, parmi les puissants et les courtisans. — 9. Entrée, sans autorisation, dans un domaine étranger. — 10. Réduisent la concentration.

Verticalement : I. Spécialité artistique d'une manufacture de la rive gauche et d'une petite ville du centre. — II. Sert à blesser, à éclairer, à glorifier. N'encourent certes pas le reproche de témérité. — III Dans Gênes, mais pas dans La Spezia. Quelque peu érotique. — IV. Bébé aime charrier un peu avec lui. Deux fois la même unité. — V. Sont vraiment « formic ». Quand la date manque. — VI. Il faut veiller à ne pas le vider. Ne suffisait pas à apitoyer Torquemada. — VII. Spécialité seconde de Nikita. Beauté persistante. — VIII. Peut affecter des beautés ou des ordures (ménagères).

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	H	A	C	H	E	T	T	E
2	E	C	O	U	L	A	I	S
3	R	I	N	C	E	■	S	S
4	B	E	C	H	E	U	S	E
5	O	R	L	E	■	N	A	N
6	R	E	A	■	G	I	G	I
7	I	■	V	E	R	S	E	E
8	S	U	E	D	E	S	■	N
9	T	L	■	E	L	O	R	N
10	E	M	I	N	E	N	C	E

Solution du n° 234

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »